

# SEULEMENT

Rodica Draghinescu

&

Maxime Dross  
Jean-Luc Kockler  
Rolande Scharf  
Sylvie Simonelli  
Séverine Le Burel  
Patricia Scholtes  
Michel Mellet

*RAL, M*

Cahiers de la **R**evue d'**A**rt et de **L**ittérature, **M**usique

Le chasseur abstrait éditeur





**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

Fax: 05 67 80 79 59

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

[patrickcintas@lechasseurabstrait.com](mailto:patrickcintas@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-033-2

EAN: 9782355540332

ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: mars 2008

20 €

**Copyrights:**

© 2008 Le chasseur abstrait éditeur

© 2008 à leurs auteurs respectifs

Rodica DRAGHINCESCU

*Maxime Dross*

*Jean-Luc Kockler*

*Rolande Scharf*

*Sylvie Simonelli*

*Séverine Le Burel*

*Patricia Scholtes*

*Michel Mellet*

SEULEMENT



# SEULEMENT

Rodica Draghinescu

&

Maxime Dross  
Jean-Luc Kockler  
Rolande Scharf  
Sylvie Simonelli  
Séverine Le Burel  
Patricia Scholtes  
Michel Mellet

Le chasseur abstrait éditeur



## Rodica Draghinescu

### **L'écriture est un moyen de transport en commun. *Sentimots.***

L'écriture est un moyen de transport en commun, vers l'*ailleurs* ! Non-stop, presque gratuit, première classe, vitesse adaptée à nos besoins perceptifs, ainsi qu'un jeu complexe d'allers-retours et de billets doux entre les autres et soi-même, entre le monde tel qu'il se montre à nous et notre sensibilité toujours fragile, mutante, en devenir.

Personne n'apprend à écrire parfaitement. Pourtant, nous le voudrions bien. La perfection artistique ressemble au Grand Inconnu, traversé par le Grand Vide. Il nous faudrait plusieurs vies et plusieurs morts. La faute de ne pas toucher à la perfection en art ne nous appartient pas. Elle est une condition *sine qua non*.

L'imagination se laisse deviner en nous dès notre enfance, sous la forme d'une prédisposition à la *rêverie*, au jeu permanent et imitatif avec les contes de la nature (on parle en douceur à un arbre, à un oiseau ; on imite un dragon, un chevalier, une princesse ou une sorcière ; on pense à des voyages hors mémoire, etc.).

La première envie d'écrire se manifeste d'abord par un imaginaire atypique, travesti en paroles de refus et épisodes de forte solitude, émerveillements et étonnements devant la beauté ou la laideur de l'environnement, sensations insolites, poussées à fond. On dénomme souvent cette envie *talent, don, capacité, prédisposition artistique, fragilité créative, sensibilité particulière*, qui surviennent à n'importe quel âge à brûle pourpoint ou qui agissent imperceptiblement durant la jeunesse et font irruption à l'âge mûr. Il faut savoir qu'il n'y a ni formule ni définition pour obtenir l'intégralité de ce mirage.

Et un jour, nos mains ne nous obéissent plus, elles gagnent leur indépendance : marchent, parlent, s'éloignent, reviennent et repartent, nous rendent tristes ou heureux, nous font pleurer ou rire, deviennent *sensitifs*. Cela signifie qu'elles sont, imaginativement, en pleine transe ou innovation anatomique. Les mains s'inventent une autre topographie de la chair et des organes, une autre fonction, un autre sens, un nouveau rapport à la vue et à la langue.

Quand nos mains nous (d)écrivent, entre elles et nous, se produit une métamorphose, leur expression devient amoureuse (l'amour ici représente l'étrangeté d'une situation, le frisson du besoin). En écrivant, *on se substantialise*, on se concentre, on réfléchit intensément à... et on se dissipe à la fin pour mieux se (re)chercher après. Les mains alignent nos pensées, et les lignes soignent nos cœurs. Et nous ? Nous, nous nous y jetons, nous y croyons avant de tendre nos bras vers le ciel (là il faut imaginer la Muse) et nous nous lançons. Nous commençons à *commencer*, volons, survolons le plat relief de notre quotidien. Nous montons, nous traversons *les nuages et les soleils des paroles*. L'air est pur, la terre si belle ! La fulgurance de la lumière nous extasie et nous découvrons l'inconnu que nous sommes. En hauteur, nous apprenons à respirer autrement, nous sommes au début de nous-même et de toute chose... avant de retomber sur notre feuille de papier, ou sur notre écran pour effectuer le premier

geste de sauvegarde. Et c'est reparti : on (se) raconte, on se parle, on est à la quête d'un nouveau rationnel, d'un lieu de rencontres (nos retrouvailles avec notre propre histoire, avec notre part d'humanité).

**Pourquoi écrivons-nous ?** Pourquoi tant de gens écrivent-ils ? (**Écrire** dans le sens de rédiger, témoigner, inventer un petit monde, transcrire des idées et des sentiments.)

D'abord, il y a le plaisir d'écrire, cet appétit, ce tendre frisson que l'on ressent, qui nous parcourt quand nous marions les mots et, sitôt après avoir fêté *les noces de nos émotions*, nous nous revoyons et contemplons la *nuît d'amour* entre les principaux protagonistes, leurs *mots amoureux*, avec un faible/intense sentiment de satisfaction.

Pour certaines personnes, écrire est une façon de réparer ou de séparer des souvenirs, de s'exonérer de telle ou telle histoire sentimentale, une façon d'y réfléchir, de s'en prendre à..., de se moquer de..., de faire le point, en les minimisant ou les exagérant au besoin. «C'est un exorcisme de l'âme au bout des doigts !» me confie Maxime Dross. Avoir l'envie d'expliquer à d'autres ce que l'on éprouve aujourd'hui ou ce qu'on a ressenti jadis permet de prendre de la distance, de dédramatiser les amertumes et d'accepter la vie.

«Réussir un livre est bien plus fort qu'un coup de poing !» C'est un pugiliste qui le dit. *Hurricane Carter*, film américain inspiré de la biographie d'un boxeur des années 60, présente, aux amateurs de cinéma, un plaidoyer vrai au sujet de l'impact de la parole écrite sur les gens. *Le skazka du long métrage* nous raconte, en paroles et images, la rédemption d'un «mauvais garçon» noir qui se fait emprisonner injustement alors qu'il avait déjà payé pour ses erreurs. **L'écriture et la lecture peuvent-elles changer une vie ratée ?** Il faut l'espérer, car le bonheur de composer (et

d'écrire) redonne confiance en soi-même. C'est par l'écriture que Rubin Carter regagnera son équilibre, sa paix et sa vérité intérieure. Et puisque tout livre trouve son lecteur, le roman autobiographique de R. Carter en trouvera au moins un. Celui qui prendra la décision de rechercher/de comprendre/de s'intéresser à son auteur. À son lecteur passionné, Carter confie : *Écrire un bon livre c'est plus fort qu'un coup de poing !*

Tantôt réelle, tantôt hallucinante, *notre vérité intérieure* est vacillante. Nous ressentons partout ses oscillations. La recherche d'une vérité qui nous est propre, caractérise toute identité humaine. Nous n'écrivons pas toujours pour être repéré (dans le sens de *lu*) ou pour être en dialogue. Cette constatation peut paraître stupide mais il est important d'être lu, d'avoir des critiques (bonnes ou mauvaises).

Lors de mes entretiens avec des écrivains contemporains européens, certains m'ont avoué que la critique littéraire ne les intéressait guère. La critique et la publicité assurent l'intérêt des éditeurs et les ventes des libraires, à quoi cela sert-il alors d'affirmer : *L'opinion avisée d'autres gens ne m'intéresse pas ?* Peur du *qu'en dira-t-on ?* Peur des louanges ou des mots blessants ? C'est compréhensible mais à partir du moment où on a pris contact avec un éditeur et qu'on lui a donné l'accord pour nous publier, on devient, tour à tour, *sujet, bonne référence* ou *cible. Des difficultés inhérentes.*

*L'écriture est un long dialogue avec soi-même...* (APUD Nathalie Sarraute).

Bien sûr, il y a des gens qui écrivent pour *seulement* écrire et communiquer, écrire et partager leur écriture. D'autres écrivent sans rien se proposer. Écrire dans l'enchantement d'écrire. Écrire. Pour accoucher de soi-même sans douleurs. Accoucher le soi-même de soi-même sans douleur. Ou l'accoucher de l'Autre qui simultanément nous accouche de

lui-même ! Inventer la posologie du sens unique mais pourtant commun. Créer des liens, nourrir l'Autre et s'en nourrir.

**Écrire ?** Il y a quelques décennies le journal *Libération* demandait à des écrivains de renom *pourquoi ils écrivaient ?* À cette question encore à la mode, Samuel Becket répondit : « *Bon qu'à ça.* » Éloquent, son humour noir et définitif avait résumé le fond et la forme d'une pensée et d'une œuvre à part.

*Écrire, c'est créer une présence, remplir ce qui nous manque.* « Tout commence à partir de ce manque » dit le poète belge Eric Brogniet. Écrire. Sur le vide de la vie ? Sur la vie du vide ? Décrire le vide plein, l'absence noire. Redéfinir le vide vidé, l'absence blanche. **Écrire de la poésie ou de la prose ?** Qu'importe ? ! La poésie protège les mystères des prosateurs, elle les garde chiffrés mieux que tout autre énoncé. Les poètes habitent et habitent les frontières des vérités (absolue et relative), (ren)forçant le fini par l'infini et le visible par l'invisible. Leur nature est non de dissimuler mais bien de laisser deviner leurs symboles. Car qu'est la culture sans poésie ? L'humanité sans poésie est une fin quelconque.

Plus près de nous, Jean d'Ormesson essaie d'expliquer à sa façon, l'acte d'écrire : « Écrire, c'est inventer avec des souvenirs. » En écrivant, on extrait de soi des réflexions, des sentiments et des épisodes sensoriels intimes et dangereux, tantôt enrichissants, tantôt banals ou fabuleux, mais toujours soumis à la pérennité que leur confère l'écriture. Une fois notées et métamorphosées en pages de littérature, les paroles sensibilisées vont **porter une trace**, appelons-la **signature**, plus ou moins fidèle de la pensée, elles vont projeter sur la feuille de papier (l'une des surfaces de l'âme) notre vie intérieure, avec ses abysses labyrinthiques (bonheurs, malédictions, découvertes, preuves de courage et de sagesse, révoltes, passions, etc.).

Les fils mêlés du noeud *gordien* artistique sont difficiles à dé-

faire. Comment guider cette action ? Et en a-t-on vraiment besoin ? Car *seulement*, elle, compte. Jamais son résultat et son interprétation. L'acte d'écrire a pour lui le fait que l'écriture n'attend jamais rien de son **scripteur** et, quoi qu'on le juge ou préjuge, elle, l'écriture, subsistera. Pour qu'elle s'en porte garante il lui faut au moins un témoin, un lecteur, une *sage-femme*, tout comme Aristote ou Socrate l'ont été dans leurs dialogues avec leurs dialogueurs.

Pourrait-on évoquer la *péridurale de l'imagination* ? Accouche-t-on de son imagination même avec douleur ? Tout être humain a de l'imagination ! À en revendre ! Alors ? Pourquoi cela ne lui suffit-il pas ? Pourquoi faut-il assumer ces épreuves douloureuses et *la douleur mère* pour accéder à une *imagination créatrice* et surtout à son *langage chiffré* ? Des chiffres et des symboles chiffrés qui mènent aux trésors de l'imaginaire ? (...) À mon sens, si cette métaphore tient, c'est parce que l'on est « fatalement malade » de quelque chose de beau ou de laid, et que l'on se met en nécessité de mettre bas, de s'en libérer, de se libérer d'une grossesse, d'un brouhaha des pensées, d'un poids intérieur qui alourdit notre respiration et notre conscience. La métaphore tient encore lorsque l'on remarque que le nouveau-né, notre *texte*, est heureux et crie muettement dans ses pa(m)p(i)ers, couches-papyrus, d'une façon analogue à son accoucheur. Serait-ce là *l'acte indolore* d'un *acte d'écriture* réussit ? Oui pour les uns, non pour les autres... Cela dépend du *vécu* et de son *dire*.

Comment accouche-t-on de la littérature ? Accouchement douloureux ou accouchement indolore ! Le temps y a un mot à marquer et un soin à faire. Faut-il que cet accouchement soit célébré dans un absolu silence, ou avec des mouvements et des sentiments stylés, naturellement neutres ou abstraits.

À l'origine, l'être humain reçut une nature originale et poétique. Les contraintes et les contrats que la société lui imposa au fil des temps ont

affecté nos différents âges biologiques et notre créativité primaire. L'humain se ratera toujours après l'enfance. L'âge adulte ne lui permet que de récupérer et de réparer les investissements et les dons perdus depuis sa prime jeunesse... Tout enfant est un artiste en miniature. L'artiste adore jouer, il garde encore la fraîcheur, l'innocence et la crédulité de l'enfant. Je (pré) suppose que l'on vient au monde avec une prédisposition pour ce qui est captivant, beau et bon. Nous essayons de préserver en nous, dans les plis secrets de notre âme, un cachet particulier, un style, un imaginaire intime, sensuellement profond. Le mal et ses malheurs, nous les connaissons plus tard, ils nous seront appris. Même si notre pureté basique se laisse affecter par les impuretés de l'extérieur, même si notre société nous exploite psychologiquement, nous explique et nous implique socialement, un jour, notre bonne nature, nos qualités purement humaines reviendront à nous sur le terrain des arts et des jeux artistiques.

L'énigme de l'écrit se renouvelle et s'approfondit chaque fois que l'on essaie de l'expliquer. Jamais l'acte d'écrire ne nous impose le *devenir*, ce qu'on appelle le *devenir écrivain* mais bien le *devenir autre chose*. Écrire = capter et rendre l'essence de notre monde au Monde.

La qualité en littérature et en art a du bon sens. Qu'est-ce le bon sens appliqué à l'originalité et au style que réclame une œuvre ? C'est le soin d'employer les matières et les mots dans leur vrai sens, dans *la géométrie du cercle*, comme nous l'aurait conseillé Blaise Pascal, et autant que possible dans leur sens le plus restreint et le plus certain, afin de faire voyager le lecteur plus loin, de le promener sur la surface imaginaire et polysémique de nos mots les plus chers.

L'écrivain lance, élucide ou apaise des énigmes. Il est dans une situation spéciale, il est en cas et *position de danger*. De plain-pied, il est corps d'*ange créateur* et ne le sait pas. L'écrivain est en danger d'*ange*. L'écrivain est le plus beau danger de l'ange, celui qui le mettra en situation de parler.

L'état d'ange créateur (ou de Muse) n'est pas un état normal ; il correspond à une sensation d'impondérabilité, de chute libre et continue. Son écriture (état de transe) descend du *Ciel des symboles* sur l'océan blanc et neutre de la feuille et n'est pas toujours la transcription ou la réinterprétation d'une histoire réelle qu'il a emmitouflée dans sa tête, mais bien un modèle à rebours, d'*angélisation*, de *cielisation*, de communication sourde-muette, en braille, à fleur de peau, d'œil et d'oreille, sans réserve et peur des civilisations (...). La dernière étape, hors transe, la plus importante peut-être, est la descente, l'atterrissage et la prise de connaissance, qui reste à venir (...).

« On ne naît pas auteur, on le devient à force d'écrire. » affirme Nicole Biagioli-Bilous, professeur de langue et littérature françaises à l'UFM de Nice. Je dirais, pour mieux mettre en évidence le don de l'écrit : nous naissons ange ou muse avant de perdre nos ailes et notre transe au fur et à mesure qu'on nous raconte pour qu'on apprenne à parler mais on le redevient invisiblement / mystérieusement à force d'écrire. En écrivant, nous rajeunissons, nous (r)angenissons, nous retrouvons le bonheur d'exister dans la seconde.

**À quoi sert d'écrire ?** Question fumeuse, un peu comme *À quoi cela sert-il de poster une lettre ?* Et les méfiants me corrigeraient : *À quoi cela sert-il de publier un livre ?* C'est comme si l'on ouvre une lettre qui arrive en réponse à la nôtre : on en extrait fiévreusement le contenu. Nous nous attendons à tout et à rien. Nous sommes destinataire et *destiné* au message qui nous concerne, ce qui donne un peu de sens à notre quotidien.

*Un livre est un livre, une rose est une rose*, aurait répliqué la poétesse allemande Rose Ausländer. Ce livre que j'essaie de préfacier métaphoriquement sans trop m'éloigner de la réalité, cette liasse de *lettres à l'inconnu*, écrites par ces 7 débutants en littérature, est une anthologie mixte, de poésies, nouvelles et théâtre, illustrée par les auteurs mêmes ; un fruit

commun à l'aspect imaginaire d'une grappe de raisin, dont les baies seraient les miroirs des pensées et des mains qui les ont travaillées, et la peau abriterait le contenu et *l'arôme* des destins qui s'y écrivent.

Preuve de renouement avec l'univers fascinant des livres, façon de combattre contre le temps, cette nouvelle anthologie littéraire est un défi artistique jeté au dégoût, au blasement, à la satiété et la vie routinière. Je ne pourrais pas vous en dire davantage, car bon nombre d'auteurs regroupés dans cet ouvrage cultivent la modestie et la discrétion. Et bien qu'ils aient des âges et des métiers différents, de la plus jeune, Séverine Le Burel (14 ans) ou de l'atypique et terrible Maxime Dross (18 ans) aux autres, déjà adultes et épanouis dans leurs professions, les sept débutants se donnent rendez-vous dans ce *livre-éventail*, exposant plusieurs styles et sensibilités.

Les Lorrains Rolande Scharf, Maxime Dross, Sylvie Simonelli, Patricia Scholtes, Jean-Luc Kockler, Michel Mellet et Séverine Le Burel se sont rencontrés dans le cadre d'un atelier d'écriture, aux côtés d'autres personnes qui côtoient et partagent cette ancienne et belle passion. La majorité de ces auteurs affiche une forte fascination pour la lecture, les mots et l'écriture *cathartique*. Parmi eux, nous découvrirons Jean-Luc Kockler, le *roqueur romantique*, amoureux du rythme et du lyrisme, le scientifique Michel Mellet, un cynique passionné par l'(al)chimie de l'écriture, la psychiatre Rolande Scharf, auteure d'histoires cinglantes et de poèmes bouleversants, Sylvie Simonelli, qui traite de manière originale les lettres et les mots, et Patricia Scholtes, l'amoureuse de la vie, décrivant avec son humour tonifiant la grisaille de l'instant.

Chaque nouvel auteur nous apporte autre chose. Nous y découvrirons plusieurs témoignages, plusieurs styles, plusieurs genres, des textes sur la vie des gens, sur les souvenirs des rues, des maisons et des jardins, sur les fêtes et les cimetières de la pensée.

Sept interviews précèdent les textes. Dans leurs énoncés, les questions de chaque interview fournissent des informations générales et utiles sur l'interviewé, en essayant de le rapprocher, de l'extraire de sa timidité et de sa méfiance (...), pour l'aider à mieux s'installer dans la normalité d'une belle rencontre. Parler le langage de sa propre sensibilité en s'adressant à tous ceux qui s'y retrouvent. Parler avec chaque auteur de ce qu'il a peur d'aborder. Le faire sortir de l'anonymat que lui seul s'impose, prendre soin de ses compétences, lui inculquer l'envie de débattre et de vaincre les solitudes, les crises et les reculs du tout début (...). Être à l'écoute, vivre le bonheur de l'ensemble et du partage.

Écrivain et animateur d'ateliers d'écriture, connaissant personnellement ces sept auteurs, j'ai désiré demeurer au plus près d'eux et de leurs sources. Aussi dans notre collaboration, j'ai essayé d'avoir une approche directe, sensible et détaillée. La surprise fut grande, car questionner les gens n'est ni simple ni relaxant. Les mots peuvent bouleverser et même blesser. Parfois, en plein dialogue, j'ai pu constater que tel ou tel auteur *n'était* plus présent, qu'il s'était *égaré, caché et blotti* quelque part, quelques instants, au-delà de sa présence physique et psychique. Que faire dans ces cas ? Il faut alors savoir comment et où retrouver la personne surtout quand elle ne veut plus être jointe. Abandonner le projet de dialogue (...) ? Pourquoi la personne *en question* ne veut-elle plus être atteinte ? Tout simplement parce qu'elle pèse en permanence *le pour et le contre*, le « ce que j'ai dit » et « ce que les autres vont comprendre ». Comme toujours, ce sont les hésitations des premiers pas, la peur du ridicule, le « je n'en crois pas mes yeux ! », le manque de confiance, l'habitude de rester dans l'expectative, sur son quant-à-soi.

Il est moins compliqué de réaliser un entretien avec un écrivain chevronné. Les chevronnés ont été déjà la cible des critiques, ils ont franchi le seuil des « qu'en dira-t-on » ou ils ont eu le bonheur de constater que leur début a bien mérité tous leurs efforts, que les voies de la réussite

littéraire quoiqu'elles soient bizarres et imprévues, s'avèrent parfois encourageantes et stimulantes. D'une manière intelligente ou naïve nous pourrions affirmer qu'écrire de la littérature vaut la peine de commencer à le faire si cela nous tient à coeur. Pourquoi ? Parce que !

Marque d'optimisme et d'intelligence sensibles, **Seulement (...)** n'est pas un livre qui répand encore des idées poussiéreuses et ringardes. Il n'est pas un autre bouquin à dormir debout. Ces témoignages et textes présentent les traits définitoires de plusieurs tranches d'âges, de plusieurs niveaux de culture, et donc, de plusieurs générations. Par ci par là, encore jeune ou inégal, mais innovateur et prometteur dans son inégalité, leur publication collective crée une ouverture dans les nouvelles pratiques culturelles modernes. Belle *aventure en paroles*, sur la parole authentique de ses créateurs, **Seulement (...)** invite à une autre réflexion sur le contemporain.

Libérons-nous des clichés journaliers, des préjugés du genre « tout a déjà été dit en littérature », lâchons-nous, comptons ensemble au moins sept pas vers des chemins inconnus. Il n'est jamais trop tôt pour faire confiance aux autres.

## **Vous avez dit *atelier d'écriture* ou tout simplement *atelier* ?**

À l'origine, l'**atelier** (*l'astelier*) était un lieu où l'on travaillait le bois, puis la dénomination atelier s'est ouverte et a couvert, linguistiquement et sémantiquement, les activités de certains espaces aménagés, destinés à la création artisanale et aux arts plastiques. Métaphore ou non, le mot **atelier** renvoie souvent à l'idée d'une maternité, d'un incubateur, d'un laboratoire, d'une école de (...) s. Espace créatif et ensorcelant, l'**atelier** lie les gens entre eux par leur sensibilité, par leurs talents, par leurs compétences, par leurs passions et expériences communes, par leurs besoins d'échanger, de partager et de transmettre les savoir-faire. Les ateliers d'artiste abritent sous leurs toits une grande variété culturelle de muses. Ici et là, hier et aujourd'hui, un tel atelier peut désigner également un groupe de personnes qui travaillent sous la direction d'un maître, d'un animateur.

Industriellement, l'atelier est un bout d'espace consacré à la fabrication d'un bien matériel, d'un produit de large ou petit usage.

Proposer une liste des ateliers que l'on peut rencontrer dans l'économie industrielle ou dans la vie culturelle, nécessiterait une longue liste des métiers de toutes les industries et une autre de toutes les passions d'une vie. Ces métiers et passions correspondraient aux différents procédés de fabrication industrielle et aux étapes, degrés et genres d'inspiration artistique. Restons-en à quelques ateliers, dont les dénominations peuvent aussi bien concerner les ateliers d'artiste : *l'atelier de montage ou d'assemblage*, *l'atelier de retouche ou de réparation*, *l'atelier de prototypes ou d'essais*.

**ATELIER ? Tel ? Attelle ? Lier ? Elier ? Te(1)lier ? L'atelier flexible.**  
Nos mots jouent tout seul... ? Nos mots jouent avec nous ? Savons-nous jouer avec ?

Dans le vocabulaire de mirage et de jonglerie, un **atelier** (en anglais *workshop*) symbolise à la fois une rencontre et un temps (période, saison, stage) d'entraînement entre plusieurs membres participants. Un atelier pour apprendre la jonglerie associerait un cours magistral (théorie) et un travail pratique (exécution) de gestes jonglistiques. L'intérêt principal est de pouvoir comprendre et maîtriser rapidement quelques notions techniques et artistiques de base et aussi d'avoir un bon retour au niveau des méthodes d'enseignement.

Sans exagérer, dans notre cas, nous pourrions rassembler tous ces travaux et ajustements dans un atelier artistique (Prenez le couloir des verbes, tout droit, à gauche et puis à droite, tout au fond, vers l'atelier d'écriture...).

### **Partager l'écriture et son exigence ?**

Écrire est un plaisir et un besoin de vie –affirment plus ou moins différemment/de la même façon– tous les auteurs de SEULEMENT. Écrire est un espace de liberté qui répond aux attentes de chacun en favorisant ce qui lui semble essentiel : l'appréciation et le respect de la valeur de la bonne chose écrite. Écrire est une retrouvaille avec nous-mêmes, un instant de bonheur ; ce peut aussi être un métier de l'âme.

### **L'atelier d'écriture d'Amnéville (Lorraine), une vraie pépinière.**

L'atelier d'écriture amnévillois développe ses activités dans une média-

thèque neuve et moderne, dans la salle de documentation, munie d'encyclopédies, dictionnaires et glossaires divers. Dès le vendredi, sur le coup de 17h, s'installe, spatialement et temporellement, une sorte de lieu du réel et de l'imaginaire, où nous préparons nos pensées pour le plaisir/besoin d'écrire.

Au 1er étage, entre de larges fenêtres qui s'ouvrent sur les toits des maisons voisines, nous nous laissons guider vers les différents territoires de l'âme et de la mémoire. Dans notre atelier, il y a des jeunes et des moins jeunes : doctorant en philosophie, scientifique et mineur, lycéen et psychiatre, agent du Trésor Public et chanteur, professeur de danse et mathématicien, plasticien et gardien de nuit. Notre harmonie réside dans la diversité des âges et des métiers. Nos styles prouvent nos originalités et le désir de jouer avec cette nature intrinsèque à chacun. Nous construisons, déconstruisons, reconstruisons le temps et l'espace intérieurs des émotions, nous animons et prédestinons l'efficacité de l'acte d'écrire.

### **L'apprentissage, le progrès, l'évolution de bonnes choses.**

ÉCRIRE BIEN en est un(e). Cet atelier (de 12-14 personnes) vous propose dans SEULEMENT, seulement 7 de ses membres. 7 adhérents qui ont voulu publier et s'adresser aux lecteurs et amis potentiels, à travers la feuille écrite/au travers de l'écriture. Souvenons-nous qu'au début de leurs premiers essais, plus de la moitié de ces futurs écrivains ne savait pas bien écrire, ne savait pas écrire comme ils le font maintenant. Un quart d'entre eux n'avait jamais écrit mais tous voulaient apprendre. Mars 2006 fut décisif pour eux. Et 2008 sera fructueux.

**Un atelier d'artiste symbolise la sensibilité et la générosité de l'esprit créateur.**

*Pourquoi guider un atelier ? – s'interrogent les méfiants. C'est démodé... – ai-je entendu dire. C'est à la mode ! – nous ont encouragé certains. C'est de la pérennité ? C'est la nature humaine ? La règle ? La règle c'est que sur les terres de la parole écrite et dite, il n'y a pas de règle. Il faut juste être nous-mêmes : libres, forts, et honnêtes.*

*Pourquoi guider un atelier d'écriture ? Pour permettre aux amoureux de l'écrit d'être accompagnés dans leurs exploits littéraires, si complexes, si difficiles, si précieux, si jouissifs. Pour réveiller de petits ou grands talents enfouis dans leurs propres destins, où nous aussi nous nous découvrons, où nous aussi nous avons la merveilleuse occasion de faire des rencontres et de parler autrement à l'autre.*

*Un atelier ? – vous avez redit, en faisant la sourde oreille.*

La muse s'amuse (...).



# I N T E R V I E W

Rodica Draghinescu

&

Maxime Dross  
Jean-Luc Kockler  
Rolande Scharf  
Sylvie Simonelli  
Séverine Le Burel  
Patricia Scholtes  
Michel Mellet

# MAXIME DROSS



---

## **J'aime me mener des conférences silencieuses.**

Maxime Dross est né le 12 Septembre 1990, à Metz (Lorraine). Attiré par les arts, il suit une formation musicale et théâtrale, faisant preuve d'une passion ardente pour le dessin, les arts plastiques et l'écriture.

En 2003, il remporte ses premiers prix littéraires avec un essai sur *Spleen* de Baudelaire, lors du concours de l'Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques (Sections: Prix régional, Prix national). S'enchaînent des participations à divers concours littéraires qui lui rapportent de nouveaux prix. En 2007, il remporte le Premier Prix de Poésie Jeune de la ville de Calais, ainsi que le Grand Prix Dante Alighieri du Concours Européen

de la Poésie des Lycées et arrive dans la tête du classement du Concours de Nouvelles Oniriques de la Maison parisienne de Production Cinématographique *Sky Prods*. Dans le cadre du Festival International de Performances Poétiques *Teranova* (Metz, Nancy, éditions 2006 et 2007), il est l'auteur le plus jeune et le plus atypique.

Maxime Dross a débuté littérairement dans la revue parisienne *Poésie Première*. D'autres publications: le magazine culturel canadien *Terra Nova*, la revue franco-espagnole *RAL, M*, etc.

**Rodica Draghinescu :**

*«La jeunesse n'est pas une période de la vie  
Elle est un état d'esprit, un effet de la volonté,  
Une qualité de l'imagination, une intensité émotive,  
Une victoire du courage sur la timidité,  
Du goût de l'aventure sur l'amour du confort (...)  
Jeune est celui qui s'étonne et s'émerveille.  
Il demande, comme l'enfant insatiable: et après ?  
Il défie les événements et trouve de la joie au jeu de la vie.»  
disait en 1945, le Général Douglas MacArthur. En quoi avait et a-t-il encore  
raison ?*

**Maxime Dross :**

L'enfant est le meilleur philosophe : il ne se philosophe pas. Fraîcheur de chaque moment, vie de défis. On joue, on mise : audace ! Les désirs avoués, victoire intense et juteuse, le courage a du goût ! La jeunesse est un idéal humain... C'est une exclamation pétillante ! L'enfant est un sentiment qui s'aventure au présent, assoiffé du futur. Le passé, il y conjugue ses trophées ! Ce à quoi j'aspirerais : un enfant adulte. Le contraire est assez hypocrite !

**Rodica Draghinescu :**

*Les jeunes ne lisent plus, est-ce une réalité ?*

**Maxime Dross :**

Hélas, ils semblent las dès la première page. Ils ne prennent plus goût à l'aventure des mots, couchés entre des piles de livres poussiéreux. Je comprends... Regardez, tout est en progrès, mais le livre... depuis Gutenberg... La lecture reste une technique longue et assez rudimentaire pour boire de la pensée. Elle nécessite du temps – rappelons que l'ère où nous vivons est un programme d'optimisation de secondes... Bien. Il faudrait donc rendre le livre attractif, moderne, futuriste. Révéler en l'objet la puissance de l'art, de la littérature. Montrer que la poésie ne se limite pas à des alexandrins, des rimes en fin de vers : une technique dépassée, ennuyeuse, démodée (simple avis). Rhabiller la littérature d'une robe fluorescente, incandescente – non aveuglante. Et attirer les jeunes papillons de nuit à cette lumière qui après tout reste l'essence de l'âme.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous êtes passionné par tant de choses : poésie, piano, physique, peinture, tout l'arsenal sémantique des mots qui commencent par « p ». Aujourd'hui quand les jeunes de votre âge se désintéressent des mots, n'ayant plus l'envie de se vouer à des impératifs culturels, vous défiez en quelque sorte les non-modèles de votre génération. La parole et les partages artistiques seraient-ils pour vous un moyen d'expression privilégié ?*

**Maxime Dross :**

L'art est privilège humain : à quoi bon résister à cette enluminure, sucrée, passionnée ? L'art permet de communiquer – partager – le rêve. C'est une réincarnation de paradis – ou de cauchemar – hors de l'âme, accessible à tous : images – musiques – textures – parfums... Devant une œuvre, au milieu d'une infinie salle blanche, je me sens ébloui, je souris, je tourne, goûte l'air de cette vie sculptée, chantée, recraché, j'écoute. Le silence – le bruit ? J'attends. Je laisse le temps tourner en rond quelques instants – une saison... Alors je m'envole ! Autre plaisir : voir un enfant dessiner. Tout le monde est artiste ! Oublier et recréer le sentiment sur un nuage – il faut y penser ! Ceci n'est pas un impératif. Juste la paire d'ailes qui nous permet de voler à l'envie, à l'indéfini.

Là mon regard.

Ensuite, partager.

Rodica Draghinescu :

*Partager...*

**Maxime Dross :**

Partager les créations, les sensations ! Galerie universelle où chacun encense sa salle, exposition immortelle de vies éphémères...

Là, une après-midi –une matinée, se promener et contempler les portraits de notre environnement humain...

Passionné ? Oui, par le monde intérieur.

Rodica Draghinescu :

*La lecture est-elle un moment où l'on (se) construit un monde intérieur, mystérieux ? Quels sont vos auteurs préférés ?*

**Maxime Dross :**

La lecture est une reconstruction imaginaire d'une expérience non vécue, un cadre, un moment que l'auteur nous offre –on se l'approprie. Pour moi, les rencontres avec tous ces personnages nés de lettres, tous ces lieux baignant dans l'encre du papier, sont un réel enseignement, associé à l'art poétique ou non. Je lis depuis tout petit. Je me vois demandant à mon grand-père une nouvelle lecture. Je me vois le soir, au lit, des livres autour de moi, dans mes mains, luttant contre la fatigue, avancer le plus vite possible dans les chapitres... Auteurs préférés ? Je sais qu'il m'en reste beaucoup à découvrir...

Je m'intéresse à tout et ne lis jamais deux fois le même livre, par souci de justice. Je retiens : Conan Doyle, Edgar Allen Poe, Maupassant, Kafka, Ionesco, Molière, Shakespeare, Huxley, Orwell, Camus... Aujourd'hui, surtout quatre auteurs : Theodore Sturgeon, une écriture expérimentée dans un univers plus qu'étrange, guidant le monstre et l'enfant ; Baudelaire, ses puissantes images m'ont cogné la tête ; Arthur Rimbaud, que j'aime, m'entendant si bien avec lui, respect amical, admiration ; Comte de Lautréamont, Maldoror, délices noirs... On pourrait remarquer un manque de connaissances contemporaines. Ce serait faux. J'oublie seulement quelques romans qui m'ont entraîné... Comme beaucoup de mon

âge, je lis J.K.Rowling, ses romans de magiciens de plus en plus médiatisés m'ont accompagné dans ma scolarité.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous avez de quoi nourrir recherches, mystères et certitudes. À propos, depuis quand écrivez-vous ? Quelle source d'inspiration soutient vos créations ?*

**Maxime Dross :**

D'abord, ce fut le dessin. Ensuite le piano. Enfin l'écriture. Je garde encore toutes mes productions ! Dans des tiroirs je retrouve des romans inachevés, toutes sortes de textes, d'un enfant que je reconnais ; un grand sourire me prend. À 15 ans, je commence un roman, déterminé à le terminer. J'y suis toujours, j'y pense, d'ailleurs ça ne serait pas vraiment un roman à part entière... La poésie ? Je trouvais ça repoussant, ennuyant, impossible. J'ai essayé à 13 ans, pour un concours. J'ai commencé sérieusement en 2006, quelques mois après avoir rejoint (les premières pages de mon roman dans la main) un certain atelier d'écriture lorrain. Un objectif : participer au festival international de poésie «Teranova» de Metz... Bon, j'écris, poésie... des mots... cela prend forme... Je suis poète !! Vient l'inspiration... Je ne vois pas avec précision la source mais je pourrais affirmer que c'est une rivière invisible qui, quand on y tombe, nous emporte d'un courant vigoureux et nous écrase dans un océan infini sans fond. On flotte, nage, vole comme on peut. Assez hasardeux, artistique. Mes muses je leur donnerais la figure d'une civilisation antique engloutie, dardant une atmosphère lumineuse et envoûtante courant vers l'avenir.

**Rodica Draghinescu :**

*La poésie est le partage d'un langage (dé)chiffré. Lorsque vous concevez vos créations poétiques, les concevez-vous seulement pour votre usage personnel ou aussi pour des lecteurs potentiels ?*

**Maxime Dross :**

Selon les circonstances, l'humeur, l'envie.

Pour moi : égocentrisme pensé et constructif, bâti autour de pensées, exagérées, développées, reformulées. Philosophie, psychologie, monologue ? Je ne sais. Couleur de texte. Couleur particulière, âme dépeinte, parfois mauvais goût, toujours poétique. J'écris des lettres, au milieu de la nuit (pour dire vrai, cela reste rare). À un accusé de ma conscience, à une victime de mes mots – aux grandes occasions au feutre rouge, tel une peinture sauvage. J'aime, je hais. J'écris des lettres à un inconnu, travaille une savante écriture chiffrée (simple impression). Feuilles manuscrites que je garde comme un trésor (à dévoiler à titre posthume ? – nous verrons cela dans le testament), je garde les clés.

**Rodica Draghinescu :**

*Égocentrisme ?*

**Maxime Dross :**

Rassurez-vous, je conçois hors de mon égocentrisme (donc, très souvent) pour vous, cher public ! Voyez comme j'œuvre, avec plaisir ! Des textes mignons à broder dans des livres... Non, non. Des images que j'essaye de tirer de l'inédit. Créer une atmosphère poignante, musique atonale, gammes mineures, majeures : variations. Je mélange, morphose, décompose. Osmose. Je ne promets rien, j'expérimente. Public ! Grandit ! Mon œuvre n'en restera pas là...

**Rodica Draghinescu :**

*Quelle différence existe entre apprendre la poésie d'hier et d'aujourd'hui à travers des livres et des cours de littérature et la faire (re)naître de toi-même ?*

**Maxime Dross :**

La méthode, la pratique. Deux choses opposées mais qui finalement s'attirent... Les cours de littérature que j'ai suivis ne sont pas des cours de poésie. Ils servent à acquérir une méthode d'analyse – globale – pour identifier les messages d'un auteur... La poésie enseignée a un goût amer et lointain... elle est cassée, démembrée, sa peau arrachée. Cependant, c'est un bon moyen pour acquérir des connaissances techniques, des courants littéraires à travers des poètes représen-

tatifs, une sorte de culture. Faire de la poésie ?

Liberté de création ! C'est sculpter une littérature à notre image, dont on rêve en secret...

**Rodica Draghinescu :**

*Vous aimez jouer avec les temps des verbes. Passé, présent et futur sont des miroirs sonores, des repaires temporels qui subjuguent vos créations, notamment dramaturgiques. Êtes-vous un exilé de votre génération, un fugitif ? Ou ? Parlez-moi de vous, de vos passions, de vos exigences, de votre imaginaire, de votre quotidien. Décrivez-vous, s'il vous plaît.*

**Maxime Dross :**

Ah non, aujourd'hui, je réponds cela, demain sera une évolution, un changement.

**Rodica Draghinescu :**

*Solitaire ? Timide ?*

**Maxime Dross :**

Oui, je suis solitaire (pseudo-timide). Je n'éprouve pas souvent le besoin de me joindre à une meute, mais j'aime la société, j'aime l'Homme. J'œuvre comme je peux pour réussir ma vie. Tout se pose sur des objectifs, et une exigence élevée mais qui me stimule. Riche, beau, heureux : un idéal humain qui me plaît. J'aime l'esthétique, j'ai le vice de la perfection... Il me faut des priorités pour pouvoir grandir avec plus d'efficacité. Élaguer. Cultiver. Je me passionne pour beaucoup de chose, ce qui me tombe sous la main et qui me plaît. J'ai joué avec le hasard pour tomber sur la littérature, la musique, le cinéma, les arts en général. Une flèche, tombée de nulle part, m'a touché, et m'a transmis le goût du luxe. Je veux être grand...

Au quotidien, j'apprivoise le changement et j'essaie la régularité. J'entre en terminale scientifique, je vais travailler (les mathématiques que j'ai choisies à gros coefficient) dans le but de décrocher le bac. J'ai de l'ambition dans les études...

Beaucoup de travail également au niveau du piano, pour essayer de me voir médaillé d'ici la fin de l'année scolaire. Continuer à progresser en littérature. Et en parallèle, d'autres objectifs personnels et métaphysiques dans le grand théâtre de la vie... Voilà mes grandes priorités. Le reste... je le laisse au hasard, qui fait si bien les choses... Moi, face à moi-même, et à ma vie, j'aime penser, réfléchir, me mener des conférences silencieuses. Dans ma tête, il y a avant tout une imagination qui me dit que tout est possible, tout. Je ne pense pouvoir être mis dans une case, c'est ma satisfaction, car avant tout, j'aime être inclassable...

**Rodica Draghinescu :**

*La solitude et l'écriture ? Vont-elles de pair ?*

**Maxime Dross :**

Oui, pour rassembler les notes prises au contact de l'environnement, les informations captées dans le vif de la vie, la meilleure condition est le silence, le vide, lorsque aucune autre information ne vient interférer avec celles que l'on veut mettre sur le papier. Cependant, on peut préférer une ambiance particulière, lorsque l'on veut imprégner le texte d'une certaine atmosphère. L'écriture est fleur de méditation, cette graine qui se plaît à germer dans mon lit : quand je dors. J'aime ainsi dormir. Rêver. C'est là mes plus belles lectures.

**Rodica Draghinescu :**

*Dernièrement, il y a une reprise en compte des ateliers d'écriture dans le cadre des bibliothèques, médiathèques, centres culturels, lycées, universités, etc.  
À votre avis, à quoi sert un atelier d'écriture ? Un travail en groupe nous familiarise-t-il mieux avec les mots, avec la culture contemporaine ?*

**Maxime Dross :**

Un atelier d'écriture est un lieu de rencontre culturelle, où chacun apporte sa part de culture personnelle, ses mots, ses phrases, son goût. Évoluer dans un environnement ouvert, partagé et riche permet de parfaire son propre style tout en prenant conscience de celui des autres. On voit ainsi les mêmes principes et

mots mis en scène de manières totalement différentes. La mise en scène, le jeu dans l'écriture, orientent le sens et l'interprétation des mots dans le style et la couleur désirée du metteur en scène. Et c'est l'opportunité de voir ces représentations variées de l'écriture qui apporte une richesse. Critiquer le style permet d'évoluer techniquement. Écouter permet d'évoluer sur le fond et découvrir de nouveaux horizons. Évidemment, c'est une culture contemporaine qui imprègne tous ces échanges, car le but d'un atelier d'écriture n'est pas d'imiter tel style, ou telle époque, mais bien de forger son propre style, intemporel pourquoi pas, mais dans le contemporain.

**Rodica Draghinescu :**

*Peut-on parler d'une culture adolescente ?*

**Maxime Dross :**

Non, on ne devrait pas. C'est que j'exècre d'avance cette expression. Définition de l'adolescence : période de la vie entre l'enfance et l'âge adulte, pendant laquelle se produit la puberté et se forme la pensée abstraite... Donc... L'adolescent n'est plus l'innocent mais l'immature. L'adolescent est un truc qui change, une espèce de chimère entre cocon et papillon. Une véritable chenille. Oui car ça attrape des poils. Comique ou tragique ? Moi j'en déduis qu'une culture chimère entre innocent et mature, avec le fond qui va avec (ça existe, oui, très médiatisé d'ailleurs, mais cela ne m'a pas vraiment attiré, car) ce n'est pas un bon fondement pour bâtir un individu adulte. Il faut quelque chose de solide pour y fixer ses repères... L'adolescent devrait être en ligne directe avec l'adulte, avec la culture (sans suffixe). Car la culture n'a pas d'âge, c'est quelque chose de commun, qui a une histoire, qui grandit, et qui appartient à la société.

**Rodica Draghinescu :**

*Qu'est-ce que vous détestez chez les écrivains adultes ? Qu'est-ce qui vous fascine chez eux ?*

**Maxime Dross :**

Un écrivain, c'est mystérieux. On peut l'entendre à travers les lignes qu'il

écrit, bien qu'il se déguise en narrateur. Mais ce narrateur... il existe, il a une voix, il nous raconte ses histoires. L'écrivain, entre accessible et inaccessible, semble prendre jeu à une partie de cache-cache, entre le livre et la plume. J'aime l'écouter (sous conditions) et alors il me fascine. Cependant, on peut rester frustré par rapport à cette conversation à une seule voix. Crier ses questions à travers les pages ne détournera pas le livre de son discours figé. Il reste muet derrière ses mots. L'écrivain apparaît puissant un moment mais reste un homme. Il a le double statut de haut-parleur et de statue. Il est observateur. Acteur, il semble différent. Il enfreint la loi du narrateur. Lire l'écrire c'est magique, créer l'écrire aussi. Mais écrire pour vivre, vivre pécuniairement, ça perd de l'éclat. On dit qu'écrivain ce n'est pas un métier... Alors qu'est-ce que c'est ? Une destinée ? Écrivain, écrivain ! Une image qui semble s'envoler dans le lointain. Rendue floue par le flot inondant de petits écrivains (en fait des écrivants). Qui tombent du ciel. Comme ça. Par envie. On écrit, alors on est écrivain (eh bien non : écrivain). On s'invente une destinée. C'est cela que je déteste, les écrivains qui tombent du ciel. Ça me fait peur... Pour moi, un écrivain, ça a du caractère, du style, une personnalité. Ce n'est pas quelqu'un qui fait ça pour se rendre intéressant. Il le fait parce qu'il le fait. L'écrivain me fascine par sa destinée, l'écrivain tombé du ciel me répugne par sa superficialité.

**Rodica Draghinescu :**

*L'écrivain du futur ?*

**Maxime Dross :**

Un designer ? Design, problématique sur la fonction du mot dans l'environnement et primauté de la structure par rapport à la forme.

Quant à cet entretien, j'affirme ce que j'affirme, je le pense de la sorte, je suis encore tout jeune, demain, je ne penserais peut-être plus par la même mise en scène...

**Rodica Draghinescu :**

*On verra bien...*

# JEAN-LUC KOCKLER



## Le mystère du soi(t)

Le musicien Jean-Luc Kockler commence à s'affirmer en pleine période pop music. À Thionville, sa ville natale, il est le leader du groupe Chryseïs qui tournera dans le grand Est de la France pendant cinq ans.

En 1991, il est vainqueur du crochet télévisuel de RTL Télévision, plébiscité par les téléspectateurs durant huit semaines. En 1994, il enregistre un album de rock blues avec White Line. Le groupe multiplie les concerts et de nouvelles compositions pendant deux ans.

Suite à sa rencontre avec le poète Alphonse Pensa, il compose les chansons du Cd *États d'Homme* qui paraît en avril 1997, base d'un spectacle qu'il propose durant 2 ans. En avril 2000, un autre Cd *Cinq sur Cinq*. En 2001, le chanteur présente une nouvelle formule acoustique (chant-piano-accordéon) ainsi qu'un nouveau genre de spectacle.

Jean-Luc participe, à Metz, en novembre 2003, à la 1ère édition de **Teranova**, festi-

val de poésie urbaine, où il se fait apprécier par ses talents d'auteur-compositeur-interprète et de conteur. En avril 2005, sort son nouvel album *Singulier*, qu'il fête par un concert à l'Adagio à Thionville, le 8 avril. En mai 2005, il participe au 1er festival **Saveurs Culturelles du Monde**, partageant l'affiche avec des artistes régionaux et internationaux (The Ernie Hammes Group, Miranda Welter, Sascha Ley, Daniel Guichard, Michel Fugain). En décembre 2005, il assure les premières parties de Michel Delpech et de Nicoletta. Lauréat du Festival itinérant **Eros tour 2006**, il est l'invité musical d'honneur de la 4ème édition du festival messin de poésie **Teranova**. Il propose un nouveau concept de spectacle en 2006, à Longwy, lors du Printemps des Poètes.

Son parcours d'écriture côtoie son parcours musical. Il travaille actuellement à l'écriture de son prochain album dont il est l'auteur et le compositeur.

### Rodica Draghinescu :

*Dès l'aube de la littérature française, poésie, musique et chanson font bon ménage : « toutes paroles mises en vers [sont] chansons », comme l'écrit Dante dans « De l'éloquence en langue vulgaire » et troubadours et trouvères créent à la fois les poèmes et la musique qui les accompagne. Par la suite, poètes et musiciens deviennent indépendants, sans que les œuvres poétiques cessent d'être mises en musique.*

*Jean-Luc Kockler, mathématiques, guitare, chant et poésie, vos passions d'une vie. Voilà cela rime déjà. Comment vivent-elles ensemble ces amours ? En paix, en opposition ? Et vous, artistiquement, entre le rythme des calculs, les rythmes d'une mélodie, les rythmes d'une poésie, entre la précision, les raisonnements hypothético-déductifs, les analyses combinatoires, et l'évasion ou l'absurde imaginaire ? Racontez-nous, s'il vous plaît, l'histoire et la source majeure de chacune de vos passions. Laquelle vous protège mieux ? Laquelle vous expose à un bonheur risqué ?*

### Jean-Luc Kockler :

La théorie des mathématiques repose sur des règles, théorèmes, définitions, appliqués à des ensembles d'objets réels et imaginaires qui aident à la résolution de problèmes posés ou à poser et qui aboutissent à un résultat certain lorsqu'il y a respect de ces contraintes. En musique, la règle est la justesse. Un accord doit sonner juste et pour cela il doit suivre les règles de la théorie de la musique. Pour ces 2 domaines, ces règles satisfont mon besoin d'être rassuré car lorsque je les domine, je suis certain des résultats. Mais la transgression des règles n'est pas permise sous peine d'être en défaut, de n'être plus rassuré. Le chant et la poésie procèdent du contraire, en tout cas pour moi. La liberté de l'interprétation est totale au même titre que celles de mots utilisés pour exprimer mes sentiments, mes joies, mes peurs, mes fantasmes, mes délires. Ils (chant et poésie) me per-

mettent d'être sans contrainte et dans une situation «no» limites. Les mathématiques assurent mon indépendance financière afin d'exprimer librement mes sensations artistiques loin des calculs de rentabilité commerciale, de l'obligation de plaire à l'air du temps et au dicta des tops 50 et autres «Star' Ac».

J'ai besoin des ces deux aspects pour assumer aujourd'hui l'équilibre de ma vie.

**Rodica Draghinescu :**

*Aborder le sujet de la poésie conduit à une question énigmatique : LIRE est devenu de nos jours : SURTOUT NE PAS LIRE. Alors que faire de la lecture et de l'écrit de notre poésie contemporaine, érudite et inaccessible pour certains, bizarre et réservée à des initiés pour d'autres ? En tant que chanteur et compositeur, vous avez travaillé avec des poètes. Quel mystère attire encore les gens vers la Poésie ?*

**Jean-Luc Kockler :**

Le mystère du soi. Je n'ai ni le temps ni l'habitude de lire. Je ne sais pas vous dire exactement pourquoi ! C'est comme ça... Je suis comme ça... Je n'ai lu que très peu de livres dans ma vie. Ma culture littéraire est d'un niveau plus que primaire.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous blaguez, car depuis que je vous connais, je n'ai pas remarqué ce désintérêt. Au contraire...*

**Jean-Luc Kockler :**

Vraiment, je ne lis pas, je feuillette, je jette un coup d'œil mais cela ne suffit pas. J'aime surtout la musicalité des mots, la magie de leurs sens, la force de leurs images. En poésie, j'ai fait un jour une rencontre décisive, lors d'un festival de poésie messin, en 2004, je crois : celle de votre écriture. Et plus tard de votre personnalité littéraire.

**Rodica Draghinescu :**

*Merci. Mais pourquoi moi ?*

**Jean-Luc Kockler :**

Comme ça. Vous êtes un modèle que j'ai choisi. Vos mots me démontrent la possibilité de l'impossible, tel le titre d'un de vos poème. Notre collaboration (poète – musicien – interprète) m'est allé droit au cœur. Mon cœur d'artiste. Ce cœur qui garde le mystère du soi. Le soi de moi-même et de tous ceux qui m'aiment et me soutiennent. Le cœur de la confiance. On est plusieurs, on a un seul cœur, un cœur commun.

**Rodica Draghinescu :**

*Revenons, s'il vous plaît, à votre blague : «Je ne lis pas». Cette franchise est si rare chez l'espèce humaine.*

**Jean-Luc Kockler :**

Oui, pas de doute, je n'ai pas l'habitude de lire. Je n'ai lu que très peu de livres dans ma vie. Ma culture littéraire est du niveau minimal, strictement nécessaire. Mais j'adore écouter la musicalité des mots, me prélasser dans la magie de leurs sens, fouetté et soigné par la force sémantique de leurs images. La découverte de l'autre monde. L'univers des mots est une révélation, une possibilité de voyager où on veut, vers le bonheur, vers la douleur, vers le hasard, la route du sens est à la portée de nos oreilles, de nos yeux et de notre âme. Les mots peuvent détruire ou créer. La bonne poésie, comme la vôtre, par exemple, se trouve dans ce territoire du mirage et de l'inouï. La vraie poésie nous marque, nous fait frissonner.

**Rodica Draghinescu :**

*Chanteur dans la voix et poète dans le cœur. Vous côtoyez la poésie des autres, alors que votre esprit est lui aussi poétique.*

### Jean-Luc Kockler :

Oui, la poésie habite mes chagrins et mes bonheurs quotidiens. J'ai même musicalisé certains textes poétiques avec une liberté totale dans le choix des styles musicaux, des tempos, des instruments utilisés. Ce fut une nouvelle découverte, un travail passionné sur les poèmes des auteurs chers à mon coeur.

### Rodica Draghinescu :

*Il s'agit principalement chez vous des rapports de durées qui incarnent votre passion pour la perfection artistique, quelle soit visuelle ou auditive. Depuis quand chantez-vous ? Comment avez-vous débuté votre carrière de chanteur ? Faites nous partager vos bonheurs de compositeur et d'interprète.*

### Jean-Luc Kockler :

Je chante depuis toujours. Mon père était ténor mais sans opéra pour y exercer, alors il chantait à la maison et jouait également de la trompette. Ma mère me raconte qu'à l'époque où j'étais petit enfant et que je ne parlais pas encore, je demandais à écouter la radio en la montrant du doigt. Comme ça (il me montre du doigt un appareil imaginaire). Je voulais la musique de la boîte, de cet objet-là, l'objet qui chantait. Plus tard, plus grand, devant l'écran éteint du poste de télévision noir et blanc, je me prenais pour le chef d'orchestre imaginaire des oeuvres classiques qui tournaient sur le tourne disque Teppaz de mes parents. Et encore plus tard, les choses ont pris de l'ampleur : j'accompagnais en chantant à tue-tête toutes les vedettes des années 60 qui passaient sur le même pick-up. Au bord de l'adolescence, j'ai commencé à demander des cours de guitare... par correspondance. Vite lassé des chansons qu'on me proposait de travailler, je composais les miennes, mes toutes premières, paroles et musique à la mode de chez moi. Ainsi, un jour, j'intégrais un groupe de rock comme «singer». Et je n'ai plus arrêté de chanter. Je suis resté fidèle. Je continue de chanter. Chansons en continu, tête et corps, dans et avec, avec ma tête et avec mon corps, dans ma tête et dans mon corps. Nuit et jour. Je fais et refais sans fin les arrangements de mes chansons ou parfois celles des autres. J'ai sans cesse des idées nouvelles, différentes (oh ! pas toujours originales, au sens d'épater la création universelle), mais toujours à la recherche de sons nouveaux, de sensations nouvelles.

**Rodica Draghinescu :**

*Quels sont les instruments que vous connaissez ?*

**Jean-Luc Kockler :**

J'ai eu le bonheur de pouvoir jouer de la guitare, du piano, de la flûte et de l'harmonica... Je m'y connais un peu, mais mon niveau m'ôte toute velléité de devenir concertiste. Un rêve, un plaisir personnel, suffisant pour satisfaire mes désirs créatifs. De plus, depuis et avec l'informatique musicale, un home studio enregistre toutes mes esquisses, mes créations, mes maquettes. Vous savez, je chante en respirant et je respire mes chansons jusqu'au moindre de mes souffles. L'extinction de mon souffle plongera mes créations dans le silence éternel.

**Rodica Draghinescu :**

*J'ai pu constater en assistant à vos concerts lorrains, que vos chansons ont un visage. Vous êtes un excellent diseur. Votre musique devient personnage et a une voix d'acteur. Qu'est-ce qui est plus important pour vous: la voix du parolier (c'est à dire le texte) ou celle de la musique (les notes) ?*

**Jean-Luc Kockler :**

J'aime dire ou entendre des mots beaux, forts. Mais j'aime aussi les introduire dans la musique, leur donner une voix extérieure. Ils sont indissociables. Son, silence, musique. Tout est musique. Différents rythmes et tonalités, divers cris et chuchotements, tout y est ! Au travers des mots se trouvent les images que je tente de peindre acoustiquement dans les consciences de mes auditeurs. Par la musique, j'y mêle et démêle les vibrations sensibles de l'émotion. J'espère me nourrir à la sève du pouvoir d'un vrai artiste, en vue de séduire mon public, pour qu'il m'aime tel que je suis.

**Rodica Draghinescu :**

*Et votre public ?*

**Jean-Luc Kockler :**

Je l'aime pour le sens qu'il donne à ma vie. Aujourd'hui, ma création textuelle s'enrichissant, j'offre un peu de matière à ma musique pour faire le liant entre mes oeuvres. J'ai toujours souhaité avoir un répertoire personnel, original. Ce n'est que depuis quelque temps que je touche au but bien que j'aime toujours chanter les mots des autres. Cela procède de mon chantier de (re)construction personnelle... à 53 ans. Je vis dans l'espoir de salles de spectacles où résonnent mes chansons même si je crains de ne le réaliser que dans mes rêves. L'espoir ne fait-il pas vivre ? L'espoir, c'est la poésie du cœur. Et cette poésie n'a pas d'âge.

**Rodica Draghinescu :**

*Le chanteur Jean-Luc Kockler est un grand solitaire qui aime les gens ! Quel fut le moment le plus important de votre carrière de musicien, l'évènement qui vous donne l'envie de l'évoquer en toute joie ?*

**Jean-Luc Kockler :**

Un en particulier, parmi tous les grands moments de joie vécus lors de mes concerts et de mes rencontres. Je participais, comme chanteur, à une comédie musicale avec orchestre philharmonique, comédiens et un chœur de 25 personnes. À la fin d'une de ces représentations, alors que je savourais les moments vécus, assis sur la scène après le tomber du rideau, une dame s'est approchée de moi, venant des coulisses, et m'a fait part du grand moment de bonheur qu'elle avait ressenti en m'entendant chanter ce soir-là. Sa façon de me parler directement de son émotion, de ses sensations-impressions à fleur de peau, la sincérité de sa voix, de ses yeux, ses mots m'ont marqué à jamais et m'ont (ré)conforté. C'était l'encouragement qui me manquait... C'était un bon signe... un moment magnifique, un moment de partage.

**Rodica Draghinescu :**

*Votre cheminement musical. Quels sont vos maîtres en matière de musique ?*

**Jean-Luc Kockler :**

Pas de maîtres, plutôt des références venues de toutes les musiques écoutées

depuis ma tendre enfance. En matière d'auteur, évidemment, je n'oublierai jamais de citer les noms de Jacques Brel, Claude Nougaro, Barbara, entre autres. Tout est prétexte pour moi à chanter, arranger, interpréter. Mes maîtres sont légions.

**Rodica Draghinescu :**

*Quelles difficultés rencontre le chanteur, et le musicien, lorsqu'il est poète dans son cœur et révolté dans sa voix ? Je crois que c'est votre cas. Comment faut-il se frayer un chemin d'artiste ? Y a-t-il une recette ou... ?*

**Jean-Luc Kockler :**

Se frayer un chemin, là est la réalité. La difficulté de la vie de tous les jours est parfois compliquée à comprendre et la difficulté d'exister en tant qu'artiste en rajoute. Affirmer sa singularité, oser innover, brusquer les habitudes, mélanger les genres est le lot de tout véritable artiste. Ce qui par contre m'exaspère, ce sont les concours : mettre en concurrence des artistes est pour moi un non sens.

**Rodica Draghinescu :**

*Pourquoi ?*

**Jean-Luc Kockler :**

Être en concurrence, faire des concours, se mettre en situation de concours, ce n'est pas mon genre, Rodica. L'arbitraire des jugements, des soi disants « moi je sais et je peux mieux que » me font fuir. Je n'aime pas les concours. Voilà.

**Rodica Draghinescu :**

*Revenons à notre ami, le public et mieux encore, le grand public (le rêve de tout artiste). Une bonne partie de ce public vous entend souvent lors de vos passages dans des salles de spectacle, à la radio et à la télé, achète et écoute vos Cds, etc. Je sais que vous allez préciser avec votre humour, « passages lorrains ». Quel âge a votre public ?*

*Que veut-il de vous ? Que voulez-vous de lui ? Pourriez-vous nous en crayonner un portrait ?*

**Jean-Luc Kockler :**

Mon public n'a pas d'âge, mais le public jeune n'ira pas facilement à mes concerts, à cause du décalage de génération. Oui, la génération a chaque fois un mot à dire. En plus, je n'ai pas les faveurs des télévisions nationales, je n'existe donc pas pour la plupart qui considère que passer à la télé vous donne une importance et un destin incontournables c'est comme s'ils pensaient passer du rêve (d'avoir vu quelque chose et quelqu'un à la télé) à la réalité en le voyant en chair et en os. Mon public est celui qui aime la révolte musicale du rythme et de la voix, les mots des vivants et les mots sortis des tripes, de la gueule qui s'exprime.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous donnez des cours de mathématiques, des cours de chant aux jeunes. En tant que professeur, comment trouvez-vous la nouvelle génération ? Qu'est-ce qu'elle a de bien ? Que reprocheriez-vous à la jeunesse des années 2000 ?*

**Jean-Luc Kockler :**

La jeunesse d'aujourd'hui souffre encore plus que celle d'hier. Elle accuse un manque de singularité : être jeune, s'habiller à la façon des jeunes, s'uniformiser en quelque sorte, parler jeune, avoir le même portable, style jeune, rose ou noir, cela dépend de la musique et de la pensée musicale du jeune, un ordinateur chic et cher. Dommage qu'ils souffrent ainsi ! Nous on souffrait autrement, plus romantiquement, on se révoltait constructivement. Aujourd'hui, les jeunes sont devenus les victimes du formatage médiatique / publicitaire « and Co », les victimes de leurs modèles. Ceux-ci ne leur ouvrent pas d'espace pour être originaux, et bien. Les jeunes reculent, se cachent et cachent énormément, ils ont leurs codes, leurs langages et ça leur permet d'être différent de leurs parents et de la société adulte. En fait, je souffre qu'ils souffrent et que ce soit comme ça.

**Rodica Draghinescu :**

*Puisque vous écrivez des textes poétiques, voudriez-vous nous citer quelques vers personnels que vous considérez comme porte-drapeau de votre sensibilité ?*

**Jean-Luc Kockler**

J'aime ces lignes : « (...) dans le silence de la salle que le tic de la pendule vient de mesurer, ivre de tes yeux qui me parlent et reparlent, je veux t'aimer. »

**Rodica Draghinescu :**

*J'ai pu constater, en discutant avec des passionnés d'écriture, des passionnés qui n'osent pas encore publier mais qui coquette avec la littérature, qu'ils ont presque tous un point commun : le manque de confiance en soi. Ce sont des personnes qui écrivent pour elles-mêmes et pour leurs proches mais qui ont du mal à croire en leur talent. Mettons-nous à leur place. Ne vous êtes-vous jamais posé la question : pourquoi certains auteurs sont publiés avec succès et d'autres pas ? Quels seraient, d'après vous, les critères actuels de sélection ? Les éditeurs lisent-ils sérieusement tous les manuscrits qu'ils reçoivent ? Qu'est-ce qui prime chez eux ? Le talent ou les recommandations ? Ou bien d'autres critères moins connus ?*

**Jean-Luc Kockler**

Je ne connais pas bien le monde de l'édition et de l'écriture. Pas encore. Pas particulièrement. Cela doit être comme le monde de l'édition et de la production musicale. Une vraie recette ! Du piston, des relations, des affaires, parfois sexuelles..., beaucoup de chance, et surtout du talent.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous fréquentez un atelier d'écriture depuis plus d'an. Apprendre à apprécier la grande littérature, apprendre à écrire et à publier. Ce travail, à la fois individuel et collectif, est-il rassurant, stimulant ?*

**Jean-Luc Kockler**

Stimulant, enrichissant. Il me donne des codes qui me manquent pour me

réaliser aussi dans l'écriture. Mais je mesure combien il me reste d'efforts et de travail à réaliser pour parvenir à écrire comme je le voudrais. On ne cesse jamais de progresser dans l'art comme dans la vie personnelle. Ma vie est un théâtre. Le théâtre dans lequel je suis tantôt acteur, tantôt spectateur. La vie a toujours eu et a encore, depuis la nuit des temps, ce côté, couleur, vocifération dramatique, tragique, comique.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous avez lu vos propres créations en public. Qu'est-ce que vous avez ressenti lors de votre toute première intervention ? Le rapport « vous/vos paroles/et les autres » (dans le sens de « public ») vous apporte quelque chose dans votre vie émotive ?*

**Jean-Luc Kockler**

Un immense moment de fierté, celle d'avoir pu exprimer si directement mes mots, ma voix, mon corps. Ma musique apparaît en comparaison comme une interface. Je me sens là avec la peau d'un orateur qui voudrait grandir encore et encore, partager ses émotions, ses convictions avec les autres sans lesquels la vie ne serait rien.

**Rodica Draghinescu :**

*Caressez-vous l'idée dans vos rêves quotidiens d'être publié un jour par un grand éditeur ? Pensez-vous qu'il soit possible de vivre de votre plume, de gagner votre vie en pratiquant l'écriture ?*

**Jean-Luc Kockler**

Je rêve d'écrire un roman. J'y pense. Assez souvent. Je crois avoir trouvé le bon sujet. Tout d'abord, le titre : *La vie 662*. Cela fait partie de mes projets. Vu que je ne suis pas un grand spécialiste de l'orthographe et de la grammaire, j'aurais besoin d'un regard critique là-dessus. Qu'en dites-vous ?

**Rodica Draghinescu :**

Tout romancier a besoin d'un œil critique ! Personne n'est jamais sûr de son œuvre !

**Jean-Luc Kockler**

Oui, je vais écrire ce roman. Un jour. Mais de là à en vivre... Ce serait impossible pour moi. Le rêve de tout artiste est de créer un monde pour soi-même et pour les autres. Le rêve de tout art et de tout artiste est de vivre de cette liberté fructueuse.

# ROLANDE SCHARF



## La jouissance de s'isoler.

Rolande Scharf est médecin spécialisé en psychiatrie. Elle a suivi des études secondaires à Metz et des cursus universitaires à Nancy et à Strasbourg. Elle travaille actuellement à l'Hôpital de Jury, en Lorraine.

Comme beaucoup de ses confrères, elle est attirée par les arts et, de temps en temps, elle pratique la peinture, l'art dramatique, le piano, et l'écriture.

Elle s'intéresse aussi à l'archéologie, la paléontologie et en général tout ce qui concerne la préhistoire et, se passionne pour l'étude et la préservation de la vie animale.

«Écrire est la seule activité qui puisse se pratiquer avec un minimum de matériel, sans contrainte de lieu ou de temps», affirme-t-elle.

Il lui arrive souvent de prendre quelques notes entre deux consultations, lorsque ce qu'elle vient d'entendre peut (re)devenir l'amorce d'une histoire ou l'esquisse d'un portrait sous forme de vignette. Sa plume et son pinceau s'invitent ainsi à un voyage- réflexion, hors des sentiers battus.

Elle aime imaginer des pièces de théâtre et des contes, ainsi que des poésies ou des nouvelles.

Les dernières années, Rolande a participé à divers festivals internationaux de poésie et a vu certains de ses textes littéraires publiés dans des revues franco-espagnoles, belges et françaises.

**Rodica Draghinescu :**

*Pour beaucoup d'écrivains, jouer avec les mots signifie jouer la peau. Rolande Scharf, vous êtes psychiatre, vous savez comment fonctionne le pouvoir du langage chez/sur l'être humain sensible, sensibilisé par telle ou telle circonstance énigmatique de sa vie.*

**Rolande Scharf :**

S'il vous plaît, ne me prêtez aucun « savoir » a priori. Je cherche et propose des « interprétations » qui n'ont pas le monopole de la vérité...

**Rodica Draghinescu :**

*Ne prenez pas, s'il vous plaît, mes paroles ad litteram, le registre sémantique du verbe « savoir » est généreux. Je vous propose tout simplement un dialogue, un itinéraire vers votre passion d'une vie : l'art scientifique de soigner les malades.*

**Rolande Scharf :**

Soigner les maladies de l'esprit humain confère une expérience de la folie et si le psychiatre n'est pas trop corrodé par ce voisinage angoissant, il apprend à repousser de plus en plus loin les limites de la « normalité ». Mais ceci est une autre histoire.

**Rodica Draghinescu :**

*Est-ce que l'expérience de la psychanalyse permet de pénétrer dans notre langue ?*

**Rolande Scharf:**

Oui, l'expérience de la psychanalyse permet de pénétrer dans notre langue, et mieux, de déchiffrer celle de notre mère. Car la langue que parle la mère n'est pas filtrée par nos oreilles d'enfant, d'infant, d'être humain non encore parlant. Elle nous arrive « brute de décoffrage » et elle nous pénètre, ou mieux, elle nous submerge, nous inonde et nous baigne. C'est la mère qui, la première, s'adresse à nous, et nous captions son message par tout notre corps.

**Rodica Draghinescu:**

*Quel serait l'importance des yeux dans ce cas ?*

**Rolande Scharf:**

Nos yeux voient sa colère ou son angoisse, nos oreilles perçoivent le ronronnement de sa tendresse et notre peau frémit sous sa caresse quand elle prend soin de nous. Nous baignons en permanence dans ses mots. Les phonèmes qu'elle émet tombent sur nous comme une pluie de printemps, et selon le climat qui les fait vibrer, leurs sens s'imprime en nous indépendamment du sens que donnerait un dictionnaire. Et pour toujours le sens des mots restera imprégné, coloré par la langue maternelle.

Si l'écrivain écrit, je suppose qu'il se livre, inconsciemment, à une tentative toujours vaine de restituer un bonheur perdu avec l'acquisition de la parole. En effet, dès que l'enfant parle, il quitte ce doux giron de la langue maternelle où l'un comprenait l'autre dans les gazouillis, les onomatopées et la musicalité des sons, pour se confronter au monde, à ceux qui amènent dans les échanges verbaux leurs propres sens. Et la coloration de ces mots est si profonde, si inaccessible, elle est si primitive, qu'elle est enfouie dans l'inconscient d'où on tentera de la débusquer pour saisir enfin quelle fut notre émotion première... Il faut un vrai travail pour avoir accès au sens de nos mots. Faire remonter à la conscience les sensations qui ont accompagné ces phonèmes et la couleur de ces émotions archaïques. Alors l'écrivain qui poursuit cette quête du DIRE (ce qui est à exprimer), s'oblige à écrire dans l'espoir de trouver enfin LE mot, LA phrase manquante, parfaite et représentative, qui rendra compte de la densité de son émotion et en fera la photographie. Mais les mots ne se peuvent fixer

sur pellicule, alors la métaphore vient au secours de l'écrivain. D'essais en essais, il en arrive à l'écriture automatique, laissant au lecteur et à lui-même, la tâche de « sentir ce que ça veut dire »... Puisque tout langage n'est qu'approximation, pourquoi ne pas faire confiance à cet influx qui anime la main automatique ? La poésie ne « s'explique pas », nous le savons bien, sauf les Béotiens qui geignent : « qu'est-ce que ça veut dire, j'y comprends rien... »

Être compris, enfin ! Toucher cet horizon qui n'arrête pas de se dérober, voilà ce qui pousse l'écrivain, comme le peintre, le danseur ou le musicien, ou n'importe quel être parlant, à persévérer jusqu'à la fin de leur vie pour atteindre LE dire qui le subsume. Si tout le monde comprenait tout, il n'y aurait ni artiste sur terre et ni paroles entre nous.

### Rodica Draghinescu :

*D'après votre expérience de psychiatre, est-ce que l'écriture, en général, opère un refoulement ?*

### Rolande Scharf :

La question est intéressante et mérite un développement. Notez que je ne connais pas la réponse mais que j'aime à y réfléchir.

Je disais précédemment que l'écrivain commet l'acte d'écrire pour tenter de dire, avec de la poésie, au moyen d'un essai ou d'un roman, ce qu'il y a de personnel et d'unique dans sa perception du monde. Il voudrait partager cette vision avec d'autres, mais ce partage demeure impossible dans sa totalité pour les raisons que j'ai énoncées : les mots ont pour chacun un sens très particulier indépendamment de leur signification. Mais s'il tient tant à DIRE, n'est-ce point pour masquer sa faille, sa déchirure, son incomplétude qu'il ne parvient à exprimer qu'imparfaitement ? Plus il fait parler ses personnages, plus il décrit leurs états d'âme, plus il les met en situation, et plus l'écrivain dissimule ce que de lui il juge monstrueux, inacceptable ou indigne. Et plus il tente de révéler ce qu'il ne parvient pas à montrer. C'est le « vilain » de l'histoire qui porte la charge de la honte ; et l'« autre » représente l'idéal du moi de l'écrivain inconscient de son transfert. En écrivant, l'auteur opère une scission de lui-même ; il s'autorise l'ambiguïté, le paradoxe et même, il se risque à laisser apparaître sa folie en pré-

tendant décrire l'étranger...

L'écriture d'un poème est une mise en beauté, ou une mise en scène jamais achevée. Certains travaillent sur leur premier jet comme des obsessionnels à la recherche de la perfection (illusoire) tandis que d'autres se libèrent de leur écrit dès le premier jet comme on laisse choir un « objet petit a » ; c'est-à-dire un objet qui est destiné à tomber de nous, à être abandonné, quelque soit son nom...

Chaque œuvre écrite, pourrait-on dire, évite à son auteur de se regarder en face et en pied encore un moment. L'image écrite donnée à lire sera partielle et le lecteur n'y verra que le feu que l'auteur aura allumé et dont la fumée dissimulera l'inacceptable. Le miroir, idéalement, ne doit refléter que l'objet d'étude. L'auteur sait-il quelle part de lui-même il cache dans chacune de ses créations ? Sait-il qu'il joue et rejoue perpétuellement au jeu de « montrer-cacher » le célèbre « fort und da » ?

En ce sens, bien sûr, il est possible que l'écriture soit un mode de refoulement et que chaque nouvelle œuvre soit par conséquent « le retour du refoulé » de l'œuvre précédente.

### **Rodica Draghinescu :**

*L'écrivain, par sa manière de créer un nouveau monde, un monde à lui, imaginaire, serait-il un cas d'aliénation, un cas clinique ?*

### **Rolande Scharf :**

Si nous prenons le sens étymologique du terme « aliéné », on constate que le sens premier était « rendre autre », ou encore « cédé », « vendu ». Son contraire : « inaliénable » signifie « qui ne peut être cédé ou vendu ». Un usage populaire a voulu faire dériver « aliéné » de « lien ». Et on a dit que l'aliéné est celui qui n'a plus de lien – « a » étant le préfixe privatif – avec la réalité, celui dont l'esprit dérive... L'aliéné qui a perdu contact avec le réel, est égaré dans un monde parallèle qui semble cohérent et compréhensible, ou chaotique et impénétrable.

Tout créateur entre, au moment de l'acte de création, dans un monde inaccessible à son entourage. Il s'isole, en fait ou en pensée, pour rester seul en face de ses phantasmes ; qu'ils soient scripturaux ou picturaux... Mais au contraire de l'aliéné, l'artiste créateur, lui, peut à volonté quitter ce monde imaginaire

pour reprendre contact avec la réalité. Il peut, quelle qu'intense que soit sa passion créatrice, interrompre son acte pour obéir aux contingences de son corps : manger, dormir, boire etc. Il peut répondre à des appels de l'extérieur, même s'il y répugne : aller acheter des tubes de peintures s'il en manque, du papier si la réserve est épuisée... Tandis que l'aliéné est véritablement prisonnier du monde qui se crée en lui et sans son consentement. Il ne peut en sortir sans aide. Il peut mourir d'épuisement à force de délire, il peut ignorer sa soif et se faire mal involontairement... Il peut aussi blesser ou tuer autrui sans le vouloir.

En vérité, je ne vois pas de similitude entre la création volontaire d'un monde imaginaire, maîtrisée et visant un but et l'aliénation de celui dont l'esprit a échappé à tout contrôle. Mais il existe des délirants capables de donner naissance à des œuvres d'art, et qui, hors délire, perdent toute leur inventivité... Ceci est une autre histoire encore.

**Rodica Draghinescu :**

*Et une question pour Rolande Scharf, l'écrivaine.*

**Rolande Scharf :**

La voilà la question à laquelle j'espérais échapper ! Je sens bien que c'est la raison pour laquelle vous me la posez !

**Rodica Draghinescu :**

*Vous écrivez de la poésie, des nouvelles, du théâtre et des essais littéraires. Depuis quand cette passion ? De quoi s'inspire votre plume ?*

**Rolande Scharf :**

Adolescente, j'écrivais, comme c'est original, mon « Diary », mon journal intime.

**Rodica Draghinescu :**

*Écrits de tiroir...*

### Rolande Scharf:

Ma mère força le tiroir où j'enfermais le précieux cahier, lut mes écrits, et en profita pour débusquer mes bêtises, omissions, cachotteries ou mensonges, bref les « vices » que l'on cultive à 12 ans. Je me rendis compte de la chose et dès lors, j'écrivis à son intention uniquement. Je n'écrivis plus sous l'effet des remous de mon âge, mais seulement dans le but de faire savoir à ma mère ce que je voulais qu'elle sache de moi tout en lui cachant ce que je considérais comme secret, m'appartenant. J'écrivais donc pour un public, restreint certes, mais j'avais un lecteur ! Et je lui servais sur un plateau ce qu'il avait envie de lire. Cet exercice devint fastidieux et comme il ne me rapportait rien, que je n'avais pas l'intention de devenir écrivain, j'abandonnais l'écriture du journal intime. Je me mis à écrire des lettres à mes parents chaque fois que j'en étais éloignée, à des amis réels ou fictifs, à des correspondants étrangers... Je n'étais jamais à cours d'idées quand il s'agissait de raconter des histoires, de faire rire ou d'émouvoir en grossissant les traits de mes personnages ou en pratiquant l'autodérision. J'ai écrit des nuits entières, des centaines de lettres, pour le plaisir.

À l'âge où l'on réfléchit au sens de ses propres actions et de celles des autres, j'ai éprouvé le besoin d'écrire mes emballements, mes révoltes ; de rendre compte de mes lectures et de décrire interminablement l'ami idéal que je cherchais, comme toute jeune fille solitaire. Puis, entrée dans la vie universitaire, confrontée au réel de la maladie et des souffrances, éveillée à une conscience politique et à une réflexion philosophique, je me suis déchargée sur le papier du surplus d'émotions que m'infligeaient le choc avec la matière humaine et le désir de percer à jour les mystères de l'esprit. Voir la vie en face est, pour tout jeune adulte, une épreuve qu'il doit traverser seul. J'écrivais faute d'interlocuteurs avec qui parler.

Écrire a été ma soupape de sécurité en même temps que ma jouissance alors que j'étais un individu en construction. Jouissance des stylos, des encres et des papiers, jouissance de s'isoler, seule avec une cigarette à la table d'un café ; ne rien entendre que la musique du stylo dansant sur la feuille ; ne rien voir que la silhouette de celui à qui je donnerais bientôt une vie. Les figurants que je brosse sont chargés de débattre entre moi et moi ; ou de consoler celui à qui je n'ai pas parlé ; ou de faire rire celui que j'ai blessé selon les expériences du moment... Les émotions qui étaient miennes deviennent les leurs et j'en suis déchargée.

Ma plume (comme vous dites) est nourrie par tout ce que je refoule, cache ou néglige dans la vie ordinaire. Elle véhicule toutes mes compensations, elle est la soupape salvatrice de mes trop-pleins émotionnels.

**Rodica Draghinescu :**

*Qu'est-ce que vous cherchez à éviter dans votre écriture ?*

**Rolande Scharf :**

Je cherche en permanence à éviter l'auto-référentialité. Je voudrais perdre mes critères d'appréciation, je ne voudrais pas parler de moi au lecteur, je voudrais lui parler de lui, si possible... Et je suis encore très loin du but !

**Rodica Draghinescu :**

*Quel serait le but de l'écriture littéraire ? Croyez-vous que ce genre d'écriture nie le monde ? Ou au contraire elle lie les êtres aux autres, aux choses et aux phénomènes de la vie ?*

**Rolande Scharf :**

Merveilleux exercice pour la bavarde que je suis ! Répondre à des questions si importantes, si générales, si vastes (...), cela demanderait des heures, des jours de développement !

**Rodica Draghinescu :**

*Tout simplement votre opinion, bref, quelques idées là-dessus...*

**Rolande Scharf :**

Au premier abord, je dirais que l'écriture littéraire nie le monde, en ce sens qu'elle le transforme. Elle rend beau – par la forme, le style – le monde qu'elle décrit, fut-ce la guerre, la souffrance ou la mort... Ce qui est abject est magnifié lorsque l'écrivain a du talent. L'écrivain nous possède ; il est capable de chan-

ger notre point de vue sur les êtres ou les choses de telle sorte que nous puissions admirer l'assassin ou mépriser le justicier, craindre le vampire et caresser la chauve-souris. Par exemple, un poète sait décrire un terrain vague, une friche, il nous transporte dans un univers contemplatif en ouvrant nos «yeux-du-de-dans» sur un paysage réputé inesthétique au dehors. En ce sens, la littérature qui corrige notre perception immédiate, nie le monde du réel pour le parer des fastes de l'imaginaire. Le réel, étant par essence l'insoutenable, a tout à gagner d'être enrobé d'art et de littérature... En même temps, sans les livres que nous avons dévorés dans notre jeunesse, nous serions incapables de saisir le sens de bien des situations avec lesquelles les «héros» de nos lectures nous ont familiarisés. L'aventure, la découverte du monde, l'amitié emplissent les jeunes esprits par les yeux qui lisent avant que vienne l'âge de les vivre; c'est en lisant des romans où l'on parle d'amour que les jeunes lecteurs sont introduits, en douceur ou violemment, à la passion avant que d'en être la proie eux-mêmes.

**Rodica Draghinescu :**

*Peut-on embellir et raffiner nos sentiments d'amour sans passer par la littérature qui les cultive ?*

**Rolande Scharf :**

L'on peut s'initier aux sentiments sans littérature, mais il me semble qu'un humain qui n'a pas lu est un humain très incomplet. Un humain qui demeure insensible à la littérature est amputé d'une part de la beauté de la langue qu'il parle. Il est moins tenté de communiquer avec ses semblables sur le mode allusif, allégorique, ou même humoristique, habitué qu'il est à n'utiliser la langue que de manière opérationnelle. Alors oui, la littérature opère cette transformation magique du monde en nous montrant la beauté du laid et elle est ce moyen suprême de liaison entre nous, les humains. C'est grâce à elle que nous expérimentons notre union avec l'infiniment grand et son contraire. Elle est l'instrument qui exprime nos dépassements, nos sorties de notre pauvre condition d'êtres finis, limités et périssables. Ici nous parlons de littérature, mais je crois que ce sont toutes les formes de l'art qui sont concernées; en ce sens que c'est l'art qui rend soutenable le réel au moyen du réel et du symbolique.

**Rodica Draghinescu :**

*Au plus près du réel, l'œuvre doit faire face aux événements de la vie. Loin du réel, l'œuvre en fait ce qu'elle veut. Faire œuvre d'un matériau brut, c'est observer et interpréter un événement réel ou irréel. Ainsi le fait divers, l'événement important ou celui imaginaire pourraient-ils servir de prétexte narratif. Dans vos écrits, comment dosez-vous les proportions réel- irréel ? (Le rapport réel-irréel, en tant que sources d'inspiration.)*

**Rolande Scharf :**

Analyser le rapport qu'entretient l'écrivain avec le réel ?

**Rodica Draghinescu :**

*Oui ! Disons que la réalité est un sac de graines. Et vos écrits symbolisent un terrain vague. Et l'irréalité – des graines de mauvaises herbes dans le sac de la réalité ! Ou à l'envers, si cela vous représente mieux ! Comment travaillez-vous votre bout de terrain (réel ou irréel, c'est à vous d'en décider !) ?*

**Rolande Scharf :**

Le souci est-il de rendre compte de la réalité, d'une certaine réalité, ou bien de la fuir, de s'en échapper, de s'affranchir de ses contingences ?

**Rodica Draghinescu :**

*Comme vous le sentez !*

**Rolande Scharf :**

Mon inspiration vient en droite ligne des portions de réalité que j'observe et à partir desquelles je brode, élucubre ou phantasme en m'introduisant virtuellement dans l'existence des autres. C'est l'observation quotidienne de mes semblables qui me permet d'élaborer éventuellement une philosophie ; le plus souvent, je témoigne de mes réactions face à ce qu'il m'est donné de voir, d'entrevoir ou de deviner. Ce qui m'intéresse au plus haut degré, c'est ce qui diffère de moi. Je n'ai aucunement la tentation de me dépeindre à travers mes écrits. Pourtant je

sais bien que dans toute création, quelle qu'elle soit, on trouve le créateur. Mes efforts consistent à ce qu'il y en aie le moins possible dans mes productions. Cependant, il arrive que de façon occulte, clandestine, je me laisse aller à jeter sur le papier quelque chose de mon intime ; comme jadis les peintres qui se représentaient dans un coin du tableau, sous les traits d'un personnage secondaire et à demi caché. Je tente de ne pas oublier le mythe platonicien de la caverne ; ce sont les ombres portées que je décris : la réalité est une autre histoire... La mienne en tout cas, me reste encore à explorer.

### **Rodica Draghinescu :**

*Rilke avait dit à Franz Xaver Kappus : «Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire. Mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? Si vous répondez oui, alors arrêtez vous tout de suite.»*

*Les écrivains que j'ai interviewés dernièrement, à la question «QUI ETES-VOUS dans vos Phrases ?» m'ont répondu, tour à tour : «Quelqu'un qui essaie d'exprimer son angoisse», «Un je(u) exalté», «Un être qui veut découvrir les mystères de la vie», etc. Quelles que soient leurs motivations, ces écrivains écrivent par besoin. Finalement, écrire permet de mieux comprendre la vie ? Ou inversement, la vie permet de mieux comprendre les livres ?*

### **Rolande Scharf :**

Il y a longtemps que je ne me complais plus dans ce romantisme adolescent qui me ferait dire que ma vie tient au fil de ma plume. Non, s'il m'était impossible d'écrire, je chanterais... Ou je peindrais... Ou je resterais silencieuse, mais je ne mourrais certainement pas d'être empêchée de me manifester, car il me resterait toujours et encore la pensée. Ma vraie crainte serait de perdre la tête, de devenir démente. C'est cette mort que je redoute le plus...

Quant à dire si c'est en écrivant que l'on comprend la vie ou si c'est en vivant que l'on comprend ce qu'on lit, je pense que dans cette question tu as glissé un piège... Bien évidemment les deux propositions sont justes et l'on ne peut en éliminer aucune !

**Rodica Draghinescu :**

*Quelle serait la part de la littérature dans votre vie ?*

**Rolande Scharf :**

La littérature a été mon « hormone de croissance ». C'est à travers mes lectures que j'ai appréhendé le monde des adultes et c'est en essayant de coucher sur le papier les idées qui me venaient, que j'ai mis de l'ordre dans ma psyché. Elle m'a permis de sortir du tourbillon nombriliste pour aller de l'individuel à l'universel et ainsi quitter peu à peu, lentement, le pays de la névrose. Sans être à l'abri de retours intempestifs dans ces contrées de la régression qui nous attirent tant, nous les adultes jamais achevés...

**Rodica Draghinescu :**

*L'écriture serait-elle une alchimie interne ?*

**Rolande Scharf :**

Le terme est particulièrement bien choisi pour définir ce que représente pour moi l'écriture. En effet, je n'écris que si j'ai quelque chose, que je crois neuf, à dire. Et cette nouveauté qui n'est relative qu'à mon vécu, se génère à partir du paysage intérieur où s'ébattent à l'instant, mes sensations, opinions, indignations ou compassions au gré des événements qui m'ont frappée. C'est cela l'alchimie : le mélange de tous ces affects qui, comme une source résurgente, monte à la lumière sous forme de mots écrits. La source devient rivière qui reçoit des affluents plus ou moins capricieux, ou bien elle s'étale en une mare immobile où vont habiter quelques amibes, grenouilles et libellules...

Je ne suis pas encore parvenue à découvrir la pierre philosophale, aussi mon alchimie me conduit-elle au hasard vers le banal ou l'inattendu selon le climat sous lequel elle s'origine.

**Rodica Draghinescu :**

*Dans votre métier, est-ce qu'il y aurait une compatibilité entre l'écriture poétique,*

*produit fait de mots et sentiments, stimulant, inattendu, sensible, et disons, votre travail médical réparateur, sur la vie de tel ou tel individu (é)perdu dans le labyrinthe de la souffrance ? Souvent les psychiatres recommandent comme thérapie personnelle l'écriture poétique, la peinture, la musique.*

*Parlez-nous, s'il vous plaît, de l'importance thérapeutique du travail d'écriture chez les malades.*

### **Rolande Scharf:**

C'est un sujet particulièrement riche que ce « travail psycho-poétique » auquel nous encourageons les malades. Vous savez bien que le fou souffre de n'être compréhensible par personne parce que ses mots, phonèmes, images, n'ont de sens que pour lui. Le fou est isolé dans un monde barré dont il ne peut sortir (s'il le pouvait il ne serait pas aliéné) et dans lequel nul n'entre, faute d'en posséder les codes. Quand nous encourageons un aliéné à jeter sur le papier, au mur ou sur une scène, ses maux à lui, nous lui proposons un moyen d'expression qui soit visible par le plus grand nombre d'éventuels interlocuteurs. Ainsi, des parcelles de lui seront peut-être saisies par l'un ou l'autre, au hasard, et un début de communication a-t-il des chances de s'établir. Dans le dialogue avec son soignant ou son entourage, l'aliéné ne dispose face à lui, que d'esprits qui ont déjà leur conception de ce qu'il est : un fou. Si ce malade publie un jour un poème, déclame sur une scène ou peint sur un mur, il prend le risque de rencontrer parmi des anonymes une adhésion, une identification, une compréhension inespérées. Et enfin pourront naître des sens nouveaux dans une langue nouvelle, commune à ceux qui se sont compris...

### **Rodica Draghinescu:**

*Et Rolande, écrit-elle facilement ?*

### **Rolande Scharf:**

Oui j'écris facilement dès lors que j'ai quelque chose à dire, que je suis touchée, remuée ou inspirée. Et comme je n'ai aucun souci de « célébrité », écrire n'étant pas mon métier, je suis débarrassée de l'inquiétude d'avoir à plaire. Rares sont ceux qui ont l'occasion de me lire ; si je les emmène dans mes récits j'en

suis ravie. Sinon, ce n'est pas grave, mon narcissisme n'en meurt pas. Ou plutôt il se répare en se disant que l'idée était trop neuve, ou mal exposée, ou pas assez intéressante. J'ai des réserves d'idées sous le clavier et l'une ou l'autre recevra peut-être un écho un jour; mais que tout se perde, j'y consens sans réticence !

**Rodica Draghinescu :**

*De votre point de vue, existerait-il une identité européenne, une culture commune européenne ?*

**Rolande Scharf :**

Voilà une question bien inattendue ! Et je n'ai pas qualification à y répondre... Ce que je crois c'est que lorsque l'on parle d'identité commune citadine, ou professionnelle, ou européenne, ou autre, il s'agit toujours de compléter par « par opposition... aux villageois... aux épiciers ou... aux asiatiques... ou aux animaux... etc... » – par exemple. Les gens se trouvent des caractères communs pour s'opposer à d'autres. Ils se veulent supérieurs, ou envieux de l'autre en raison de traits qu'ils pensent avoir en commun avec certains et pas avec d'autres. Les européens revendiqueraient une culture que n'auraient pas les étasuniens; mais si des martiens s'installaient sur terre, les terriens se trouveraient unis en ressemblance contre les martiens.

Autre réflexion : la culture en général n'est-elle pas souvent une question de coutumes, d'habitudes jamais remises en question ? N'est-il pas confortable de se revendiquer d'une culture (latine, chrétienne etc.) pour se sentir porteur de qualités dont seraient dépourvus les membres d'une autre culture ?

**Rodica Draghinescu :**

*Imaginons une langue qui unisse mieux les gens... Un langage commun. La langue de la paix... le langage des artistes... etc.*

**Rolande Scharf :**

Une langue commune à toute l'humanité ?

**Rodica Draghinescu :**

*Un langage commun. Une langue spirituelle... le langage des artistes...*

**Rolande Scharf :**

Vous évoquez la tour de Babel, le paradis perdu quand tous parlaient la même langue et furent punis en perdant cette langue commune pour n'avoir que leur langue propre... De là serait née la discorde entre les peuples, du fait que parlant chacun sa langue, ils ne se comprenaient plus. Je n'espère pas que nous parlions un jour tous dans la même langue. Déjà, parce que je veux continuer à entendre les accents particuliers de chaque nationalité quand elle s'exprime en français... Par exemple, j'aime bien votre accent roumain quand vous parlez en français, en italien ou en allemand...

**Rodica Draghinescu :**

*C'est un bonheur pour moi de parler plusieurs langues étrangères et à la fois un devoir humain : celui d'être bien intentionnée.*

**Rolande Scharf :**

Je voudrais juste que tous, nous fassions l'effort d'apprendre la langue que parlent nos voisins, et ce dès le plus jeune âge.

**Rodica Draghinescu :**

*« Parler la langue de la paix » dans le sens de « se comprendre », « mieux communiquer ». On est tous, en quelque sorte, des poètes... on rêve beaucoup, on se fait des rêves.*

**Rolande Scharf :**

Mais si vous pensez que la paix pourrait naître sur terre grâce à un langage commun à tous et qui ne véhiculerait aucune menace, qui ne ferait montre d'aucune tentation d'hégémonie, bref, une langue non violente qui accompagnerait des actes de tolérance, de bienveillance et de compassion, je veux bien vous accompagner sur ce chemin d'espérance. Hélas, il semble que tout ce qui vit ici-

bas ne se maintient que par des actions offensives sur l'environnement. Depuis l'oiseau qui gobe le moucheron jusqu'à l'homme qui n'a de cesse de repousser les limites de ses terres au détriment de ses voisins et qui se veut maître absolu de la nature. Les flux marins érodent le littoral au fil des siècles, les typhons arrachent les forêts qui sont sur leur trajectoire et la plus primitive des amibes passe son temps à émettre des pseudopodes pour englober et digérer tout ce qui l'environne. Si la paix devait régner parmi les hommes, ils devraient renoncer à imposer leur pouvoir non seulement à leurs semblables mais aussi à tout le règne animal... Il n'y aurait plus d'armes, plus de territoires à défendre, plus de forces à déployer. La paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté, nous en rêvons, mais nous savons que nous n'atteindrons pas cette «Terre Promise».

**Rodica Draghinescu :**

*Rolande, merci d'avoir répondu à mes questions !*

SYLVIE SIMONELLI



**Moments de répit dans la frénésie quotidienne. Façon de me poser, de m'extraire.**

Née en terre de sidérurgie mosellane. Études secondaires et universitaires à Metz. Enseignement dans diverses écoles élémentaires, actuellement chargée de l'aide aux élèves en difficulté.

Cultive l'étonnement. Ne cesse de s'essayer aux voyages : ethniques, artistiques ou littéraires. Lectures dans divers lieux publics. Textes publiés dans des revues françaises et belges. Participation au Festival messin de poésie, éditions 2006 et 2007.

**Rodica Draghinescu :**

*Sylvie, vous êtes enseignante, vous travaillez dans des écoles avec des jeunes en difficultés, dans différentes tranches d'âge. Un travail itinérant. Tout d'abord, j'aimerais savoir en quoi consiste votre rôle dans l'éducation d'un jeune en difficulté ?*

**Simone Simonelli :**

Parfois certains jeunes enfants rencontrent des difficultés à entrer dans les apprentissages, à devenir élève. J'ai la chance de leur servir de passeur. Lorsque nous ne pouvons plus utiliser les supports scolaires habituels, nous essayons d'autres moyens, d'autres pistes, moins conventionnels. Marionnettes, terre, peinture, jeux et littérature enfantine sont mes outils préférés de travail. Rien n'est banal dans la quête du désir d'apprendre. À chaque enfant le mystère d'un cheminement. Au fur et à mesure que le temps passe, les surprises sont garanties. Dès que l'enfant s'habitue à son nouvel univers, je me retire, avec la satisfaction que le tout jeune élève a trouvé finalement sa place à l'école.

**Rodica Draghinescu :**

*Pendant votre temps libre, vous vous intéressez à l'écriture et à la peinture. C'est un désir de langage et une aventure des lignes. Comment avez-vous découvert ces formes d'expression artistique ?*

**Simone Simonelli :**

Gamine, je dessinais. Quelques traits de crayons pour élaborer du sens. Là, une fillette. À côté d'elle, un loup. La suite ? Une cage, un chasseur ou un agneau ! Ce pouvoir de vêtir des idées me ravissait. J'exhibais mes productions et

rencontrais des regards bienveillants. Les jours sans école, je peignais. J'adorais plonger le pinceau dans la gouache pâteuse, donner naissance à de nouvelles nuances. Lilas orangé, olive rosé ou jaune bleuté hasardeux. Je cheminai sur des sentiers colorés. Les couleurs vives chatouillaient mes rétines. Harmonies étalées sur la palette. J'éprouve encore ce plaisir sensoriel.

**Rodica Draghinescu :**

*Et l'écriture ?*

**Simone Simonelli :**

L'écriture ? Enfant, les mots m'effrayaient. Dissertations, exposés, examens écrits me pesaient. Brouillons, ratures, coups de gomme, sueurs, mains moites. Rétention scripturale chronique. Le déclic s'est produit il y a trois ans. Je devais écrire un récit fictif lors d'une formation professionnelle. Encre et larmes se mélangèrent. La puissance des mots me bouleversa. J'ai fini par m'intéresser à l'exploration de cet autre mode d'expression.

**Rodica Draghinescu :**

*Les frontières entre les genres artistiques fluent les unes dans les autres, leurs lignes de démarcation s'effacent. On dit souvent que la peinture est une poésie muette et la poésie est une peinture parlante, le roman est le portrait d'une vie réelle ou imaginaire, etc. Racontez-nous ce qui vous fascine le plus à travers vos passions.*

**Simone Simonelli :**

Mes passions m'offrent des moments de répit dans la frénésie quotidienne. Façon de me poser, de m'extraire. Je plonge dans les ressentis, donne forme aux sensations et aux idées. Je rends visible ce qui ne l'est pas. Les traces laissées par ces activités me révèlent. Est-ce de moi ? Oui, probablement... Mes créations sont-elles destinées à un Autre ? Je me questionne. Que lui communiquer ? Pourquoi ? Quelle forme privilégier ? Est-ce recevable ? Quelle réaction provoquer ? Effervescence intérieure lorsque j'envisage un lien pour l'autrui.

J'aime visiter des expositions, assister à des spectacles et lire. De cette manière, j'entre dans les univers imaginaires offerts par d'autres. Leurs textes me touchent, me dérangent, m'interpellent. Je me laisse emporter au gré des sensations éprouvées. Lâcher prise détonnant.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous écrivez de la prose et de la poésie. Quel genre littéraire vous va mieux ?*

**Simone Simonelli :**

L'une et l'autre. Prose et poésie ont le même substrat : le langage de l'âme. Images poétiques, sonorités et rythme se glissent dans la prose. De même, des vers rimés ou non débordent de phrases et étirent le poème en lignes. La combinaison des deux genres me conviendrait. J'oserais l'appeler prosopoésie.

**Rodica Draghinescu :**

*Écriture moderne, style qui a très peu d'éléments décoratifs, vous êtes en relation d'amitié avec les objets et les paysages, plutôt qu'avec les humains ! Je vous sens très proche des minimalistes Éric Chevillard, Patrick Deville, Jean Échenoz, Jean-Philippe Toussaint, mais aussi Emmanuelle Bernheim, Christian Gailly, Eric Laurent ou Hélène Lenoir. L'on remarque chez vous, comme chez eux, l'influence de la peinture dans la nouvelle narrativité, la place insistante des objets dans l'architecture du texte, l'humour délicat, l'ironie de la parodie, également, etc. Le tout débouchant nécessairement sur la question des rapports du minimalisme avec le monde actuel. Que voulez-vous transmettre par vos créations ?*

**Simone Simonelli :**

« Transmettre » des visions, des informations, des connaissances, le bon savoir-faire de l'éducation culturelle. Transmettre aux autres. Partager avec eux une partie de mes émotions, de mes passions.

**Rodica Draghinescu :**

*Transmettre ?*

**Simone Simonelli :**

Surtout cela. Ah, oui. Ce verbe est bien choisi en ce qui me concerne. En tant que parent et enseignante, je participe modestement à la formation de la génération montante.

**Rodica Draghinescu :**

*Vos créations...*

**Simone Simonelli**

Mes créations. La création, en général. Elle m'amène à me demander s'il s'agit du même désir de transmettre, mais cette fois-ci le public concerné dépasse celui de l'enfance. Peinture et écriture touchent les sensibilités à tout âge. L'utilisation de ces langages ramène aussi à la notion de communication, à celle d'une Humanité améliorée. Une façon de pérenniser la civilisation. Comme remède au grand néant, au vide vidé.

**Rodica Draghinescu :**

*L'univers imaginaire de vos écrits est propre et sensible ; on passe souvent de l'émotion cachée, du souci imperceptible à l'humour froid, jailli d'un simple jeu de mots. Jamais de fioritures stylistiques dans vos textes. Vous êtes toujours à la recherche du mot le plus juste... En fait, quels seraient les mots les plus justes pour vous ?*

**Simone Simonelli :**

Comme vous le dites, je ne (me) dévoile pas, j'utilise peu d'éléments décoratifs. Authenticité, intensité, simplicité seraient les mots les plus justes. Mon style d'écriture est fidèle à quelques symboles qui me paraissent essentiels. À contre-courant de la société de consommation. Je résiste à l'envahissement irraisonné d'objets jetables et de gadgets inutiles. J'évite les artifices qui enjolivent ou maquillent la réalité. Je rejette les besoins créés à renfort de marketing. Je garde

mon libre arbitre et je cultive la résistance. J'observe, amusée ou dépitée, les excès de mes contemporains.

**Rodica Draghinescu :**

*Le mot le plus juste ?*

**Simone Simonelli :**

Rechercher le mot juste m'oblige à retravailler les textes. Ils sont le résultat d'une lente maturation. Le temps leur apportera la qualité. Il m'arrive parfois de ne pas trouver tout de suite les mots qu'il me faut. Les mots qui donnent forme à ce que je souhaiterais exprimer. Parfois, un sentiment d'insatisfaction me saisit. Pas grave. J'attends, cherche, rature, persévère et... trouve enfin ! Écrire demande du temps, voilà tout !

**Rodica Draghinescu :**

*Quels sont les mots et les couleurs qui vous représentent le mieux ? Et qu'est-ce qu'ils disent de vous ? (Qu'est-ce qu'ils nous racontent ?)*

**Simone Simonelli**

Le verbe « découvrir », par exemple. Le verbe qui me représente le mieux. Il répond à mon besoin d'élan vers la nouveauté. L'inexploré, l'inhabituel me tirent, m'aspirent et m'inspirent. Incertitudes, questionnements, tentatives et expériences m'apportent de la consistance. J'avance vers le verbe « évoluer » qui ajoute une direction à cette dynamique.

**Rodica Draghinescu :**

*Et les couleurs ?*

**Simone Simonelli**

Difficile de définir une préférence. Porter mon choix sur l'une d'elles réveillerait aussitôt le manque des autres. Impossible de m'en priver. Toutes les couleurs

de la lumière me fascinent par leur capacité à se décliner. J'aime leurs façons inattendues de se nuancer. Du ton le plus effacé au plus affirmé, du plus froid au plus chaud, l'éventail chromatique m'insuffle des bouffées d'énergie.

**Rodica Draghinescu :**

*D'habitude, chez les personnes qui alternent peinture et écriture littéraire, la plume et le pinceau manifestent une complicité. Par tous chemins et par tous temps, mots et couleurs mêlés. Cap sur l'oubli, écho des saisons du cœur, musique du silence ou du cri, terre et ciel des souvenirs... Où, quand et comment se sont croisés « vos mots » et « vos couleurs » ?*

**Simone Simonelli :**

Pour le moment, mes mots jouxtent les couleurs sans se croiser. Je découvre l'écriture depuis seulement trois ans. Comme je vous le disais, cette aventure me demande du temps. J'avance petitement, patiemment, à mots comptés. Je délaisse le pinceau au profit de la plume. Je serais heureuse qu'une complicité se glisse entre eux. Les mois prochains me réserveront peut-être ce genre de surprises !

**Rodica Draghinescu :**

*Je sais que les livres de bibliophilie vous passionnent, ce qui est absolument normal dans votre cas ! Un livre-objet d'art cela vous tenterait un jour ? Comment envisageriez-vous une telle composition pour qu'elle soit originale, attirante et vendable ?*

**Simone Simonelli :**

Je suis émerveillée par l'ingénieuse matérialité que les livres de bibliophilie offrent à l'écrit. En rompant avec une présentation classique, ils invitent le lecteur à découvrir une création littéraire dans un écrin artistique. Mais, ne nous y trompons pas : les couverts en argent ne rendent pas la soupe meilleure. Le texte a-t-il besoin de cette mise en scène ? Ne souffre-t-il pas de la concurrence de la forme ? D'autre part, il me semble que le tirage en quantité limitée le rend coûteux, voir précieux. Les gants blancs sont de rigueur pour le toucher ! Il devient

OBJET d'ART ! Le risque est qu'il termine sa vie dans la bibliothèque d'un collectionneur. Le livre idéal aurait une conception innovante, au service d'un écrit puissant, avec un prix permettant au plus grand nombre de s'en saisir. Le coût... Voilà qui nous ramène au principe de réalité !

**Rodica Draghinescu :**

*Croyez-vous que l'on arrivera un jour à une langue commune ? Imaginons une langue qui unisse mieux les gens. La langue des artistes, la langue de la paix.*

**Simone Simonelli**

Toute chorégraphie, tout air de musique, toute sculpture ont le pouvoir de nous parler quelle que soit leur provenance géographique. Certaines œuvres ont réussi à traverser les siècles sans perdre leur intensité. Je pense que l'Art utilise un langage universel, ce que vous appelez « la langue des artistes ». Les hommes en perçoivent directement le message. Ce n'est pas le cas pour la parole. Celle-ci se décline en une multitude de langues qui nécessitent d'être traduites pour devenir compréhensibles. Il me semble que le rejet de la différence de l'Autre prédomine et conduit aux conflits. Le préalable à la « langue de la paix », que vous évoquez, ne serait-il pas la reconnaissance de l'appartenance de tous les êtres humains à une même communauté ?

# SÉVERINE LE BUREL



---

## La poésie est une porte.

Agée de 14 ans seulement, elle a déjà participé en 2007, à la 5ème édition du festival international de poésie «Teranova» de Metz, au festival national «Lire en Fête» région Lorraine, ainsi qu'à la première édition du festival international de la poésie des jeunes «Dante Alighieri» à Nancy.

Depuis quelques mois, elle fréquente un atelier d'écriture/lecture à la médiathèque d'Amnéville. C'est ici qu'elle développe sa plume auprès d'adultes de tout âge.

À part l'écriture littéraire et l'informatique, l'autre grande passion de sa vie est l'aïkido, un sport à part, un art-martial. Aïkido, c'est le sport du «self-control» et de la maîtrise de soi. Ce qui l'aide à rester en forme tout en assouplissant son esprit et son corps.

**Rodica Draghinescu :**

*Je voudrais mettre en avant le talent littéraire d'une adolescente. Elle s'appelle Séverine Le Burel. Elle n'a pas encore 15 ans mais elle possède déjà une plume inspirée. Séverine, depuis combien de temps l'écriture vous intéresse ? Et quel a été l'élément déclencheur ?*

**Séverine Le Burel :**

À 10 ans déjà j'écrivais. Je n'écrivais pas littérairement, comme un petit écrivain, disons, non, je faisais plutôt des rédactions demandées par l'école et j'obtenais toujours de bonnes notes pour ces petits essais. J'aimais écrire. Voilà. Le plaisir d'utiliser des crayons, des stylos, des feutres. J'aimais écrire des mots, j'écrivais parfois des lignes et des lignes sans pouvoir m'arrêter, une fuite de moi-même. Je mettais sur papier mon âme, mon intimité, mes idéaux, mes souhaits. Puis un jour, grâce au collègue et à ma jeune professeur de français, Alice Moresco, j'ai rencontré une écrivaine, une vraie, et elle m'a appris à écrire, m'a motivée, m'a poussée à écrire journallement, régulièrement, passionnément et surtout sérieusement. Elle m'a fait écrire. J'ai commencé au collège et j'ai continué à la médiathèque de ma ville. Ces rencontres avec elle, dans le cadre de différents ateliers (ado-adultes) ont changé mon avis sur les leçons de français, sur la lecture des livres de littérature et surtout sur l'imagination et l'acte d'écrire en général. Écrire apporte de la force ! La force de vivre ou de survivre !

**Rodica Draghinescu :**

*Comment s'est-il passé ce déblocage au niveau de la composition littéraire ?*

**Séverine Le Burel :**

Je ne sais pas. L'écrivaine nous a parlé de l'imagination les yeux mi-fermés. Et elle nous a invité à regarder autrement les objets de notre salle de classe. Soudainement tous les objets se sont mélangés, se sont métamorphosés ! Et elle nous a dit que l'imagination c'est le courage de ne pas parler comme tout le monde, le courage de devenir magicien de la parole, de trouver une baguette magique, faite de lettres et de sonorités qui puissent faire bouger le regard et l'émotion ! Et ce fut comme ça ! Il y eut comme un déclic en moi et puis les mots se sont alignés d'eux mêmes. Depuis ce jour-là, j'écris et c'est devenu une véritable passion : j'écris, j'écris et cela me plaît énormément. Poésie, nouvelle, j'écris, je m'exprime par écrit.

**Rodica Draghinescu :**

*Que voulez-vous exprimer à travers vos créations ?*

**Séverine Le Burel :**

Raconter la vie à ma façon, dire mes envies et peut-être aussi mes regrets par rapport à certaines choses ou certaines personnes tout en respectant un sujet, un thème que je me propose moi-même ou qu'on me propose de traiter. J'essaie d'exprimer tous ces sentiments en les cachant, les codant avec des mots -métaphores pour que seules les personnes dotées d'une grande sensibilité puissent réellement comprendre la profondeur de leurs sens.

**Rodica Draghinescu :**

*Comment qualifieriez-vous votre style ?*

**Séverine Le Burel :**

Frais et nouveau. J'écris dans mon temps, phrases courtes et précises sans partir dans des explications alambiquées qui, au final, ne veulent absolument rien dire, éventuellement ennuyer tout lecteur. Je veux que les personnes qui lisent mes textes soient captivées dès la première phrase.

**Rodica Draghinescu :**

*Quelles sont vos auteurs préférés, vos influences ?*

**Séverine Le Burel :**

J'aime les livres d'histoires fantastiques, les histoires policières, en tout cas les livres qui mettent en scène de jeunes héros : c'est mon univers, mon monde. Les esprits, les sorcières, les mystères non élucidés, vous voyez, toutes ces choses me passionnent et m'inspirent. Je dirais que mon auteur préféré est J.K Rowling, l'auteur des Harry Potter et qui, tout au long de ses 7 livres, a su captiver des milliers de lecteurs fous d'impatience de connaître la suite des aventures du jeune sorcier. Je suis vraiment impressionnée par cette performance et ce succès. Elle est partie de rien et, à partir d'un livre miraculeux, captivant, elle a su rendre heureux le monde entier et sûrement elle s'est rendue heureuse elle-même ! L'écriture l'a sauvée, l'a rendue heureuse ! Pour le reste, je lis beaucoup, non-stop, mais je ne fais pas toujours attention aux noms des auteurs... Désolée !

**Rodica Draghinescu :**

*Que pensez-vous de la place de la poésie dans la jeune société ? Pensez-vous qu'elle soit de plus en plus ignorée ?*

**Séverine Le Burel :**

Beaucoup de jeunes ne lisent plus de poèmes mais par contre, ils en écrivent : poèmes d'amour, paroles de rapp, clash, etc. Et puis il y a beaucoup de jeunes qui à cause des cours scolaires de français écrivent une sorte de poésie édulcorée, très classique. Personnellement, je n'aime pas écrire des poèmes en rimes, je ne trouve pas cela particulièrement moderne et expressif. Il est certain que les grands poètes français tels Baudelaire ou Rimbaud, écrivaient une lyrique tout simplement moderne, mais moderne pour leur époque ! J'aime le modernisme de nos jours, notre contemporanéité !

**Rodica Draghinescu :**

*Et votre génération ? Elle mise sur quel style ?*

**Séverine Le Burel :**

Aujourd'hui, on mise tout sur l'étonnement et l'originalité, le fantastique. Comme ça on voyage au-delà de ce que nous n'aimons pas ou dans ce qu'on aime à fond. De mon point de vue, un texte en rimes où tout est banalement calculé n'est pas original, ni étonnant ni fantastique, c'est déjà une routine versifiée. Pour en revenir aux jeunes de mon âge qui écrivent : oui, ceux qui sont vraiment très doués, n'ont pas la chance de montrer leur talent aux autres. Il faut toujours un petit coup de pouce dans la vie. Mais si un jeune de 13 ou 15 ans n'a aucune relation dans le monde de la poésie et de la littérature, il a très peu de chance d'être découvert et publié un jour ! Les auteurs sont souvent d'un certain âge et accepte difficilement que de très jeunes puissent avoir du talent. Je le dis à partir de ma toute petite expérience ! T'es jeune et tu as le courage d'être à côté de plus âgés que toi, tu veux partager avec eux une passion infinie, eh bien, ils ne sont pas très accueillants ! Ils se méfient de ton don, ils n'y croient pas, ils te suspectent d'être aidé par quelqu'un d'autre. Ils mettent en cause ton envie de faire face au langage de bois et aux portes en velours... Mais c'est la relève ! Bientôt les jeunes feront leur révolution... enfin j'espère !!!!

**Rodica Draghinescu :**

*Révolution ?*

**Séverine Le Burel :**

Un changement important à tous les niveaux de la vie ! Un renouvellement ! Un air plus respirable, des paroles plus sincères, des sentiments normaux, une vraie normalité !

**Rodica Draghinescu :**

*Quels seraient les mots-clés chers à votre esprit, ceux dont vous usez souvent à travers vos créations ?*

**Séverine Le Burel :**

Très souvent les mots « rêves », « espoir » et « perdu ». Je ne saurais expliquer

clairement la raison de ce choix... Pour moi, ces mots sont des symboles, ils ont énormément de sens, ils sont profonds et dès qu'on les entend, on est plus rassurés, on comprend facilement au moins un de leurs sens.

**Rodica Draghinescu :**

*Le rêve, par exemple.*

**Séverine Le Burel :**

Le rêve. Oui, le rêve est le symbole de la liberté, de la pensée dynamique, à force d'aller dans le jadis et le présent, dans le futur et le lointain. L'espoir, c'est synonyme de recherche, de quête, de souhait. L'espoir est un sentiment qui nous équilibre la vie, la vie avec ses bas et ses hauts, c'est une paix intérieure Si on se trouve dans une situation difficile à supporter, il nous faut l'espoir, cet espoir qui nous aide à garder la tête sur les épaules malgré tout.

**Rodica Draghinescu :**

*Et le mot perdu ? Pourquoi perdu ?*

**Séverine Le Burel :**

Et le mot perdu... Sais pas... je ne peux lui donner une véritable explication. Pour moi, perdu signifie tout et rien à la fois. Quand on est (é)perdu dans la vie, même (é)perdu parmi des amis, perdu dans une famille, perdu, perdu, perdu, avec les autres et seul, on est perdu, on ne ressent rien, on est comme vidé...

**Rodica Draghinescu :**

*Et pendant tout ce temps de perte, vous écrivez. Pourquoi avoir choisi la poésie ? Est-elle une bouteille jetée à la mer, un signal, un signe de désespoir ?*

**Séverine Le Burel :**

En fait, je crois que je n'écris pas pour une personne en particulier. Je crois plutôt que j'écris à cause de moi et pour moi principalement mais peut-être un

peu aussi pour le monde entier. J'écris pour tous ceux qui voudront me lire, pour tous ceux qui s'intéresseront à ma pensée de jeune auteur. J'écris pour les miens aussi, pour les autres, pour tous ceux qui se reconnaîtront dans mes textes.

Pourquoi avoir choisi la poésie ??? Très bonne question !!! Je crois que c'est une affaire de feeling, de hasard finalement. Je suis entrée dans le monde poétique des cours d'écriture si particulier, si entraînant, et puis j'y suis restée. Par plaisir sans doute. Par envie d'en découvrir plus peut-être. Je ne saurais en dire davantage.

Pour moi, la poésie représente tout ce que je ne peux exprimer par la parole du quotidien banal, familier et hyper connu. Avec ma plume, je me sens différente, plus courageuse, moins banale. Je ne parle pas beaucoup de ma vie aux gens, je ne fais pas de confidences, je n'extériorise pas mes sentiments au monde. C'est la première fois de ma vie que je le fais devant vous ! Car discuter littérature et poésie, la pratique de ces deux activités culturelles, me fait un grand plaisir et me permet de me libérer sans pour autant vider mon sac en public. Je préserve mon jardin secret en quelque sorte.

### **Rodica Draghinescu :**

*Le jardin secret de la poésie... Pourriez-vous le décrire ? Comment l'envisagez-vous ?*

### **Séverine Le Burel :**

La poésie est un jardin secret : ici, on trouve, métaphoriquement, des plantes, animaux, eau, terre, le temps passé, le présent, le futur, du temps et de l'espace en pleine métamorphose. C'est une sorte d'échappatoire, de portail entre le réel et l'imaginaire. On peut tout y écrire, tout y faire sans que personne ne nous dise de nous arrêter ou ce que l'on doit faire. On peut mieux se comprendre soi-même avec les clés et les portes magiques de la poésie. On se laisse aller et on oublie tout le reste. La poésie est une porte d'accès : vers où on veut aller ! Dans le jardin de la poésie on peut exprimer nos peines, nos joies mais aussi toute la mélancolie du monde et de l'esprit. C'est assez étrange en fait : un monde si parfait en apparence mais qui cache en réalité de grandes tristesses pleines de

sentiments en tout genre qui ne sont pas toujours facile à déceler. Il faut savoir lire entre les lignes et hélas, peu de personnes savent le faire.

**Rodica Draghinescu :**

*Pensez-vous élargir votre écriture à la prose, aux nouvelles, aux romans ?*

**Séverine Le Burel :**

Je pense, peut-être écrire des nouvelles voir même un roman qui sait ?! Aujourd'hui, je ne sais pas encore si cela est possible, je ne pense pas avoir un niveau assez élevé, une culture à même de me donner la rigueur d'écrire une nouvelle ou un roman de valeur, mais d'ici quelques années, pourquoi pas ?!

**Rodica Draghinescu :**

*La poésie sociale, la slam poésie, vous la connaissez, évidemment. Est-ce que ce genre de poésie vous touche ?*

**Séverine Le Burel :**

Cela me touche beaucoup en effet. Notamment pour ne pas m'éloigner de mes amis, de mes collègues d'école. La slam poésie c'est une poésie sociale qui a un message à part, son créateur est là pour crier un sentiment profond et pour interpeller les auditeurs/lecteurs. J'aime beaucoup ce style de manifeste, cet état d'être culturellement et socialement en révolte, et je trouve cela très courageux. Il devrait y avoir une place plus importante pour ce type de poésie dans les spectacles de la société actuelle, car les textes des slameurs (clameurs) peuvent parler franchement et crûment de toutes les catastrophes du monde...

**Rodica Draghinescu :**

*Quel peut être encore le rôle du poète traditionnel (le poète d'avant le slam) : poète philosophe, lyrique, minimaliste, subversif, etc, et celui de sa parole dans cette jeune société des slameurs ?*

**Séverine Le Burel :**

Je pense que la poésie sérieuse n'occupe pas une place assez importante dans les goûts et les mentalités des jeunes de mon âge. Être poète... Cela ne signifie plus grand-chose aujourd'hui pour eux. Être poète passe pour être ringard ! C'est très regrettable d'ailleurs, car la vraie poésie moderne est si forte, si bien, elle n'a rien à voir avec la poésie vétuste des siècles précédents, la poésie ringarde. La poésie vivante qui défend ou attaque, la poésie de nos sentiments et de notre vie affective devrait être plus connue du jeune public, ce genre de poésie écrite à travers l'âme et l'esprit sincère devrait les intéresser, j'en suis persuadée. Mais malheureusement, au collège ou au lycée, on étudie que les auteurs du 18ème ou 19ème siècle tandis que les poètes du 21ème siècle sont laissés à l'écart... D'ici l'idée qu'à l'école on apprend que des vieilles choses ! C'est bien, c'est pas bien, c'est utile, c'est pas utile et n'oublions pas que nous, nous on aime la nouveauté et sa dynamique acerbe !

**Rodica Draghinescu :**

*L'Internet nous envahit ! Les jeux, les blogs, etc, la vitesse. Pour vous, personnellement, écrire et publier des livres aurait-t-il encore un sens ?*

**Séverine Le Burel :**

Oui, c'est pour cela que j'écris et que je lis les livres d'autres auteurs.

**Rodica Draghinescu :**

*Décrivez, s'il vous plaît, le milieu de votre entourage. Vos amis, vos collègues, cette toute jeune génération... Qu'est-ce qu'ils détestent et pourquoi ? Qui et quoi les réconfortent et de quoi ont besoin ces jeunes pour se sentir contents et heureux ?*

**Séverine Le Burel :**

Les jeunes de notre temps ont besoin de tout connaître. Ils s'intéressent tout d'abord à leur propre bonheur. Et au bonheur de l'autre. Ils préfèrent s'amuser, s'intéresser à la mode, à la musique, aux magazines qui parlent de la vie des «peoples». Les jeunes adorent rire et n'avoient pas de problèmes de vie, comme

tout le monde, d'ailleurs ! Ils sont optimistes en quelque sorte ! Bien sûr, je suis comme eux, je m'intéresse de très près à tout cela, mais je trouve que chez certains jeunes cela est une obsession ! Par exemple la mode de la *Star* en musique. Tous souhaitent devenir chanteurs ou acteurs et ne font parfois pas attention à la vraie problématique de la vie. Ils oublient que rien ne tombe du ciel !

**Rodica Draghinescu :**

*Quels sont les leaders culturels de votre génération ?*

**Séverine Le Burel :**

Les chanteurs et rappeurs. Oui, les « leaders » de ma génération. Aucun jeune ne se passe de musique, aucun jeune ne vit sans MP3 ou Ipod, aucun jeune ne vit sans musique. La musique, elle contient de la poésie sauf qu'il y a des instruments qui jouent et une voix qui chante la poésie des mots. Moi aussi, je travaille souvent sur un fond musical. Quand j'écris, j'ai toujours mon ambiance musicale, le rythme qui me stimule.

**Rodica Draghinescu :**

*Pour clore cette interview, pourriez-vous citer une strophe de votre poète/poème préféré ?*

**Séverine Le Burel :**

Mon poème préféré ! Un moment, je réfléchis... Je dirais ceci, un petit poème court qui m'émeut et me touche :

*Le Cancre*

*Il dit non avec la tête  
mais il dit oui avec le coeur  
il dit oui à ce qu'il aime  
il dit non au professeur  
il est debout*

*on le questionne  
et tous les problèmes sont posés  
soudain le fou rire le prend  
et il efface tout  
les chiffres et les mots  
les dates et les noms  
les phrases et les pièges  
et malgré les menaces du maître  
sous les huées des enfants prodiges  
avec les craies de toutes les couleurs  
sur le tableau noir du malheur  
il dessine le visage du bonheur.*

Jacques Prévert - Extrait de *Paroles* - 1945

# PATRICIA SCHOLTES



## **Je ne veux pas rester seule dans mon coin.**

Née au fin fond de la vallée de l'Orne, Patricia Scholtes a été élevée au coeur de la sidérurgie lorraine. Longtemps, ces lieux ont été pour Patricia couleur de « poussière », rose grise marquant de ses parfums et de ses poudres toute sa jeunesse. Après des études secondaires dans la région, Patricia Scholtes s'oriente très vite vers la vie active, devenant fonctionnaire dans sa ville natale.

Grande rêveuse, pendant son temps libre, elle peint et écrit. Souvent, elle a le privilège d'intervenir, artistiquement, sur de grands et vastes sujets, dans les écoles de sa ville. Primée à l'occasion de divers concours de peinture et d'écriture, exposant ici et là, dans de petites galeries, Patricia Scholtes se qualifie d'autodidacte passionnée !

**Rodica Draghinescu :**

*Patricia Scholtes, vous travaillez dans une banque, métier qui n'est pas du tout lié à l'imaginaire, et souvent vous vous en échappez pour vous dédier à vos passions d'une vie: la peinture et l'écrit littéraire. Le goût des livres et des belles pages, l'odeur des toiles et des couleurs oniriques. Comment faites-vous pour mieux matérialiser ces passions ?*

**Patricia Scholtes :**

Je travaille depuis 1998 dans une administration. Toute la journée, j'aligne des chiffres, vérifie des comptes. Métier sans lien direct avec l'imagination. Et pourtant, elle est partout, c'est cela avoir une âme d'artiste. J'ai toujours aimé écrire, dessiner, et même si je suis lasse, les passions m'emportent. Je peux peindre, exploiter un sujet pendant une année, jusqu'à l'épuiser. Je suis fidèle à cette source, je m'y installe et je me lance. Subtilité des arts... Concilier écriture et peinture... Prendre une toile blanche qui sent le lin, y écrire mes pensées sur la vie du moment, mes sentiments, l'attente que j'ai de moi, avant de tout dissimuler sous des couleurs qui me plaisent, le bleu, le jaune, l'orange, etc. J'aime aussi les livres, si l'un me plaît, je le lis d'un trait, les yeux exorbités ; je gobe l'histoire.

**Rodica Draghinescu :**

*Et l'odeur des vieux livres ?*

**Patricia Scholtes :**

J'adore ! Mais ce que je préfère est la couleur des pages jaunies, anciennes, flétries, telles des feuilles mortes. Ah oui, ce papier fragile ressemble à ma sensibilité. Pour matérialiser mes passions, je laisse mon esprit producteur gérer ma route toujours plus et plus loin ! Pour matérialiser mes sensations, je laisse mon esprit créateur guider ma main sur une toile ou sur un calepin. Parfois, le soir, j'entends une petite voix me dire : « Rajoute un peu d'ocre brun, raconte l'histoire de ta vie ! »

**Rodica Draghinescu :**

*Quel bonheur vous procurent les couleurs et les mots ?*

**Patricia Scholtes :**

Le bonheur de la couleur, pour moi, est surtout le contact avec le tube, l'intimité de ce rendez-vous à part, l'odeur de la peinture, puis sa caresse odorante sur mes doigts. J'aime peindre et en avoir plein les mains. Je fais salement mon travail, mais le résultat est plus que satisfaisant. Ensuite, bien sûr, c'est le plaisir du regard, le mien et celui des autres. Lorsque j'ai terminé une oeuvre, je ne me lasse pas, je la contemple mille fois. Je m'étonne moi-même des teintes utilisées et de leur harmonie. La couleur c'est ma vie ! S'habiller de couleurs, quel bonheur ! La couleur c'est le rêve, avec ses significations : bleu la mer, l'océan ; jaune le soleil, les champs de tournesol ; rouge la passion, l'amour, une rose ; vert l'herbe ; vert tendre les feuilles des arbres au printemps. Les couleurs réveillent des sensations inconnues : chaleur, froid, tranquillité, foudre, tristesse, peur, joie...

Le bonheur des mots ? C'est pouvoir dire et écrire quelque part « Je t'aime » ou « Je ne t'aime pas » sans savoir si l'autre le lira un jour. Écrire tout simplement parce que l'envie est là, que l'on ne peut plus la contenir !

« VIVRE » un jour sans créer m'est impossible. Un peu comme si j'avais une mission. Les gens me parlent, me racontent leurs histoires, belles, souvent tristes. Comme si je devais les transcrire... Suppléer leur impuissance ! Parfois, des amies me disent : Patricia, je te confie ma vie. Voilà, où j'en suis, invente-moi une suite...

**Rodica Draghinescu :**

*Votre imaginaire se nourrit du réel ?*

**Patricia Scholtes :**

L'imagination commence avec des paysages de rêve que je ne verrais sans doute jamais, et s'arrête devant le brin d'herbe de mon jardin !

Ce soir, par exemple, avant de discuter avec vous, j'ai pensé à ce jeune homme de vingt-six ans qui avait été fauché par une voiture. C'était le neveu de ma collègue. Il déménageait ses meubles pour aller vivre dans la montagne, y «élever des chèvres». La vie en a décidé autrement. Certes je ne peux maintenant qu'apporter du réconfort moral à sa famille. Mais, demain ou après-demain, j'écrirai son histoire pour ne pas laisser l'oubli faire son travail. J'écrirai une histoire pour ce jeune homme, pour qu'il reste, pour qu'il survive en nous. Et dans la tristesse du souvenir raconté sur des pages écrites, trouver les mots qui nous ferons sourire... Oui, je suis comme ça. Mon imagination vient de la réalité et elle travaille en moi, dirige ma vie, guide ma plume et ne me laisse jamais, car sans elle, je ne suis RIEN.

**Rodica Draghinescu :**

*Quelle place a occupé et occupe encore cette imagination dans votre vie ?*

**Patricia Scholtes :**

J'avais quatre ans et demi, j'étais une petite fille rousse aux grosses boucles, une petite poupée que je redécouvre sur les photos. Comme toutes les petites filles de mon âge, j'allais à l'école maternelle. Je me souviens encore de la cour carrée, des énormes marronniers à chacun de ses coins. Mon premier dessin d'enfant a représenté ces marrons.

**Rodica Draghinescu :**

*Place aux souvenirs ?*

**Patricia Scholtes :**

Je vois encore le grand tableau noir où l'institutrice, la « maîtresse », a croqué des marrons bruns avec des ronds blancs. J'entends le bruit de la craie qui crisse... Je sens l'odeur de l'éponge mouillée et de la craie... Je m'en souviens, je cherche, je fouille dans ma mémoire. J'ai quatre ans. Et un petit calepin noir, un petit calepin noir, qui me suivra toute ma vie ! Un petit calepin avec des lignes au crayon à papier, où j'allais écrire plus tard, laborieusement : « marrons ». Un mot autobiographique. Les années sont passées, oui, c'est comme ça la vie, tout passe... Actuellement, j'écris et je peins. Oui ! Des choses simples. À celui qui s'intéresse à mes créations de laisser vagabonder son imagination !

**Rodica Draghinescu :**

*Patricia, à quoi bon écrire ? Écrire, c'est renoncer au monde en l'implorant de ne pas renoncer à nous...*

**Patricia Scholtes :**

Écrire, c'est me faufiler au plus profond de mon âme. Renoncer un instant au monde qui m'entoure. Renoncer à, pour créer « le, la, les... ». Créer est ma passion et, comme je l'ai déjà dit, je n'ai de cesse tant que ma création (soit peinture, soit écriture) n'est pas terminée, de m'y replonger... Je ne suis plus maître de mon esprit, il n'arrête jamais d'imaginer, poursuivre, griffonner des feuilles de papier. J'ai cette énergie débordante, inépuisable.

**Rodica Draghinescu :**

*Est-ce une qualité ? Ou ?*

**Patricia Scholtes :**

Je ne sais pas... Si j'écris ou si je peins, c'est que j'ai vraiment quelque chose à transmettre.

**Rodica Draghinescu :**

*Écrire, ensuite communiquer et partager. Quel(s) regard(s) nouveau(x) l'écriture littéraire permet-elle d'apporter sur soi et sur les autres ?*

**Patricia Scholtes :**

J'aime lire, écrire, réciter. Plus jeune, j'étais abonnée à la meilleure note de la classe en récitation. Tout simplement parce que j'adorais donner de l'intonation à un texte, y imprimer mes vibrations intimes. En ce moment, j'écris pour être lue. Pour que les autres me connaissent mieux. Je ne sais pas exactement... J'EXISTE AVEC ET SANS LES AUTRES ! Être lue ? C'est formidable. Un grand bonheur d'entendre ton lecteur dire : « Là, vous m'avez touché, là je me suis retrouvé... ». Non, je ne suis ni possessive ni égoïste... Je m'intéresse également aux créations d'autres gens.

**Rodica Draghinescu :**

*Peindre et écrire font souvent bon ménage... Est-ce bien votre cas ?*

**Patricia Scholtes :**

Je traite cela avec dérision et humour. Peinture et écriture font bon ménage ; mais le ménage, je ne le fais pas, je n'aime pas faire le ménage (rires). Alors je laisse le désordre artistique s'installer chez moi, envahir ma maison.

**Rodica Draghinescu :**

*Mots et couleurs ensemble expriment chez vous la méditation, le bonheur, le malheur ou la révolte. Patricia, quels sont les mots et les couleurs qui vous représentent le mieux ? Et qu'est-ce qu'ils disent de vous ?*

**Patricia Scholtes :**

Toujours des mots, des mots particuliers pour dire qui je suis... Qui suis-je ? Le saurais-je ou ne le saurais-je jamais ? Déjà, toute petite, déjà, certains mots m'obsédaient... Voyez-vous, on pourrait dire que je suis née dotée d'un physique pas facile.

**Rodica Draghinescu :**

*C'est-à-dire ?*

**Patricia Scholtes :**

Enfant, j'étais rousse ! Petite, dans la cour de l'école, les écoliers poursuivaient « Poil de Carotte ». Ils se moquaient de moi... Cela m'énervait ! Puis, plus tard, au lycée, les garçons disaient : « J'aime pas les rousses, mais celle-là, elle est presque belle ! ». Donc, le ciel m'avait imposé une couleur, pas de choix, j'étais rousse et presque belle. Cela pour blaguer... Le roux, la beauté et la laideur d'une couleur singulière. Des mots qui ont ponctué une grande partie de ma jeunesse ! Je n'étais pas bien dans ma peau de rousse. Ou ? Je ne sais plus... Je suis une perpétuelle révoltée, une exaltée. Toutes ces questions, qu'on se pose mille fois. Comment vivre avec ces différences, ces particularités ?

**Rodica Draghinescu :**

*Et les couleurs ? À part cette nuance de rouge-torture ?*

**Patricia Scholtes :**

J'aime m'habiller de bleu, de bleu bonheur. Le bleu de mon esprit ! Permettez-moi une petite histoire...

**Rodica Draghinescu :**

*Oui, allez-y !*

**Patricia Scholtes :**

Une fois, en visite au musée du Louvre, j'ai fondu d'émotion devant de minuscules sculptures égyptiennes bleues. Toutes ces sensations qui m'assaillaient. Je me demandais sans cesse, comme ensorcelée : « Qui es-tu couleur ? D'où viens-tu ? ». Je suis trop rêveuse et trop romantique... Le noir ? Quel rôle a-t-il ? Pourquoi on s'habille de noir ? Est-ce pour exprimer le deuil, le malheur ? Jeune, j'avais peur de m'habiller en noir... Avec la maturité, je n'ai plus peur du

noir. Mon noir est maintenant intégré. Une sorte de courage et de liberté retrouvés...

**Rodica Draghinescu :**

*D'habitude, chez les personnes qui alternent peinture et écriture littéraire, la plume et le pinceau manifestent une complicité. Par tous chemins et par tous temps, mots et couleurs mêlés. Cap sur l'oubli, écho des saisons du coeur, musique du silence ou du cri, terre et ciel des souvenirs. Où, quand et comment se sont croisés vos mots et vos couleurs ?*

**Patricia Scholtes :**

Les mots et les couleurs se croisent et se décroisent, depuis longtemps. Vert, bleu, jaune, orange, rouge, noir, doré dans des mots, des mots de coeur dits, écrits ou même pas. Parfois, mes mots étouffent, pleurent et se meurent avant de ressusciter à jamais sur une toile terminée et signée ! Ma toile et moi, guéries.

**Rodica Draghinescu :**

*Les plus beaux textes de Patricia sont ceux qui s'inspirent de l'enfance. Des textes qui traduisent avec imagination et émotion les mouvements de la douceur, de la peur et du courage, du désir de paix mais aussi du goût de l'aventure. Votre écriture est un changement permanent entre passé et présent. Et le futur, comment vous l'illustrez ? Je ne le retrouve pas dans vos écrits. Le réservez-vous plutôt à la peinture ?*

**Patricia Scholtes :**

Le futur ? Je l'imagine au niveau du silence. En ce moment, j'ai envie de l'imaginer en vers. Puis-je ?

**Rodica Draghinescu :**

*Oui...*

**Patricia Scholtes :**

Le futur je le veux un autre, pour moi et pour tous les miens; pour ceux qui ont souffert dans leur vie de chien; pour ces grands-parents mendiants, leur commerce de boutons, vendre des boutons ( de fleurs, de chemises ), vendre pour survivre; pour mes parents victimes d'injustice, pour moi petite et punie, reléguée au dernier rang de la classe, simple fille d'ouvrier; pour ma grand-mère violée par son maître, enceinte et délaissée; pour ma famille sans lait et farine pour subsistance.

J'ai improvisé sur le coup...

**Rodica Draghinescu :**

*Vous êtes révoltée...*

**Patricia Scholtes :**

Toutes ces injustices me nouent encore le coeur: oui, demain le futur sera plus prometteur ! Et peut-être mes créations meilleures et mon public plus fidèle ! J'ai besoin de rêver comme ça... Peinture, écriture, mots cachés, « coeurs touchés » !

**Rodica Draghinescu :**

*Il y a un jeu mystérieux qui règne dans ce genre d'écriture à fleur de peau. L'écriture est pour vous une clé qui vous permet de percer d'autres mystères ? Vos textes ( poésie ou nouvelle ) sont souvent autobiographiques. Vous jouez la séduction en introduisant dans vos créations imagination et émotion sans aucun effet théâtral.*

**Patricia Scholtes :**

Une autre histoire me vient à l'esprit. J'étais très malade en 2002. Chaque soir, avant de m'endormir, je sentais mon cerveau se transformer en une parabole. Je captais des paysages provenant du monde entier. Non, je n'étais pas folle, seulement malade... J'avais des visions d'artiste, je m'imaginai ailleurs... La maladie, la fièvre, la souffrance physique et les médicaments allaient bien avec l'imagination... Cela peut paraître incroyable, mais je me retrouvais sur des

marchés colorés avec des dominantes de rouge, orange, jaune ; avec des gens qui parlaient des langages que je ne connaissais pas. «Tiens cela m'est aussi arrivé !» pourrait dire tout autre artiste. Les artistes ont tant de choses à partager. Qu'est-ce que j'ai fait de ces voyages imaginaires ? Je les ai peints et décrits après ! Je les ai transformés en écrits et tableaux...

**Rodica Draghinescu :**

*Parlons atelier d'écriture. Vous fréquentez un atelier d'écriture depuis plus d'an. Un roman, une pièce de théâtre ou un scénario. Des nouvelles ou de la poésie. Apprendre à apprécier la grande littérature, apprendre à écrire et à publier. Ce travail à la fois individuel et collectif est-il rassurant, stimulant ?*

**Patricia Scholtes :**

L'être humain a besoin d'amitié, il veut se sentir entouré. Je ne veux pas rester seule dans mon coin. J'aime lire, écouter les histoires des autres, j'aime l'échange culturel, j'aime rencontrer des gens et écouter leurs histoires. Certaines seront bouleversantes et resteront gravées à jamais en moi, d'autres me resteront incompréhensibles, malgré la qualité de la narration. Ce travail de groupe, de présence active dans un atelier d'écriture, est un merveilleux cadeau à qui sait l'apprécier, c'est le partage de toutes nos vies, un grand repas commun avec comme breuvage « la culture ».

**Rodica Draghinescu :**

*Vous avez lu vos propres créations en public. Qu'est-ce que vous avez ressenti lors de votre toute première intervention ? Le rapport «vous-vos paroles-et les autres» (dans le sens de «public») vous apporte quelque chose dans votre vie émotionnelle ?*

**Patricia Scholtes :**

L'émotion, le coeur qui s'emballe, les petites larmes, oui, c'est touchant ! Ces émotions ressemblent à celles éprouvées lors de grands événements, au cours du premier flirt, d'un premier émoi, du premier enfant, de la première maison ou de la première lecture ? Lire en public peut apporter le bonheur. Osons dire que

c'est un morceau de nous-mêmes, un morceau du gâteau que l'on a cuisiné avec amour, que l'on partage. C'est génial ! Faire passer l'émotion aux autres ! Sentir le public s'imprégner de notre écrit est magique !

**Rodica Draghinescu :**

*Caressez-vous l'idée dans vos rêves quotidiens d'être publiée par un éditeur ? Pensez-vous qu'il soit possible de vivre de votre plume, de gagner votre vie en pratiquant l'écriture ?*

**Patricia Scholtes :**

Il y a quelques années, je me suis posée nombre de questions sur ma vie. Tous les jours, je me levais, je travaillais artistiquement chez moi ou dans des ateliers. Je ne cessais de créer et pourtant je désespérais et je fatiguais. Déjà dans ma maison, chez moi, le matériel de peinture envahissait, des livres de littérature et d'arts plastiques traînaient un peu partout, une vraie avalanche de créations qui me donnait le vertige. Soit j'achetais des toiles soit je peignais moi-même, encore et encore. Que prendre comme décision ? Être simple et heureux ? Ou être complexe, artiste et peut-être malheureux ? J'aurais voulu me réveiller un matin, simple et bonne ménagère, sans d'autres soucis que le repas de midi. C'était mon rêve. Un rêve inachevé ! En plus, moi ménagère ? (rires) Non, non, non.

**Rodica Draghinescu :**

*Traduction, s'il vous plaît !*

**Patricia Scholtes :**

J'ai laissé la vie faire ce qu'elle veut de moi...

# MICHEL MELLET



## Il ne faut pas écrire pour les fâcheux, bilieux, cacochymeux, vétéilleux, scrofuleux, encéphalobulbeux, psychotrolleux.

«Ma petite enfance a été hantée par les mensonges, les abus de pouvoir des adultes, les incohérences de la radio. Je n'avais que 5 ou 6 ans». Dès lors Michel Mellet s'enferme dans son monde de réflexion et observe les Hommes. Observation minutieuse, acerbe, trop tôt cynique. L'enfermement dans un collège religieux exacerbe le sentiment de solitude, de sa différence avec les autres, d'être le borgne du royaume des aveugles. La rencontre, à 18 ans, de celle qui allait devenir sa femme lui permettra de se réconcilier un peu avec le monde et fera naître un autre regard.

Prenez une grande dose de lecture, de solides études scientifiques, ajoutez-y beaucoup de réflexion et de comparaisons, la compagnie des philosophes, un divorce incompris, des voyages un peu partout et vous obtenez le Michel d'aujourd'hui. Celui qui continue à hurler sa colère, qui va chercher la petite bête dans chacune de ses lectures mais qui, au fond, se moque bien de tout cela et observe, amusé, en retrait, ses contempteurs et l'humanité.

Le hasard des rencontres le fait participer à un atelier d'écriture et il se met à rêver d'écrire, de bien écrire... s'il en a le temps. Il continue en effet d voyager dans les pays de l'Est, l'Océan Indien... Son approche humaniste n'est pas toujours bien

comprise des industriels.

Ses écrits font feu de tout bois et plus particulièrement d'ouvrages accessibles à tous : réflexions à partir de journaux, de racontars, d'absurdités de la vie. Il cherche à remettre de l'ordre, à donner du sens, dans/à un monde qui n'en veut pas. Il le sait mais persiste. Pour s'amuser : «Je ne savais pas que c'était impossible, c'est pour cela que j'ai réussi.» Admirable formule.

Épicurien, stoïcien, cynique ? Choix impossible. L'Homme est bien plus que cela ou bien moins : la [fameuse] liberté [de pensée] de l'Homme est celle du poisson qui frétille au bout de sa ligne... les gènes gouvernent tout. Devant un tel discours, ses amis font de leurs index une croix et rejettent ce démon en riant aux éclats.

Ses lectures ? Le grand cycle de *Dune*. De la science-fiction bien sûr. Pas celle d'*Albator* ou de *Star Wars*. Seule la vraie science-fiction permet actuellement une réflexion imagée de ce que pourrait devenir notre monde. Ce ne sont pas les fusées qui importent dans ces récits mais l'avenir de la pensée humaine. Et cette pensée va mal, très mal. Qu'importe... Il en a été ainsi de tout temps. «Et pourtant elle tourne» disait l'autre...

### Rodica Draghinescu :

*Le poète et le savant Werner Lambersy disait : « Pour beaucoup de grands mystiques comme Jakob Bhoeme ou Maître Eckart, au bout de la notion de Dieu qui est l'état limite pour les savants (après, on fait de la métaphysique), [...] quand on est allé à l'extrême, Dieu c'est le monde où nous vivons. Pour ces hommes qui n'ont pas été reconnus par leurs églises, qui ne sont jamais devenus des saints, Dieu c'est la réalité, c'est le monde où vous êtes. ».*

*Michel Mellet, vous aussi vous avez une formation scientifique mais dernièrement, vous vous intéressez à l'écriture artistique. À quoi bon mélanger la littérature et la science ? Que représentent, sentimentalement parlant, les deux matières pour vous ?*

### Michel Mellet :

Rodica, je ne m'attendais pas à une telle entrée en matière.

Je connais les auteurs cités de manière assez superficielle. Tous deux, à des époques différentes, ont été des mystiques qui ont voulu réinterpréter la notion divine à leur aune. Le moins préparé des deux à cette réflexion, Böhme, qualifié de nos jours de théodidacte, a influencé nombre de philosophes ultérieurs. Nous pouvons donc en parler comme d'un grand penseur, quoique un peu trop illuminé selon mon approche cartésienne. Il s'appesantit sur la notion de sagesse incréée (la sophia), la perte de celle-ci lors du péché originel et son retour avec le couple Marie-Jésus avant de faire intervenir les notions d'Esprit Saint et d'Incarnation. Il réfléchit donc sur des mythes ou des légendes. Pourtant, comme l'a dit Lambersy dans une de ses interviews : ce n'est pas tant la légende qui importe que ce qu'elle nous apprend (en parlant de la Tour de Babel). Je préfère le concret en général. Il sera toujours temps de revenir aux légendes par

la suite à mes moments perdus. Pourtant je m'intéresse actuellement, allez savoir pourquoi, à cette petite divinité grecque qu'est Baubô et qui était sortie de mon esprit depuis longtemps.

**Rodica Draghinescu :**

*Quel rôle avait cette Baubô ?*

**Michel Mellet :**

Baubô est une figure de la mythologie grecque souvent représentée sous la forme d'un corps sans bras dont le torse sert de tête; dans la lignée des plus anciennes Vénus préhistoriques, symboles de fertilité. Elle reconforte une Déméter effondrée de la perte de sa fille Perséphone enlevée par le maître des Enfers, Hadès, en lui parlant gaillardement avec son sexe. Elle symbolise le parler « paillard » qui reconforte les humains bien plus que les stériles considérations philosophiques ou religieuses.

**Rodica Draghinescu :**

*Alors... Baubô était une provocatrice avant la lettre ?*

**Michel Mellet :**

Baubô ? Plutôt le symbole du bon gros sens paysan qui ne s'embarrasse pas de périphrases quand il est question d'agir. Peut-être aussi est-ce mon côté licencieux qui resurgit, pour choquer, provoquer les bien-pensant, pour les faire réfléchir. Comme si cela était possible !

**Rodica Draghinescu :**

*Et maître Eckhart ?*

**Michel Mellet :**

Eckhart, lui, plonge à fond dans la notion de panthéisme et, considéré comme hérétique, n'a échappé que de justesse au bûcher qui a anéanti un autre

auteur dont il a repris certaines thèses. Dieu est le Monde. C'est le Monde qui est Dieu.

**Rodica Draghinescu :**

*Les mystiques vous intéressent-ils ?*

**Michel Mellet :**

Peu. Trop cartésien pour croire en Dieu, trop peu joueur pour reprendre à mon compte l'argument imparable du Pari de Pascal, je considère Dieu comme une relique de notre cerveau préhistorique, prélogique. Je ne vais pas jusqu'à dire reptilien même si je le pense très fortement.

**Rodica Draghinescu :**

*Revenons à vous et à votre envie d'écrire.*

**Michel Mellet :**

Vous me demandez pourquoi écrire ? Pourquoi passer de la science (dure) à l'art ?

Si j'ai bien compris ce que Lambersy veut dire, il considère l'art, la réalisation artistique comme non dissociable de la Science. Je prends une image à ma façon et je vous la donne comme exemple : les magnifiques îles des mers du Sud émergent et sont séparées les unes des autres mais pour qui les verrait avec un autre œil, celui d'un radar par exemple, il les verrait en connexion les unes avec les autres par le plancher océanique. Science et Art ne sont que la même représentation d'une certaine réalité. Qui ne s'est jamais extasié sur la parfaite répartition des graines de tournesol, plantées selon une suite de Fibonacci ? Qui n'a pas eu sous ses yeux une magnifique photo des «Trois Piliers de la Fondation» ou la représentation d'une fractale ? Beauté et Science confondus.

**Rodica Draghinescu :**

*Une continuité entre science et art...*

**Michel Mellet :**

Oui, il y a, à mes yeux, continuité entre Science et Art, entre description parfaite et littérature. Même si je ne suis pas capable d'y accéder. Et c'était justement mon problème.

Des ans l'irréparable outrage... J'ai accumulé pendant deux décennies nombre de diplômes scientifiques dans plusieurs disciplines. J'en ai aussi raté certains, à mon grand dam, mon esprit étant déjà trop sclérosé. Et c'est cette sclérose du cerveau que je veux éviter en me lançant dans la littérature. Par l'acte d'écrire je le laisse à nouveau libre, libre de s'ouvrir à un autre domaine.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous étiez déjà doué pour l'écriture littéraire ?*

**Michel Mellet :**

Dans ma jeunesse, j'étais, semble-t-il, assez doué pour l'écriture. Don oublié en partie lors de mes études universitaires et de mon activité professionnelle. Oublié en partie seulement car, moniteur de TP à la faculté, j'avais été considéré par les étudiants comme celui qui donnait les explications les plus précises. Le don était resté sous-jacent.

En humaniste admirateur de l'Homme Universel qu'a été Léonard de Vinci, je ne pouvais que tenter, dès que l'occasion s'en présenterait, de combler cette déficience intellectuelle. Trop bête pour comprendre qu'une connaissance universelle est inatteignable à notre époque, j'essaye de forcer mes capacités. J'ai commencé, il y a plus d'une dizaine d'années à parfaire ma compréhension des textes en corrigeant les traductions d'une jeune polonaise, en leur donnant une touche plus française, en « fluidifiant » ses phrases. Pour fournir une idée du travail accompli, nous échangeons encore plus de 1500 documents par année. Les difficultés des tournures de phrases, les différences entre les Français français, belge, suisse et canadien, la polysémie, l'imprécision de notre langue en font un travail de Sisyphe. Même pour une parfaite bilingue. Si vous y ajoutez l'imprécision actuelle de la ponctuation, du style : *l'institutteur, dit l'inspecteur est un âne et l'instituteur, dit l'inspecteur, est un âne*, vous arrivez au degré zéro de la communication. Les phrases ne veulent plus rien dire ou quelque chose et son op-

posé. Bonjour les SMS ! On communique sans se comprendre réellement. Tous jésuites ! Ou retour aux sources, quand la ponctuation n'existait pas. Il m'arrive de me demander si nous avons compris le message des philosophes antiques... et s'ils ne voulaient pas dire l'inverse. Je me force donc à des SMS parfaitement compréhensibles, avec orthographe et ponctuation. Cela me choque aussi dans les poèmes en vers libres : pas de ponctuations, des mots sans liens entre eux... Il paraît que c'est bien, beau. Je plains les traducteurs chargés de faire passer l'émotion. Laquelle ?

Quitte à se lancer dans une nouvelle expérience, autant profiter de l'expérience des autres. Je peste toujours contre l'absence de transmissions entre jeunes et vieux dans notre civilisation. En me lançant dans l'écriture, solidement appuyé, je trouve là un moyen de me faire transmettre quelque chose. Quand j'ai découvert l'existence d'un atelier d'écriture dans le programme culturel de la Médiathèque d'Amnéville, il m'a paru évident de m'y inscrire et, tant qu'à faire, essayer d'y intéresser d'autres personnes. Plus je pouvais avoir accès à d'autres styles, d'autres façons de penser, plus mes écrits auraient de critiques différentes, meilleur devait devenir mon style.

### **Rodica Draghinescu :**

*Comment fut le démarrage ?*

### **Michel Mellet :**

Le démarrage n'a pas été facile. Ma formation me pousse à être le plus précis ou le plus clair possible. Mon travail de correction de textes traduits et assermentés m'impose de ne laisser aucune place à l'interprétation quand cela est possible. Il m'a donc été difficile au début de me lancer dans l'élaboration de métaphores et surtout dans la rédaction de poèmes. À mes yeux, il ne s'agissait que de perversion du français, d'exercices abscons pour des gens ayant du temps à perdre. Pourquoi dire de manière alambiquée ce qui s'énonce clairement en langage de tous les jours ? C'était oublier ma « sclérose ». Pour que mon cerveau fonctionne ou conserve plus longtemps ses capacités, il fallait y tailler d'autres pistes, sortir des sentiers battus, quitter le domaine scientifique apparent. Et je me suis mis à écrire sur tous les sujets imposés.

Rodica Draghinescu :

*Difficile ?*

**Michel Mellet :**

Pas simple. C'était un challenge à remporter. J'espère y parvenir. Avec une telle disposition d'esprit, j'échappe aux affres ressenties par les écrivains en herbe face à leurs maîtres. Je suis là pour apprendre et toute critique, que je l'accepte ou non, sera pesée, prise en compte. En miroir, toutes mes critiques, que je crois nécessairement frappées au sceau du bon sens, se ressentent de mon passé cartésien. Elles peuvent être mordantes. Mais si j'ai bien compris, le but est de s'exprimer sans s'imposer trop de barrages. Pas toujours facile à le faire admettre, n'est-ce pas ? Les autres manifestent parfois de l'incompréhension dans mes prises de positions et sont plus qu'heureux quand j'applaudis, c'est rare, à leur création.

Rodica Draghinescu :

*Et votre style vous a-t-il joué des tours ?*

**Michel Mellet :**

Le plus difficile est aussi de sortir de son style. Se cantonner à une seule façon d'écrire est trop restrictif, ne « désclérose » pas suffisamment. S'enfermer dans tels ou tels sujets, où transpire obligatoirement notre moi profond, notre psychologie, est réducteur. Je crois qu'il faut sortir de soi-même, et donc je m'essaie à traiter tous les sujets, même ceux qui ne correspondent pas trop à ma mentalité ou moralité, à ma façon de voir le monde. Toujours ce besoin de « penser autrement ». Et d'en faire profiter les autres...

Je reviens à Lambersy, notre exemple en matière de (...). Pour ce que je sais de sa biographie, de langue flamande, il écrit en français marquant par là une volonté de résistance à son monde. Je l'imite, je me tourne vers ce qui ne m'a pas modelé au cours de mon existence : j'essaie d'écrire. Et si je pouvais le faire bien, ce serait encore mieux.

**Rodica Draghinescu :**

*Les conflits entre la science et la littérature sont fréquents et violents. Nous parlons, dans votre cas de « science et littérature à la fois ». Deux univers aux discours à part, deux choses différentes ? Il est tentant de les opposer ? Ou peut-être n'y a-t-il plus de différences entre elles ? Voilà ce qui m'intéresse.*

**Michel Mellet :**

Il n'y a plus de différences. Si certains peuvent parler de conflits c'est tout simplement qu'ils mettent sur un piédestal soit la science soit la littérature. Ils ne sont pas assez familiers de ces deux domaines. Ils sont incapables de juger correctement.

Des scientifiques tels que Isaac Asimov ou Clarissa Pinkola Estès, dans des domaines différents, ont pratiqué la littérature avec bonheur. Il est donc possible d'imaginer science et littérature sur le même plan. De grands écrivains ont décrit la science et sa fille la technique pour en tirer des romans fabuleux. Voyez Jules Vernes.

Il n'y a, d'après moi, pas de différences ; sinon pour des grincheux qui veulent tirer la couverture à eux et mettre en avant leur monde : soit la littérature, soit la science. Le monde littéraire peut sembler plus vaste à certains. Peut-être ! Mais c'est oublier les mots de Shakespeare : *Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve votre philosophie.* Je rejette chacun des tenants dans ses cordes et donne raison à ceux qui savent conjuguer science et littérature au même temps.

**Rodica Draghinescu :**

*La science reproche à la littérature de travailler sur la base de l'imagination. Conjuguer avec bonheur la science et la littérature, est-ce de la sorcellerie ? (Rire)*

**Michel Mellet :**

(Rire) Non, ceci est une vision à très courte vue. La science est imagination. Autant que la littérature. Il en existe de nombreux exemples. Seuls les « petits scientifiques » peuvent se laisser aller à penser cela. J'ajoute qu'il est difficile de faire comprendre un concept à d'autres sans faire preuve d'une imagination dé-

bordante. J'en prends plusieurs exemples : le parrain de ma fille travaille en physique théorique. Il n'a que des mots comme « boson de Higgs » ou « théorie des cordes » à la bouche. Mais si vous regardez bien, ces deux théories ne sont que pures imaginations sorties de l'esprit de scientifiques qui cachent leur incompréhension de la réalité en inventant des concepts encore plus absurdes. Je ne dis pas que ces concepts soient mauvais en général. Ils ont permis de faire avancer la science mathématique. Mais où trouver une justification à ces notions qui n'ont jamais reçu la moindre confirmation expérimentale ni même permis d'en imaginer une. Oh, je ne dis pas que leurs tenants n'ont pas espoir d'y arriver un jour ! Mais tous leurs espoirs sont encore au conditionnel. Ils espèrent aboutir... « La théorie des cordes permettrait »... L'unification des trois forces fondamentales ? Non. Elles ne se convergent pas exactement au même endroit... et se séparent après. Il y a du chemin à faire. Cosmologie et physique...

**Rodica Draghinescu :**

*De l'imagination pure ?*

**Michel Mellet :**

Deux pans de science qui ne sont qu'imagination pure. Il y a autant de cosmologies que de cosmologistes. Dans quelques cas, cette imagination permet des prédictions, ce qui prouve que nous sommes sur la bonne voie, mais que de chemin à parcourir...

Un autre exemple : la théorie de l'évolution. Nous ne travaillons que sur des fossiles vieux de quelques centaines de millions d'années et avec les seuls fossiles qui nous parviennent. 999 fossiles sur 1000 manquent pour que nous puissions décrire l'évolution. C'est comme si vous essayiez de résumer un livre de 100 pages en ne connaissant qu'une lettre sur mille réparties au hasard sur les 13 dernières pages. Quelle fabuleuse imagination faut-il avoir ! Et encore, elle est moindre que celle dont font preuve les créationnistes ! Je caricature, bien sûr.

Encore un exemple : la fiction des composants atomiques : Corpuscules ou Ondes ? Il ne me semble pas que l'on ait beaucoup avancé depuis le modèle atomique de Niels Bohr. Son explication est considérée par tous les chimistes et physiciens comme une fiction utile, une image littéralement fautive des phé-

nomènes et qui pourtant prédit correctement leurs caractéristiques. Là encore, imagination. Je pourrais continuer à donner d'autres exemples, à l'infini.

**Rodica Draghinescu :**

*Descendons sur le terrain, un peu plus terre-à-terre, de la littérature.*

**Michel Mellet :**

Vous me permettez encore une petite digression : même pour des théories établies, le lien avec la réalité est bien ténu. Inventé de toutes pièces. La théorie ne décrit pas le réel mais s'adapte au réel. Lorsque j'ai débuté ma maîtrise de cosmologie en 1982, il m'a bien été expliqué que le calcul tensoriel nécessaire à décrire les mouvements des astres proposaient des équations ayant chacune une infinité de solutions et que l'on choisissait celles qui cadraient le mieux avec l'observation... La science n'est donc qu'imagination pure capable dans certains cas de faire des prédictions. Si vous la comparez à la littérature, peu de différences. Je ne vais pas discourir sur Guerre et Paix mais sur des récits de fiction seule. Madame Bovary, Sherlock Holmes, Méduse sont-ils plus imaginés que des entités abstraites telles que les quarks ou le vecteur accélération d'un véhicule ? Je ne crois pas. Chacune de ces inventions de l'esprit permet une description d'un réel plus ou moins imagé. Madame Bovary permet d'imaginer un archétype de femme rêveuse, Holmes décrit le détective par excellence, Méduse la terreur ou la beauté qui pétrifie les hommes. Ils sont utiles à la démonstration même s'ils n'existent pas, si nous pouvons les qualifier de non-être. Ils n'existent pas, pas plus qu'un ensemble infini ou que le vecteur accélération qui va vers l'avant alors même que l'accélération de votre voiture vous cloue sur le siège et donc vers l'arrière. Il faut une bonne imagination pour le démontrer à des enfants. Essayez de leur prouver qu'ils sont attirés en avant alors même qu'ils s'enfoncent dans leur siège quand vous accélérez.

**Rodica Draghinescu :**

*Est-ce que les personnages de fiction sont des métaphores ?*

**Michel Mellet :**

Personnages de fiction ou entités abstraites sont des métaphores du réel. Ils ont leur importance dès lors qu'ils permettent l'accès à de nouvelles propriétés ou mettent en relation des situations ou des idées encore inconnues, non visibles. Ils nous mentent, sont toujours des approximations mais nous permettent d'avancer, de comprendre... sans être la réalité, loin de là.

**Rodica Draghinescu :**

*Je vous parlais de sorcellerie !*

**Michel Mellet :**

Aucune sorcellerie là-dedans. Incompréhension très certainement. Manque de réflexion à coup sûr.

**Rodica Draghinescu :**

*Conjuguer science et littérature ?*

**Michel Mellet :**

C'est ce que fait la science-fiction. Pour moi qui suis très marqué par la physique, rien de plus jouissif que de lire un bon roman décrivant « l'horizon des étoiles à neutrons », « la limite de roche » pour des planètes très proches... Je prends alors ma calculatrice et je vérifie les données qui me sont proposées, je commande des livres, des articles qui en traitent, je prends contact avec des scientifiques, je me confronte à leur imagination pour que la mienne se développe... sur des bases admises ou non par eux. Shakespeare toujours.

**Rodica Draghinescu :**

*On n'aime pas trop la science... Elle nous fait peur, peut-être...*

**Michel Mellet :**

Notre société a déifié la Science. Nous nous prosternons devant elle qui,

nous dit-on, aura réponse à tout. Non, la science n'est pas sacrée, la science n'est qu'une construction de l'esprit comme une autre. C'est ce que je m'efforce de faire comprendre. Alors, science ou littérature...

**Rodica Draghinescu :**

*Intimement, Michel, quelle place occupe l'imagination dans votre vie ?*

**Michel Mellet :**

La réponse est simple : la plus importante qui soit.

Il ne m'est pas possible de lire un article de journal, de parcourir une « news » scientifique sans que mon imagination ne vagabonde, ne tire des conclusions, n' imagine d'autres fins... ou d'autres prémisses. Même mes rêves sont plus que structurés et se ressentent de mon approche « logique » pour ne pas dire scientifique de la vie.

**Rodica Draghinescu :**

*Imagination, via fiction ?*

**Michel Mellet :**

Attention. Je précise qu'imagination ne veut pas dire fiction mais peut aussi être de plain-pied dans le réel, dans la réalité journalière.

J'explicité ma pensée. Depuis 1987, j'accumule les coupures de journaux ou leur équivalent électronique au rythme de 500 à 700 pages par mois. J'annote et confronte ce que j'en déduis à ce qui est annoncé, j'imagine des développements. Dans les cas les plus intéressants, je mets mes conclusions par écrit et je les envoie à différents interlocuteurs par messagerie électronique ou à mes enfants par courrier postal pour prendre date. Un exemple ? Dès l'élection de W. Bush, je prévoyais une guerre du pétrole. Je n'avais pas été capable de dire comment elle débiterait, seulement qu'elle aurait lieu sous un prétexte ou un autre tant ce président me semblait inféodé aux milieux d'affaires, pétroliers et armements. Le 11 septembre lui en a donné l'occasion. Inutile de dire si je penche un peu

pour les thèses de Meyssan. Christine Boutin (juillet 2007) ne me contredira pas. J'avais alors envoyé à mes enfants, au grand étonnement de mon plus jeune frère, parachutiste de réserve, une lettre décrivant en quelques pages comment se passerait l'invasion de l'Irak et la déculottée que prendraient les troupes américaines avec le temps.

**Rodica Draghinescu :**

*Les politiciens de l'imagination ou l'imagination des politiciens ?*

**Michel Mellet :**

En ce qui concerne nos gouvernements, c'est si simple que ce ne sont plus l'imagination ou la fiction que je prends à témoin mais le simple bon sens. Ils sont comme des boussoles qui indiqueraient le Sud. Si des baisses d'impôts nous sont promises, je parie et gagne à coup sûr en prédisant que la pression fiscale va augmenter. Si l'Europe opte pour les privatisations et met en avant la concurrence qui va faire inmanquablement baisser les prix, je sais que les prix vont augmenter avec ces privatisations et que la concurrence baissera. Prouvez-moi le contraire !

**Rodica Draghinescu :**

*Si on parle de l'Europe politique les choses s'embrouillent.*

**Michel Mellet :**

Si l'Europe prétexte la concentration des sociétés pour favoriser la concurrence, elle la réduit de fait en diminuant le nombre des sociétés sur le marché. Si les énergies renouvelables sont proclamées urbi et orbi plus chères que les énergies traditionnelles, il est facile de trouver au moins une société qui démontre le contraire (Lampiris à Liège). Ce n'est même plus intéressant de faire des prédictions ou d'imaginer la réalité tant les mensonges sont gros. Peut-on réellement parler de mensonges ? Nos politiques sont dans une autre logique de pouvoir que ce qui est inculqué au peuple volontairement laissé dans l'ignorance par la presse.

Je vais citer un auteur récent : « L'Union [ européenne ] a appris à se contenter d'une série de réglementations destinées à assurer la prospérité des entreprises et l'échange des fichiers de police. Pour le reste, l'absence d'unité politique arrange tout le monde : elle permet aux leaders de nos petites nations, comme aux autres, d'entretenir une illusion de souveraineté ».

Vous dites « Europe politique », je réponds « à la petite semaine » ; sans ambition autre que d'appliquer des formules qui ont fait la preuve de leurs déficiences. « On » nous applique des idées périmées depuis 50 ans, qui font le bonheur des puissants mais qui ne sortiront certainement pas les « citoyens » de leur misère actuelle et à venir. Gouverner des moutons, c'est si facile !

Dans son dernier rapport GEO-4 paru fin octobre, l'ONU explique que la privatisation des services et de l'énergie est le plus mauvais scénario qui soit pour l'environnement. Et pourtant, nous nous y engouffrons, l'Europe, sans tenir compte de cet appel à la réflexion.

**Rodica Draghinescu :**

*Philosophie, politique, imagination, réalité affectée. Notre vie, notre démocratie, notre quotidien surpris en assauts et fougue d'idées...*

**Michel Mellet :**

Même nos philosophes se laissent prendre.

**Rodica Draghinescu :**

*C'est mieux...*

**Michel Mellet :**

En 2001 ou 2002 j'ai échangé quelques courriels avec un philosophe canadien, Jacques L., sur le principe de Démocratie. Je voulais mettre en avant la démocratie athénienne que nous nous vantons d'avoir adoptée. Il m'avait répondu qu'elle n'était plus de mise, que nos civilisations étaient trop complexes, qu'il fallait de véritables techniciens. Parce que les sociétés antiques sont moins complexes que les nôtres ? Qui me fera croire que la valse des ministres est bonne,

qu'ils sont si doués qu'ils peuvent occuper plusieurs postes différents à quelques années d'intervalle ? S'ils étaient aussi compétents que cela, nous le saurions. Cette course aux maroquins ressemble plus aux répartitions des richesses qui avaient cours entre les chefs barbares après la mise à sac d'une ville romaine. On se partage l'argent des vaincus, des citoyens, entre copains.

Autre sujet de friction : la responsabilité des politiques ? Aucune ! En juillet 2007, ARTE expliquait qu'il était inconcevable dans nos démocraties que nos politiques puissent être jugés sur leurs actions, leurs promesses, contrairement à ce qui se passait à Athènes avec la pratique de l'ostracisme... Pourquoi ? J'irai plus loin : on confisque les biens d'un chef d'entreprise qui a mis sa société en faillite, qui a escroqué l'état donc soi-disant, les citoyens. Les politiques ont-ils moins de responsabilités ? Ils font des promesses. Ils sont issus, du moins en France, du sérail, de lignées politiques. Ils doivent donc connaître leur métier et les conditions de terrain. S'ils ne parviennent pas à tenir ce qui est promis, ils sont ou des incompetents ou des menteurs. Qu'ils soient jugés. S'ils tiennent leurs promesses, qu'ils soient récompensés pour leur professionnalisme. Mais peut-être la vie en société ne peut-elle survivre que dans le mensonge ? L'on dit bien que «les promesses électorales n'engagent que ceux qui les écoutent». Comme le mariage ?

**Rodica Draghinescu :**

*Retournons à nos moutons imaginaires...*

**Michel Mellet :**

OK, je pourrais laisser alors mon imagination vagabonder.

**Rodica Draghinescu :**

*Y a-t-il un âge propice à l'écriture ? Écrire pour qui ? Pour qui ne pas écrire ?  
Questions qui débouchent sur d'autres questions : à quoi bon ? Pour dire quoi ?*

**Michel Mellet :**

Je ne pense pas qu'il y ait un âge plus propice qu'un autre. Tout dépend de ce

que l'on veut écrire : je vois mal un très jeune écrire une somme philosophique. Il n'a pas suffisamment de recul. Une œuvre de fiction, un poème, une performance d'écrivain peuvent se faire à tout âge. Il suffit d'écrire différemment ce que d'autres ont écrit avant vous. Et tout a déjà été écrit. Il suffit de s'adapter au goût du jour pour être édité, ou mieux, d'avoir un ami éditeur. Cela ne déprécie cependant pas le travail de l'écrivain qui doit plaire pour être lu. Un travail à part entière.

**Rodica Draghinescu :**

*Écrire pour qui ?*

**Michel Mellet :**

D'abord pour moi, bien sûr. Ensuite pour mes proches. Et si d'autres veulent bien s'intéresser aux écrits d'un illustre inconnu, pourquoi pas ? Mais ce n'est pas ma préoccupation principale.

Pour qui ne pas écrire ? J'apprécie particulièrement une phrase de Rabelais. Je dirais qu'il ne faut pas écrire pour les fâcheux, bilieux, cacochymeux, vétilleux, scrofuleux, encéphalobulbeux, psychotrolleux. J'aime la dérision attachée à ces mots. J'aime surtout l'étendre à tous ceux qui ne sont pas d'accord avec moi, avec ce que j'écris.

À quoi bon ? Tout simplement pour montrer que l'on n'est pas dupe de notre civilisation ou que l'on ne fait pas partie du vulgum pecus, du populaire.

Pour dire quoi ? Le contraire de ce que l'on nous propose comme style de vie, de philosophie. Une vie heureuse n'a pas d'histoire dit-on. Or notre société schizophrène ne nous présente qu'une partie du monde, celle que l'on veut nous vendre. J'écris contre les marchands. Personne ne dispose d'un ensemble infini de moyens pour en prendre conscience. Il faut donc que de très nombreux auteurs le disent, le redisent, le ressassent pour que cela puisse entrer dans la tête des gens. S'ils veulent bien oublier le panem et circenses. Peu le veulent. Mais ce n'est pas une quête désespérée.

**Rodica Draghinescu :**

*Quel(s) regard(s) nouveau(x) l'écriture littéraire permet-elle d'apporter sur soi et sur les autres ?*

**Michel Mellet :**

Tout a déjà été dit, écrit. Si les paroles s'envolent, les écrits restent... dans les bibliothèques. L'écriture nouvelle permet de remettre au goût du jour ce que nos ancêtres savaient. Nous ne sommes plus capables de les écouter. Nous ne le voulons plus, imbus que nous sommes de notre modernité. Une très grande faute. Notre cerveau n'a pas évolué depuis quelques dizaines de milliers d'années et nous nous égarons à loisir, avec délices, dans ses cercles vicieux. Réécrire, de tout temps, me semble être un passage obligé pour paraître neuf, dire mal ce que d'autres ont déjà très bien formulé. Voyez les descriptions des caractères depuis les fables d'Ésope, nous ne connaissons pas les auteurs qu'il a pillés. Tout a déjà été dit dans «les Caractères». Etc.

**Rodica Draghinescu :**

*Que représente pour vous l'intimité d'une page blanche ?*

**Michel Mellet :**

Je ne sais si l'on peut parler d'intimité. Si je n'ai rien à écrire, si cela ne coule pas de source au départ, je n'écris pas. L'angoisse de la feuille blanche ne me touche pas. L'angoisse de centaines de feuilles blanches, oui.

**Rodica Draghinescu :**

*Du cynisme à la pudeur, le philosophe Émile Cioran disait : « On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses ». Michel, vous écrivez souvent avec drôlerie et cynisme. À certains de vos lecteurs, cela fait peur, à d'autres cela fait plaisir. D'où provient votre cynisme ? C'est un cynisme désespéré ? Ou une attitude d'élite ?*

**Michel Mellet :**

L'être humain est multiple. J'ai été cynique dans mon enfance dès lors que j'ai

été confronté au monde des adultes. Cynisme renforcé plus tard par la lecture du livre de Léonce Paquet . Adolescent, enfermé, je me croyais stoïcien. Je suis épicurien avec le groupe de philosophie auquel je participe. Sceptique quand je me plonge dans les questions scientifiques : j'ai vu tant de fraudes et/ou de mauvaises interprétations, et nihiliste quand je lis les journaux ou écoute nos élites.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous connaissez Cioran ?*

**Michel Mellet :**

Je suis bien la pensée de Cioran sans en être spécialiste. J'ai la faiblesse de croire que nous nous devons d'apporter quelque chose. Écrire un livre apporte quelque chose aussi bien à son auteur qu'à son lecteur. Comme une poésie. Dans la mesure où il m'est plus facile d'écrire en prose qu'en vers, que cela me semble plus lisible, plus accessible au commun des mortels, j'essaye de transmettre en prose. Et si je veux accrocher l'intérêt, autant le faire sous une approche actuelle : le cynisme est de mode, autant qu'il est inhérent à ma nature. Je n'ai donc pas à me forcer.

**Rodica Draghinescu :**

*Désespéré ?*

**Michel Mellet :**

Je ne pense pas. Avec l'âge, l'enthousiasme de la jeunesse disparaît. Je dis maintenant, de manière plus posée, peut-être plus subtile, ce que je hurlais plus jeune, si tant est que j'ai jamais hurlé (mon scepticisme). L'important est de fournir une contre-culture à la platitude de celle qui nous est proposée. Déposer ma petite touche dans le cerveau de mes enfants. Ils bénéficient déjà de la moitié de ma programmation du cerveau, l'éducation que j'ai pu leur apporter les a aussi façonnés mais nous sommes, nous Sapiens, si malléables... Savoir, prendre conscience avec ses tripes de notre impossibilité à se perpétuer, à trans-

mettre quelque chose qui nous appartienne ( et qui pourtant ne m'appartient pas en propre mais plutôt à mes ancêtres si je pousse mon raisonnement ) est ma hantise. Tout le monde ne la partage pas et plus d'une fois le « il faut travailler notre jardin » me revient à l'esprit comme la marque au fer rouge de mon insignifiance.

**Rodica Draghinescu :**

*Est-ce une marque propre à l'élite ?*

**Michel Mellet :**

Peut-être. Seuls quelques pour mille de la population se permet de penser avant qu'un pour cent ne relaye cette activité. Je vous pose la question en retour : est-ce que penser est le signe d'une élite ? Il y aurait tant de choses à dire.

D'ailleurs, que met-on dans « élite » ? Ceux qui pensent, les faiseurs d'opinion, les amuseurs publics comme les sportifs ou les mannequins, les politiques, les fortunés, les « pipol » ? Depuis mon adolescence, en pleine guerre froide et du Vietnam, je répète à qui veut l'entendre que l'intelligence de l'Homme pourrait bien être un cul-de-sac de l'évolution. À partir du moment où Sapiens s'est donné les possibilités de s'anéantir non seulement lui-même mais toute vie sur la terre, il est devenu a-Sapiens. Seule la schizophrénie innée de son cerveau lui permet d'oublier le a privatif. Nous ne sommes plus aux temps de la guerre froide, bien sûr. Les arsenaux n'en ont pas moins continué à gonfler. Bien plus, le vulgum pecus se permet lui d'en faire autant par ses aspirations à une vie qui épuise la planète qui l'abrite. Pesticides, réchauffement, épuisement des terres, nous courons à notre perte et toujours plus vite. Finalement, l'agitation intellectuelle qui caractérise notre histoire et nos élites est-elle un bienfait ? À l'aune de la vie sur cette planète, il est permis d'en douter. Je pose alors la question : vaut-il mieux durer ou tout emporter avec nous en quelques années ? Vaut-il mieux vivre comme les insectes sociaux qui se perpétuent depuis quelques centaines de millions d'années ou comme nous le faisons ? Cent millions d'années ou dix mille ans ? Cette agitation intellectuelle est finalement néfaste à l'humanité. Alors l'élite...

Revenons au sens premier d'élite : Ce qu'il y a de meilleur dans un ensemble

composé d'êtres ou de choses ; produit d'une élection qui, d'un ensemble d'êtres ou de choses, ne retient que les meilleurs sujets. Il faut définir « meilleur ». Si nous mettions en avant la perpétuation de notre espèce, les élites seraient composées de ceux qui ne font rien, ceux qui n'ont jamais d'avis, ceux qui ne sont pas assez fainéants pour inventer quelque chose qui leur simplifiera la vie ! Vive ceux qui vivent au jour le jour, qui ne pensent jamais. Et au diable tous ces fainéants, ces intellectuels qui ont pourri l'humanité de leurs inventions et doctrines ! La sagesse populaire dit « les absents ont toujours tort ». La cause est entendue. Il faut durer... Malheureusement, vu sous cet angle, nos « élites » ne liront jamais mes divagations littéraires.

#### **Rodica Draghinescu :**

*Votre écriture est souvent autobiographique. Selon certains critiques littéraires (figés dans leurs théories), au cas où l'auteur n'est pas une éminence du monde des lettres ou d'autres mondes voisins, son écrit autobiographique souffrirait traditionnellement d'un préjugé défavorable car il s'agirait d'un genre mineur, d'une littérature personnelle. Mais le JE EST UN AUTRE ! Et heureusement, l'écriture de soi fait partie de la littérature contemporaine. Michel, vos créations autobiographiques sont-elles le fruit d'une transformation régressive, un regressus ad uterum, comme disait Mircea Eliade, ou autre chose ? (Je pense à l'écrit autobiographique, en tant que premier pas vers un exil.)*

#### **Michel Mellet :**

Vaste sujet. Je ne sais s'il est encore de mise à cette heure d'individualisme forcené où l'humain n'existe que seul, face au monde entier. Notre société ne vit que par et pour l'individu. Parler de soi devrait donc être considéré comme l'expression même de cette volonté. Les récits autobiographiques seraient donc la concrétisation de la réalisation de chacun. Nous revendiquons, soit disant, de ne plus être des anonymes, perdus dans la masse. Chacun a sa vie propre, aussi importante que celle d'une « éminence ». Votre énoncé était donc bon par le passé, à l'ère des masses où pas une tête ne devait dépasser, faire de l'ombre au dirigeant. Elle n'est plus de mise dans notre société. Si certains ont encore besoin

de modèles, grand bien leur fasse, mais ce sera sans moi. Je n'ai jamais vraiment été d'accord avec cette parole de Rimbaud.

**Rodica Draghinescu :**

*Intéressant...*

**Michel Mellet :**

Elle fleurit trop le défaitisme. À l'en croire, nous sommes œuvrés de l'intérieur, notre œuvre nous commande et, en fin de compte, nous dépasse. À la limite nous ne sommes pas responsables de ce que nous produisons, nous autres, auteurs, musiciens, penseurs... Cela sent son petit Chrétien : « ce n'est pas moi, c'est mon démon intérieur ». Depuis, les totalitarismes sont passés par là.

**Rodica Draghinescu :**

*Alors ?*

**Michel Mellet :**

Je préfère suivre Nietzsche où chacun n'est pas aliéné par ses actes mais en est pleinement responsable. Il y a plus de grandeur dans l'homme à se reconnaître qu'à s'absoudre. Les anciens le savaient déjà et Nietzsche plagie Pindare : « Deviens ce que tu es. ». Finalement, je préfère penser que j'assume pleinement ce que j'écris et non que « mes paroles dépassent ma pensée ». Eliade parlait de sociétés primitives, de rites d'initiations. Je ne sais pas si l'appliquer au sujet de l'autobiographie est de mise.

**Rodica Draghinescu :**

*Regressus ad uterum, c'est le retour, par et dans la mémoire, aux origines.*

**Michel Mellet :**

Bien sûr, chacun peut écrire sur ce qui caractérise un regressus ad uterum. Mémoire n'est pas autobiographie.

**Rodica Draghinescu :**

*Souvenir, sentiment vécu, mémoire, histoire passée et revécue par le flux des souvenirs, identification et re-identification, besoin de se retrouver, à partir de ses origines, de son locus natal.*

**Michel Mellet :**

À quoi bon se regarder sans cesse dans un miroir sans agir ? En ce sens, l'écrit autobiographique n'est pas un exil mais une magnification de son moi profond. Il devient accessible à la conscience. De passif, le moi devient actif. Soyons volontaires ! Déjouons ces mécanismes obscurs qui tirent nos ficelles ! « Regressus ad uterum » ? Toute la schizophrénie de notre monde contemporain. On nous demande, depuis l'antiquité de nous connaître nous-mêmes, ce qui passe logiquement par une introspection et dès que vous essayez de le faire, vous vous faites accuser de retour à l'enfance et même au stade fœtal. À ce que je crois savoir, l'introspection porte sur ce qui s'est déjà passé dans notre vie, je me vois mal réfléchir sur ce que je vais devenir pour me connaître, cela n'existe pas encore. Tout au plus, vais-je pouvoir en examiner des lignes de probabilités, pas plus. Les psychologues disent que nous sommes façonnés lors notre petite enfance...

**Rodica Draghinescu :**

*Et ce n'est pas vrai ?*

**Michel Mellet :**

Disons avant les quatre ans. L'autobiographie est une présentation de soi. Nous nous donnons en représentation aux autres par ce que nous écrivons sur nous-mêmes. Pour pouvoir mettre en œuvre cette représentation de soi, nous devons imaginer l'image que nous voulons donner de nous, donc examiner qui nous sommes. L'autobiographie nous fait nous pencher à nouveau sur notre passé et, ce faisant, nous fait réfléchir sur notre personnalité. Logiquement, nous en savons ensuite plus sur nous. Or la sagesse des nations nous demande de nous connaître. Dire que l'on régresse en le faisant est donc un non-sens. Ceux qui

défendent une telle thèse ne doivent pas avoir beaucoup médité sur leurs dires. Ex-nihilo nihil disait Lucrece parodiant Épicure.

**Rodica Draghinescu :**

*Votre position ?*

**Michel Mellet :**

L'autobiographie est un retour obligé pour devenir pleinement conscient de soi... et certainement pas une régression au sein maternel.

**Rodica Draghinescu :**

*L'écriture de soi prend naissance dans l'intimité de la confession. Comment vous sentez-vous en pleine inspiration ? Un autre ? Le même ? Et après ? Y a-t-il une délivrance ?*

**Michel Mellet :**

D'un côté, nous trouvons des excuses, face à nous, face aux autres, face à celui que nous mettons en scène. Nous donnons notre représentation. Erwin Goffman écrit : « la mise en oeuvre de la vie quotidienne » m'a guidé sur cette voie. Le récit autobiographique nous donne en spectacle et contente notre ego de vies non vécues, imaginées : si j'avais su, si j'avais pu... si... L'inspiration va me trouver survolté, révolté... et mon écriture va s'en ressentir. Il vaut mieux que je n'écrive pas pour d'autres à ces moments-là. Le réserver aux mémoires.

**Rodica Draghinescu :**

*Délivrance en quelque sorte ?*

**Michel Mellet :**

Impossible de parler de délivrance. Si délivrance il y avait, il faudrait qu'un poids me soit enlevé, qu'une faute soit avouée, qu'un fait soit regretté. C'est le rôle des mémoires vraies, celles que vous écrivez pour vous, pas les reconstruc-

tions dévolues aux lecteurs. Si vous vous assumez, rien de cela ne peut vous arriver. Ce n'est donc pas le rôle d'un récit autobiographique dans mon esprit. Mes écrits tendent, par facilité, vers l'autobiographie comme chez tout novice qui se respecte. Sans plus. Je m'appuie sur un zeste d'existence passée pour jouer avec elle. Moins fainéant, j'inventerai des personnages. Mais jusqu'à quel point peut-on affirmer que les personnages inventés ne font pas partie de son moi profond ? Pouvez-vous écrire des choses auxquelles vous n'avez pas pensé ?

### **Rodica Draghinescu :**

*Retour au rapport science et littérature. Formation littéraire et formation scientifique se constituent en filières étanches. Les gens affirment souvent : « on est scientifique ou bien on est littéraire ! » Moi, personnellement, je serais pour une coopération, pour une fusion/amitié entre. Qu'en pensez-vous ?*

### **Michel Mellet :**

Nous vivons dans un monde de plus en plus spécialisé. Et chacun de s'enfermer dans son cocon professionnel, social, philosophique, sans la moindre ouverture sur les autres. C'est si rassurant ! C'est surtout un mal français. Le comportement des Américains du Nord, ceux qui sont cultivés, est tout autre (je ne parle pas de ceux qui ne savent pas où se trouvent le Canada ou le Mexique). En France, il est mal vu de présenter une face multiculturelle à moins d'être déjà consacré par un Prix Nobel. Vous paraissez brouillon, incapable de vous fixer, de prendre une décision, une direction. C'est d'ailleurs ce qui m'avait été dit lorsque j'avais rédigé mon premier CV. C'est impardonnable. Je préfère de loin les approches multiples. Un Homme ne peut se réduire à ce qu'il fait le plus couramment. D'ailleurs, je répète depuis longtemps cet aphorisme à mes enfants : *Un ingénieur est celui qui sait beaucoup de chose dans un petit domaine. À la limite, il sait tout sur rien. Voilà le monde où nous vivons : nous savons tout sur rien. Je n'adhère pas à cette façon de voir les choses. Donc, pour ceux qui en ont les capacités, pas de filières étanches.*

**Rodica Draghinescu :**

*Scientifique ou littéraire ? Ou scientifique-littéraire, cela vous déplaît ?*

**Michel Mellet :**

Il est impossible de choisir ou de cataloguer. De naissance ? Il n'y a que des apprentissages bâclés dans les écoles. Si, faute d'un bon enseignement, vous prenez un mauvais départ dans l'apprentissage des mathématiques (il paraît que c'est la quintessence des sciences), vous serez catalogué de « littéraire ». Avec une connotation certaine, non exprimée mais pensée si haut que tous peuvent l'entendre : « tout juste bon à être dirigé vers une voie de garage ». Non, un enseignement correct permet à la fois d'être scientifique et littéraire.

**Rodica Draghinescu :**

*La langue, la littérature et l'écriture littéraire peuvent-elles apporter quelque chose à la science ? La science peut-elle quelque chose pour la littérature ?*

**Michel Mellet :**

Ah oui, un sujet difficile auquel je n'ai pas beaucoup réfléchi. Il me semble que la précision du langage peut énormément apporter. D'ailleurs, pour reprendre l'exemple du monde mathématique, les chercheurs ont été obligés d'élaborer un langage quasiment parfait, qui ne puisse porter à confusion. La définition d'une démonstration est aujourd'hui si précise qu'elle en devient un objet mathématique. Principal avantage : cette mathématisation permet aux logiciens et aux informaticiens de manipuler ces objets sur ordinateur, quelle que soit leur langue d'origine. Nous en sommes très éloignés en littérature.

Platon déjà avait abordé le sujet de la précision du langage. Le langage et partant la littérature, permettent de faire passer des informations, des idées de l'un à l'autre (même si parfois, je défends le contraire). Mais il ne faut pas oublier que cette transmission se fait dans le cadre d'une société et que toute société a ses règles de vie pour qu'elle puisse perdurer. On ne peut pas tout dire crûment comme on ne peut pas toujours être très créatif. D'où l'apparition des homonymes, des homophones, des métaphores, etc. Tous permettent d'atténuer sa pensée, de ne pas la livrer ex abrupto.

Actuellement, nous sommes en présence de deux sphères différentes. Il serait possible à la science de créer un autre langage, sans la moindre ambiguïté, mais qui voudrait s'en servir dans la vie de tous les jours ? Un monde où l'on saurait tout de l'autre est-il possible ? Est-il souhaitable ? L'écriture ou l'écriture littéraire sont un jeu.

**Rodica Draghinescu :**

*À quoi joue-t-on ?*

**Michel Mellet :**

Nous jouons à exprimer de manière différente ce qui a déjà été pensé, dit, raconté. Les possibilités de ce jeu sont infinies (pas au sens mathématique du terme). Il suffit de penser à Queneau et à ses « cent mille milliards de poèmes ».

**Rodica Draghinescu :**

*Faut-il inventer une « culture » nouvelle qui bouscule radicalement la séparation entre les deux cultures ?*

**Michel Mellet :**

Je ne crois pas. Une protoculture de ce type existe déjà. Si nous, Français, faisons le distingo entre les domaines littéraires et scientifiques, cela est beaucoup moins visible dans d'autres cultures. Je citais, plus haut, la culture nord-américaine où pourtant l'utilisation des sciences est beaucoup plus avancée, culturelle que chez nous. Ici, si un « savant » écrit un livre, il va être considéré comme une bête rare et sera quelque peu déconsidéré. Là-bas, cet ostracisme n'existe pas, ou moins. Modifions l'enseignement primaire pour que les deux parties soient également acceptées et cette « culture » réclamée sera là, pour le plus grand bien de chacun.

**Rodica Draghinescu :**

*Méditation scientifique ou méditation littéraire ? Laquelle vous contente ?*

**Michel Mellet :**

Mon passé universitaire me porte plus à la réflexion scientifique. Je ne cesse de m'interroger sur la validité des sciences et les trop nombreux cas de fraudes ou de mauvaises interprétations, intentionnelles ou non, des données, m'ont rendu très circonspect. Cette méditation est aussi née dans un contexte que l'on rapproche traditionnellement de la littérature, la philosophie. Sans cette approche, peu de méditation possible. Je crois que les deux se supportent l'une l'autre. Même si je suis plus à l'aise dans la méditation scientifique.

**Rodica Draghinescu :**

*Accumuler des distinctions et des diplômes scientifiques ou écrire et publier de bons livres de littérature, qu'est ce que votre esprit préférerait ?*

**Michel Mellet :**

Ma vie professionnelle s'est déroulée dans le privé où le secret prime sur la nécessité de publier. Il y a trente ans, il n'était pas nécessaire de publier pour passer sa thèse. Un travail correct suffisait. Ce travail a été remplacé par une obligation de publications, à mon avis, inutile. Bien sûr il faut être reconnu par ses pairs mais de là à diluer sa thèse dans x publications parce qu'il faut ce nombre pour être autorisé à la présenter n'est pas rentable et donne un « bruit de fond » considérable. Je n'ai donc que peu de publications à mon compte. Je préfère la concision à la débauche. Je préfère que mon laboratoire « tourne » bien à une distinction. Les médailles en chocolat ne sont pas mon genre. Par contre, publier maintenant en « littéraire » serait considéré, à mes yeux, comme la preuve de mon aptitude à écrire, de ma capacité à bien mettre sur papier ce qui me passe par la tête. Que cela ait une certaine valeur littéraire serait un plus.

**Rodica Draghinescu :**

*Dites-moi, s'il vous plaît, à quoi rêvez-vous en écrivant ?*

**Michel Mellet :**

En première approche, à la fin, aux multiples fins que je pourrais donner à

l'œuvre en gestation. En seconde, à une œuvre publiée que je pourrais présenter à mes enfants pour leur montrer que l'on n'est pas cantonné à tout jamais dans un rôle, qu'il est possible d'aborder plusieurs domaines. Rien n'est fixé, tout est possible.

**Rodica Draghinescu :**

*Reparlons atelier d'écriture. Vous fréquentez cet atelier amnévillois depuis plus d'un an. Apprendre à apprécier la grande littérature, apprendre à écrire et à publier. Un roman, une pièce de théâtre ou un scénario. Des nouvelles ou de la poésie. Ce travail à la fois individuel et collectif est-il stimulant ?*

**Michel Mellet :**

C'est un travail très stimulant même si j'aimerais approfondir en comité ce qui fait qu'un texte est lisible ou non. Pourquoi choisir tel ou tel nom, adjectif, tournure de phrase... ? Avoir plusieurs avis de manière à coller à la diversité réelle des opinions. Voilà ce qui est motivant, voilà ce qui permet d'avancer.

**Rodica Draghinescu :**

*Vous avez eu l'occasion de lire vos propres créations en public. Qu'est-ce que vous avez ressenti lors de votre toute première intervention ? Le rapport « vous – vos paroles – et les autres » ( dans le sens de public ) vous apporte quelque chose d'inédit dans votre vie émotive ?*

**Michel Mellet :**

Parler en public n'est plus une torture comme il y a trente ans où je me recherchais, où je sortais d'une coquille. Dès le moment où je me suis mis en tête que les autres étaient certainement bien moins doués que moi puisqu'ils venaient m'écouter, cela a été facile. Cela a commencé par des présentations professionnelles devant quelques personnes, quelques dizaines puis quelques centaines lors de congrès scientifiques.

Sur le plan littéraire, c'est un peu différent. Je ne suis pas encore à l'aise et les difficultés récentes de ma vie font que j'ai le plus grand mal à donner des intona-

tions à mes textes. Je «laisse cela à d'autres». Comme si donner de l'intonation était méprisable, pas fait pour moi qui me drape dans ma dignité de «scientifique». Aller devant un auditoire ne m'est pourtant pas difficile. Je me dis : j'ai fait quelque chose, eux pas. Inutile donc de se gêner, même si ma production est aussi mauvaise que la vie que je donne à mes textes . Cela dit, si quelqu'un, doué pour donner de la vie aux textes, veut les lire à ma place, je la lui laisse bien volontiers.

### **Rodica Draghinescu :**

*J'ai pu constater, en discutant avec des passionnés d'écriture, passionnés qui n'osent pas encore publier mais qui coquette avec la littérature de tiroir, qu'ils ont presque tous un point commun : le manque de confiance. Ce sont des personnes qui écrivent pour elles-mêmes et pour leurs proches mais qui ont du mal à croire en leur talent. Ou qui pensent que ce talent est insuffisant ! Mettons-nous à leur place. Ne vous êtes-vous jamais posé la question pourquoi certains auteurs sont-ils publiés avec succès et d'autres pas ? Quels seraient, d'après vous, les critères actuels de sélection ? Les éditeurs lisent-ils sérieusement tous les manuscrits ? Qu'est-ce qui prime chez eux ? Le talent, l'originalité ou les recommandations ? Ou bien d'autres critères moins connus ?*

### **Michel Mellet :**

Je vais répondre en mon nom, pas pour d'autres que je ne connais pas. Je ne sais pas si je peux dire que je manque de confiance en moi. Je mettrais plutôt en avant ma méconnaissance du domaine littéraire. Autant dans mes spécialités professionnelles je peux savoir si je suis bon ou non car j'ai des repères, autant en littérature, sans repères, c'est trop tôt, je suis incapable de dire si ce que j'écris est agréable à lire ou non. Bien plus, avec l'orientation que prend la littérature actuelle, j'en viens à renier ce que je tenais pour bon depuis des décennies. Ainsi, j'ai composé ce dimanche un poème classique pour l'anniversaire de ma nièce. Les rimes me semblaient si convenues, si attendues, que j'en avais honte. D'autres l'ont trouvé très beau... Vous savez, je lis beaucoup. Je sais donc que plus d'un roman à la renommée internationale a été refusé par tous les éditeurs avant qu'une petite maison n'ose le publier. Le scénario d'*Autant en Emporte le Vent* a été refusé par plus de 40 producteurs... Doris Lessing, le dernier prix

Nobel de littérature, raconte avoir adressé un roman sous un nom d'emprunt à plusieurs éditeurs afin de savoir si elle était publiée pour son nom ou pour ses qualités d'écrivain. Il a été refusé partout. Romain Gary s'est beaucoup amusé avec ses pseudonymes. Inutile donc de se faire d'illusions : avec un peu de chance, le manuscrit que l'on commet trouvera une personne à qui il plaira. Et si vous n'avez pas de chances... Être publié pour ses propres capacités est un jeu de hasard, un loto : beaucoup jouent, peu gagnent, mais cent pour cent de ceux qui se verront publiés auront tenté de l'être. À bien y réfléchir, il faut connaître un éditeur compétent et surtout fortuné, commercialisation oblige. Inversement, plus d'un livre d'un auteur déjà reconnu aurait plutôt mérité le pilon d'office...

**Rodica Draghinescu :**

*Faut-il avoir de l'entregent pour se voir édité ?*

**Michel Mellet :**

Il vaut mieux être connu pour être édité ou encore venir d'une famille riche ou renommée. L'argent, l'entregent, ouvrent beaucoup de portes. C'est un truisme comme : « il vaut mieux être riche et en bonne santé que pauvre et malade ».

**Rodica Draghinescu :**

*Les éditeurs lisent-ils tous les manuscrits qu'on leur adresse ?*

**Michel Mellet :**

Je ne sais pas si les éditeurs lisent tout ce qui leur est envoyé. S'ils réagissent comme moi, ils doivent passer à côté de beaucoup de perles. Les variables d'appréciations sont bien trop nombreuses pour qu'elles soient toutes réunies au même moment, malheureusement. Il m'est arrivé de peiner un an sur la première centaine de pages rébarbatives au possible d'un livre, pour ensuite découvrir que les centaines de pages suivantes étaient fantastiques, à condition de s'être imprégné du début. Je doute qu'un éditeur ait le temps de revenir sur sa première impression. S'ils sont sérieux, les recommandations de personnes choisies seront d'un grand secours à un éditeur. Autant qu'un vaste comité de lecture. Mais

même dans ces conditions, si le style ou le sujet ne correspond pas à l'air du temps... ne vous attendez pas à grande chose. De toute façon, quel que soit le sommet que vous atteigniez, il y aura toujours des pisse-vinaigre et des envieux qui vous dénigreront.

**Rodica Draghinescu :**

*Merci, Michel, de ce dialogue fructueux !*

# T E X T E S

Michel Mellet  
Patricia Scholtes  
Séverine Le Burel  
Sylvie Simonelli  
Rolande Scharf  
Jean-Luc Kockler  
Maxime Dross

Michel Mellet

**Tempus fugit** (*nouvelle onirique*)

**Il était une fois...** (*sorte de...*)

*Acte un:* La course à la vie

*Acte deux:* Développement

*Acte trois:* Naissance

*Acte quatre:* Désir de vengeance

*Acte cinq:* La vengeance de Laureline

**Scènes de la vie de tous les jours**

**Hayange en novembre**

**(Re)naissance**

**Simplement**

## Tempus fugit (nouvelle onirique)

Ce matin, je me suis réveillé en forme. Par la baie vitrée, le monde s'éclatait de bonheur et seuls quelques cirrus, annonciateurs de beau temps, festonnaient le ciel d'un bleu à peine délavé. Il avait plu cette nuit et la limpidité de cristal de l'air rapprochait les montagnes de l'horizon. La chaleur de cette journée se manifesterait très vite. Autant en profiter pour une petite promenade champêtre. Le gazouillis des oiseaux, quelques froissements de feuilles indiquant un petit animal, le vert des arbres, le frémissement du ruisseau qui passe sous les frondaisons au fond du jardin, la fraîcheur qui en irradierait... Je me faisais une joie de les savourer dès que la touffeur de l'après-midi serait à son maximum. Une revue simplissime pour me vider l'esprit, un hamac entre deux arbres et une bouteille de Sauternes dans l'eau courante... Mon excellent programme de paresseux de métier. Si je me levais !

Et cela a mal commencé. J'avais beau me mettre sous la pomme de douche. D'eau, que nenni ! L'interrupteur infrarouge devait de nouveau être en panne. Nu comme un ver, je sortis de la cabine à l'odeur ammoniacale pour me raser. Pas d'eau non plus au lavabo. Ce devait être une panne générale. Elle reviendrait bien toute seule. Me raser. Je sortis le vieux rasoir électrique offert par mon père dans mes jeunes années. Pas d'électricité. Bizarre. C'est alors qu'une légère odeur de brûlé titilla mes narines. Un court-circuit ? Pas possible. L'installation était neuve ! Rien pourtant, pas un fusible de déplacé. Illusion de mes sens. Cela m'arrive parfois...

Dans la cuisine, le lait rose malabar ne voulait pas chauffer. Bien sûr, pas d'électricité. Où avais-je la tête ? Je le prendrai froid, glacé, c'était tout aussi bien du moment qu'il ne serait pas tiède. Je déteste le chocolat tiède. Ou glacé ou brûlant était ma devise sinon ce n'était pas buvable. Comme si je pouvais prendre le petit-déjeuner sans lire mon journal ! En pantoufles, je sortais le prendre. Il se déchira entre mes mains. Voilà qu'ils l'imprimaient sur papier bible maintenant ! Du coin de l'œil, je voyais les voisins s'affairer à leur voiture. Tout était normal. Normal ! Non ! Rien n'était normal. Pas un souffle d'air, pas un bruit dans la rue. Intrigué, imitant le héros d'Indépendance Day, je levais

lentement les yeux. Pas de personnes effrayées, pas de gigantesque soucoupe volante sur la ville proche. Rien. Des gamins silencieux allaient à l'école... Allaient ? Non ils étaient immobiles. Ils jouent à 1,2,3 soleil en pleine rue maintenant ? Un jeune cycliste penchait dangereusement au coin de l'allée sans tomber. Le chien qui attrapait la balle jetée par cet enfant ne retombait pas, suspendus tous deux, balle et chien, dans l'air... Le paysage était figé comme pris dans une gélatine transparente. Pas une branche de mon cerisier ne bronchait et, plus haut dans l'arbre, une pie immobile dans l'air tentait d'atteindre son nid avec son papier d'aluminium en bec. En secouant fortement ma tête pour reprendre mes esprits, je rentrais chez moi

Impossible, je devais rêver. Toujours cette odeur de brûlé, de roussi dans la maison. À croire qu'elle me suivait. On ne sent pourtant pas dans les rêves. Interloqué, je m'assis à ma table, étalais le journal qui partait en lambeaux et bu mon chocolat glacé et tremblotant. Voilà qu'il se prenait pour une gélatine anglaise maintenant. Au fait, vous connaissez la différence entre la gélatine et une Anglaise ? La réponse à cette vieille blague de potache se mit à tourner sans fin dans mon cerveau.

Une publicité alléchante pour visiter la Matriarchie de Sun Ngobo, à la limite du porno, attirait les regards par ses animations colorées et plus que suggestives... La Matriarchie ? Quesako la Matriarchie ? Je connaissais la Malaisie, le Myanmar, mais où peut bien se situer ce pays aux femmes plus que généreuses ! Il faudra que je me renseigne. Pas cher du tout ! ... L'article quotidien à la gloire de la 8<sup>e</sup> candidature présidentielle de Nicolas Sarkozy, le Père de la Nation, celui à qui nous devons tout et que nous devons invoquer à chaque repas pour le pain quotidien que Sa Générosité nous dispense... La nième incarcération triomphale de notre député, toujours réélu... Les chars qui écrasent, au sens plein du terme, la manifestation des séparatistes 9-3 place de la Bastille... La remise du diplôme du Plus Corrompu à notre policier de quartier... Les fadaises habituelles des journaux d'information de ce milieu de siècle. Lénifiant.

L'eau avait fini par couler. Un filet d'eau claire et non souillée sortait du robinet et emplissait peu à peu le lavabo. Je pourrais finalement me raser. L'eau semblait glutineuse, consistante. Mes mains peinaient à s'y enfoncer et elle s'égouttait lentement de mes doigts. Un mystère de plus. De ma glace, je voyais au travers de ma fenêtre. Dehors, les passants, les enfants, le cycliste avaient disparu, remplacés par d'autres. Une mère, la bouche démesurément ouverte hurlait sans que le moindre son ne me parvienne. Je me déplaçais un peu : un bambin riant aux éclats se lançait sur la route juste devant la voiture du facteur qui, fort heureusement, avait pu s'arrêter à temps. Pourquoi crier alors ?

L'insonorisation n'était pas parfaite, je devais être devenu sourd. Comment cela avait-il pu se produire au cours de la nuit ?

Habillé et rasé, cela m'avait pris un temps infini, je sortis. Sous mes yeux, la camionnette jaune renversait le gamin qui, maintenant, prenait un air surpris. Je me précipitais et l'enlevais prestement pour le déposer, devant sa mère, sur le trottoir. Mais que signifiait tout cela ? J'avais changé de planète ?

La bouche grande ouverte, elle tendait encore les bras en direction de la route. Son gamin était là, à un pas devant elle et c'est maintenant elle qui allait le bousculer. Elle devait être folle de rage pour se précipiter ainsi vers la voiture jaune.

Je ne savais plus quoi faire, quoi penser. Je vivais dans un monde au ralenti. Je déplaçais dans l'herbe adjacente le gamin toujours aussi ahuri et raide comme une statue sans quitter sa mère des yeux. Je le posais au sol et me retournais. Un masque d'horreur commençait à se dessiner sur son visage que voulaient cacher deux mains grandes ouvertes.

Les oiseaux immobiles dans le ciel, la balle qui ne retombe pas, le cycliste penché à 45°, immobile et sans support. Je m'assis sur le sol les mains croisées posées sur mes genoux. Mes manches semblaient brûlées. La vitesse avec laquelle je me déplaçais, bien sûr. Le journal qui se délite entre mes mains : je le manipulais trop vite. L'évidence me sauta aux yeux. Je vivais plus vite que le reste de l'humanité. Le monde se mouvait à une allure d'escargot sous mes yeux. Tout se passait si vite qu'ils pouvaient très bien ne pas me voir. L'énormité de la chose me cloua au sol, bouche bée. Mon cerveau tournait à vide, mon univers se vidait de son sens. Je fermais les yeux.

Puis, très vite, les possibilités infinies de la situation se bousculèrent. NE PAS ETRE VU ! La voilà ma réponse. Les femmes, les cabines de bronzage du centre ville, la banque et ses coffres entrebâillés, les FEMMES... Le monde était magnifique, le monde était mien et j'allais en découvrir tous ses secrets. Je sautais sur mes pieds et me ruais vers le centre ville. Un ouragan traçait mon sillage avec ses feuilles soulevées, ses papiers gras et sa poussière. Entrant dans la première banque, je me servis copieusement dans le premier tiroir entrouvert avant de tout remettre en place. A quoi bon s'encombrer d'argent, tout me revenait de droit ! Dans le meilleur restaurant de la ville, désireux de tester mes nouvelles facultés, je faisais table rase du succulent petit-déjeuner d'un chef d'entreprise ventripotent à souhait et je m'attardais pour contempler sa réaction stupéfaite déformer petit à petit les traits de son visage lunaire. Les femmes ! les femmes ! Où sont-elles ? Où donc trouver Vénus sortant des eaux ? Aux saunas ! Là, de l'autre côté

du square, le plus huppé de la ville, les plus oisives, les plus désirables. J'entrais et me glissais dans les cabines savourant par avance ce que j'allais voir. Pas elle, elle est vieille et épaisse. Berk. Ici ? Non ici ! C'est mieux. Celle-là, elle dort ou ferme ses yeux dans ce sauna... Elle est NUE. Mon cœur se met à battre la chamade. Une beauté, un corps de rêve, une peau d'albâtre, de petits seins pommelés, fermes qui ne glissent pas sur le côté, ces minuscules gouttes de sueur immobiles ... Elle doit faire un rêve érotique. Malgré la chaleur, les mamelons pointent et une rougeur embrase le haut de son torse. Une chevelure de bronze étale ses pétales bouclés autour de sa tête et met en relief le vert à peine visible et délicieux des paupières. Mon cœur bat à tout rompre. Cette cuisse ! Pleine, ferme, faite pour m'emprisonner ! Le galbe de ce mollet ! La finesse de la cheville. Et si j'écartais cette jambe de déesse pour mieux voir cette petite zone poilue, taillée en forme de cœur et qui semble si glabre plus bas. Adeptes du rouge à lèvres, hein ! C'est encore mieux. Mais il me tire la langue, ce p'tit con ! Le cou m'opprime tant ma tension monte. Elle n'aura pas le temps de s'en rendre compte, je m'agenouille, je vais te me la goinfr...

DEBOUT, DEBOUT ! M... , C'est l'heure de se lever... Le surveillant ouvre la porte du dortoir, hurle, claque bruyamment des mains, donne des coups de pied dans les montants des premiers lits, précipite élèves et matelas par terre. Il beugle qu'il est 6 h, qu'il pleut, qu'il fait froid, que la messe n'attend pas. M... et encore m..., juste quand il ne fallait pas. Vite, replonger dans le sommeil, retrouver ce rêve, savourer ce qui m'attend, déguster mon inconnue, ma proie déjà consentante. Je me retourne sur le ventre et écrase mon fer de lance dans le même mouvement. Je tire draps et couvertures par-dessus ma tête, me pelotonne, et... Je m'envole, ma tête joue sur le tambour du parquet et le matelas qui lentement retombe, finit par m'écraser, presque à regrets. Ce garde-chiourme n'aime décidément pas qu'on le fasse attendre...  
Salaud, espèce de salaud...

J'y étais presque !

## Il était une fois...

(*sorte de...*)

### *Acte un : La course à la vie*

moi  
moi moi moi moi je moi  
moi  
moi moi moi moi moi moi  
moi  
moi moi moi moi moi moi

Image à créer sur une demi page. Où l'on voit des milliers de spermatozoïdes affluer de la gauche et se diriger vers la droite. Ils sont représentés par le mot «moi». La taille augmente de gauche à droite et de temps en temps, il y en a un qui est différent des autres... d'une autre couleur, d'une autre taille, d'une autre police. Etc.

#### Annotations

Celui-là c'est le spermatozoïde à double tête. Il est lent. Il a le même caractère que le Schtroumpf à lunettes. Toujours à raisonner.

Celui-ci est le spermatozoïde à double queue. Il est rapide comme une fusée, mais brûlera ses réserves d'énergie avant d'arriver au but.

Celui-ci est jaune. Il est un héritage des invasions mongoles d'Attila. Il est copain avec le noir qui est arrivé avec Abd el Rahman et végète dans la région depuis la bataille de Poitiers.

Celui-là, je ne sais pas d'où il vient.

La course est acharnée. Tous les coups sont permis. Il y en a même qui se mettent dans le sillage des autres pour profiter de l'effet d'aspiration mais les plus malins sont certainement ceux qui se collent sur le dos des autres et qui attendent, une fois leur porteur

épuisé, pour se lancer dans la course.

Il y en a qui donnent un coup de dent dans les flagelles devant eux, sous les regards désapprobateurs et les sifflets des autres. Tricher à ce point n'est pas permis !

Certains ont plus étudié que d'autres et filent le long des parois pour s'empiffrer des moindres traces d'hormones qui s'en exsudent. C'est plus difficile, mais cela les requinque. Une telle bouffée d'hormones attractrices, c'est un coup de fouet inimaginable.

Bientôt, la monstrueuse boule tant convoitée est en vue. Devant la ruée des concurrents, elle prend peur et recule un peu, prête à encaisser le choc. Elle les voulait et avait même fait, de sa propre initiative, au moins un tiers du chemin pour les rencontrer mais elle ne se rendait pas compte qu'ils seraient si nombreux, si bruyants, si avides de sexe. Elle tisse aussi vite que possible d'autres protections, un entrelacs de fibres protéinées qui résisteront à cette charge fantastique. Au mieux, elles sélectionneront le plus costaud qu'elle espère. Elle se prépare à l'assaut. Sous le choc, elle frémit, ses défenses fonctionnent au maximum, ses ribosomes sont à la limite de la rupture de charge. Ils la dépouillent déjà de ses cellules protectrices. Les cordes fibreuses qui doivent la protéger jaillissent de ses murailles aussi vite que possible.

C'EST MOI ! un cri de triomphe s'élève. Un grand costaud blanc vient de trouver un point faible et insinue sa tête entre les fibres. Derrière lui, un petit noir rougeâtre qui profitait de son sillage, le tricheur, le suit. Il s'est positionné juste au-dessus du grand, au point de jonction du flagelle, tout proche du tégument de la tête. Surtout, ne pas la laisser s'échapper. Il n'a qu'un souci : s'y agripper avant que la scission ne se fasse. Déjà le costaud crache ses enzymes qui rongent peu à peu les défenses de la muraille extérieure. En même temps, il se tortille comme un dément pour se séparer de son organe de propulsion. Dès fois qu'il se coincerait lors du passage, ce ne serait pas de chance. Et il n'a qu'une seule chance. Il se sent une démangeaison, se retourne, voit l'avorton.

— *Mais qu'est ce que tu fais là toi ? Dégage, la course est finie et j'ai gagné. C'est le règlement.*

Le petit :

— *S'il te plaît. Laisse-moi entrer avec toi. On est plus fort à deux. Imagine ce que nous pourrions faire ensemble. Tu m'as vu, avec ma carrure, je n'avais pas la moindre chance, les dés étaient pipés au départ. Je suis né avec la scoumoune...*

La boule, toute à durcir ses défenses pour que d'autres malhonnêtes ne profitent pas

de l'occasion en liquéfiant une muraille arrière moins surveillée, tend l'oreille, entend la discussion. Elle se fâche tout rouge :

— *Eh vous deux, qu'est-ce que vous faites ? Il est interdit de s'entraider. Je n'ai de la place que pour un seul. Fichez le camp !*

Le grand costaud, un peu timide, timoré (il a toujours été trop sûr de sa force et n'a guère développé sa faconde).

— *C'est lui qui veut rentrer avec moi, il m'ennuie, il m'embrouille avec ses idées. Il ne veut pas me lâcher.*

Le petit, hâbleur comme ce n'est pas permis :

— *S'il vous plaît, laissez-moi entrer. Vous ne vous rendez pas compte de ce que nous pourrions être à trois. Laissez-moi passer. Nous créons le futur ; si vous me laissez, nous inventerons ensemble la troisième voie de la gémellité.*

Il verserait des larmes, se tordrait les mains, se mettrait à genoux s'il en avaient.

Le costaud :

— *Mais qu'est ce qu'il raconte, l'avorton ?*

Il s'ébroue comme un cheval sauvage. Le petit reste collé à lui : il se sert des fibres coupées et en partie liquéfiées de la géante comme de rênes pour tenir en selle.

La boule :

— *Pas de ça chez moi, je suis un ovule honnête. Pas de ménage à trois. Arrêtez ou j'appelle au secours !*

Elle essaie de reculer, mais elle est bien trop énorme et ses villosités collent. Elles ne sont faites que pour l'aider à aller de l'avant.

— *Au secours, au viol ! Une tournante ! Ils s'y mettent à plusieurs... Je vais mourir.*

Le petit commence à avoir peur de se faire repérer par les enzymes arbitres qui parcourent la surface externe de la muraille :

— *Mais tais-toi donc. Laisse-moi t'expliquer. On sera viable. On se partagera le travail. On se fatigue moins à trois qu'à deux, voyons. Tu n'auras qu'à partager nos gènes en deux. Tu prends les miens pour l'endoderme et les tiens pour l'ectoderme et tout le monde sera content.*

Le costaud qui réalise qu'il est en train de se faire baratiner, ne comprend toujours pas :

— *Ab non, pas d'accord. Tu perpétues tes gènes et moi, je ne sers que de support. Pas d'accord. Et puis c'est moi qui ai gagné. Fiche le camp ou je t'écrase.*

Et le petit, encore plus désespéré. Il joue sa perpétuation, sa survie. Il argumente.

Et, de longs millièmes de secondes plus tard, de guerre lasse, le costaud :

— *Bon d'accord. On se partage le boulot entre nous. Elle nous partagera si elle accepte.*

Le petit :

— *Ce sera même mieux. Nous sommes différents. Si on arrive à s'entendre, on peut faire de grande chose ensemble.*

— *Je vous propose un deal. On va faire de la belle ouvrage si vous m'écoutez. Arrangeons-nous pour ne pas faire de mosaïque, ce n'est pas très beau et l'on risquerait ensuite de nous prendre pour une montbéliarde à taches. Je vote pour des lignes de Blaschko. Qui est pour ?*

Et, pour emporter la décision, il prononce derechef un MOI sonore. Il ne peut lever le bras le pauvre, il n'en a pas ! Il joue sa descendance et dans ces conditions, on ne recule devant rien ; tous les coups sont permis, même les plus tordus.

Le grand costaud se tait. Il n'a pas toutes les informations en tête. Pourquoi il veut que l'on s'appelle Blaschko ? Il ne s'appelle pas comme cela...

La boule n'est toujours pas décidée. Elle réfléchit. Elle fait appel à ses ultimes réserves, mais elles sont déjà épuisées. Rupture de stocks. Jamais elle n'avait pensé en arriver là. Elle a honte. Il faut dire à sa décharge que la lente reptation dans ce conduit difficile, les synthèses à fournir... Ses mitochondries n'en peuvent plus. Elle tente un dernier baroud d'honneur face à ce sale petit teigneux d'argumenteur qui, au bout d'un moment, finit par lui plaire. Et puis pourquoi pas ? Si elle se ravise, il sera toujours temps d'expulser l'avorton. Cela existe une cellule qui meurt en couches. Cela s'est déjà vu. Elle regarde autour d'elle :

— *Entrez. Vite, il ne faut pas qu'on vous voit.*

## *Acte deux : Développement*

Plus lourde d'un passager supplémentaire, la route n'en a été que plus difficile pour ar-

river au nid. Boule se fait vieille maintenant et multiples. 6 jours qu'elles cheminent par monts et par vaux, qu'elles se divisent. En chemin, elles ont réfléchi et se sont débarrassées des gènes de l'avorton malgré leurs cris et leurs gémissements. Cela se verrait trop ! Elles finissent, épuisées, à bout de ressources, par s'y lover. Elles reprennent haleine. Vite, vite, Tropho, une dérivation d'énergie. C'est vital. Nous risquons d'être expulsées si nous n'y parvenons pas. Toutes les cellules s'y emploient dans un dernier sursaut d'espoir. Les hormones-surveillantes ne laissent rien passer. Impossible de les amadouer.

Ça y est ! Un grand souffle régénérateur parvient aux mitochondries d'Endo et d'Ecto. Ils vont pouvoir reprendre leurs fonctions et remplir les grands sacs de réserves du cytoplasme avant les grandes orgies mitotiques. Enfin ! On peut vraiment se développer maintenant. À toi, Méso, à ton tour de travailler, fainéant.

Et les jours passent. Les cellules s'organisent, se distribuent les rôles. *Toi tu t'occupes de l'alimentation... Il nous faut d'urgence de la B9 pour le tube neural sinon nous ne serons pas gâtées dans l'avenir. Toi, réprimes-moi donc ces gènes, tu t'es déjà différenciée, ils ne te servent plus à rien... Eh vous, je vous avais dit d'évacuer toutes ces ordures. Vous voulez notre mort ?*

Au fil des jours, les voix s'estompent, se mêlent pour n'en faire qu'une, plus puissante. Plus persuasive. Une conscience naît.

Battements. Ils s'amplifient. Curieuse sensation. C'est plus pratique et efficace que la seule diffusion après tout...

Une clarté commence à se faire. C'est bizarre. Avant, je ne voyais rien. Pas de noir, rien. Le néant. Et maintenant une impression, une irritation se fait jour.

Qu'est ce que je fais ici ? Qui suis-je ? Ah oui, cela me revient. C'est quoi ça ? Elle ne me servira à rien, et je n'en suis plus un, perdons là.

Un, deux trois. Trois mois.

Un maelström de sons. Se retourner, crier ma souffrance. Mais qu'est-ce qu'ils me veulent ?

Drôle de sensation. J'entends depuis quelques jours. Au début, je me demandais ce que

cela était puis j'ai compris. C'est apparu depuis l'ouragan qui a soufflé il y a quelques jours. Comme si cela avait débloqué une fonction. Ce sont des bruits apaisants à cet instant, la plupart du temps en fait. Parfois la pression augmente et je n'entends plus. Je dois déglutir. Mon cœur s'affole sans savoir pourquoi. Mais quelle béatitude après. Je me remplis alors du monde, de l'univers. C'est vraiment bien. Dommage que cela se raréfie de semaine en semaines. Je compense par ma gourmandise. J'avais envie de ce goût rouge et voilà qu'il me submerge. Il suffit de demander que je me suis dit. Et j'ai recommencé. Sans que cela marche pas à tous les coups. Je ne maîtrise pas encore toutes mes facultés de persuasion. Ainsi je ne demande jamais un supplément de couleur verte, j'ai du mal à la digérer. C'est d'un lourd et pourtant, elle ne cesse de me parvenir. La couleur brune me fait tousser, hoqueter, vraiment pas agréable. Que faire pour l'éviter ? Tiens, je vais donner des coups de pieds. Peut-être que cela va atténuer ce goût atroce qui me parvient et qui me fait souffrir.

Quand le Rouge s'est levé, j'ai voulu le toucher et j'ai tendu mes bras. Une drôle de masse spongieuse m'a empêché de l'atteindre. Je touche une paroi toute molle. Je m'arc-boute alors sur mes jambes pour pousser, la paroi s'enfonce mais à peine. Je suis enfermé. Au secours ! Qui viendra me sortir de là ?

Dans le Noir, j'ai eu mal. Voilà qu'un lit de cailloux est parvenu à se glisser sous moi. Je me suis retourné sur moi-même. La sensation a disparu mais voilà que mon dos me gratte maintenant. Impossible de soulager la démangeaison. Je me suis réendormi et de nouveau les cailloux sont venus me faire mal. Je me suis contorsionné comme j'ai pu. Et cela a continué tout le Noir. Au début, on a même essayé de m'étrangler et j'ai eu la peur de ma vie. J'ai failli suffoquer. Puis les cailloux sont venus d'un autre côté. Cela a une conscience les cailloux ? Ils me veulent du bien ? Mais pourquoi ils me font mal parfois ? Ils sont difficiles à comprendre.

Maintenant les cailloux me font de plus en plus mal mais au moins, ils ne tentent plus de m'étrangler. J'ai du mal à repousser les limites de mon monde. Il se rétrécit. Bientôt, je vais finir écrasé par les parois qui se rapprochent. Il faut que je trouve un moyen de m'en sortir. Je pousse et tout à coup, je reçois un signal en retour. Quelqu'un pousse de l'autre côté. Je ne suis donc pas seul au monde, on peut m'aider, on veut m'aider. Je recommence. Ne pas m'illusionner. Cette fois, c'est mon coude qui pèse sur ma prison élastique. De nouveau, un signal venu d'ailleurs, d'un autre côté de ma cellule me parvient. J'ai établi un contact. Ils sont plusieurs à vouloir m'aider. Il y a du monde dehors. Et ce monde

fait pression sur moi, hurle pour que je l'entende. Mais impossible de les rejoindre, de leur faire comprendre que je les entends, que je les attends. C'est quand même effrayant quand on y pense. Peut-être qu'ils me veulent du mal, peut-être qu'ils vont m'envoyer le brun qui me fait me plier. Ne plus bouger. Faire comme si je n'étais plus là. Tendre l'oreille. Plus de bruit maintenant mais je suis ballotté en tous sens. Puis, comme par le passé, je me sens heureux, mais heureux... Ils ne doivent pas être si méchants que cela finalement.

Il faudra que je recommence une nouvelle fois, c'est si enivrant. Mais si fatigant en même temps. Je m'endors, ivre de bonheur. Non, c'était trop bon. Re commençons. Si j'ai bien compris, le pied, le coude, l'autre pied... Rien. Ils sont partis ? Zut ! les cailloux... Cette fois, il y en a assez ! *Vous me faites mal.* Il faut les chasser. Qu'ils comprennent une bonne fois pour toutes que je ne les veux pas dans mon dos. Je me retourne et je pousse, je pousse... Et tout à coup, de nouveau ce message d'au-delà des parois, et ce message me tape sur le cul. Nom mais des fois ! Je ne suis pas celui que vous croyez ! Encore se retourner, encore donner des coups de pieds. Et cette fois, j'ai les oreilles bouchées, mais bouchées... Même quand je déglutis, elles n'entendent plus. J'ai dû fâcher l'Autre car maintenant il a encore plus resserré ma prison. Je peux à peine bouger et j'ai du mal à respirer. Des cris perçants et de nouveau l'explosion de bonheur qui m'envahit. Finalement, ce n'est pas si mal que cela malgré la fatigue. Il faudra que j'y repense quand j'aurai du vague à l'âme.

J'ai bien réfléchi, le plus important est de sortir vivant de mon emprisonnement. Si j'attends que les parois se rapprochent encore plus, je serais si coincé que je ne pourrai plus bouger. J'ai beau réfléchir, je ne vois pas de solutions. Il faut imaginer quelque chose de neuf. Qu'est ce que je n'ai jamais encore tenté ? Je donne à nouveau des coups de pieds ? Pas de réactions. Ah oui, c'est le Rouge. Ça ne marche que quand c'est le Noir. Parfois cela marche dans le Rouge mais rarement et c'est un drôle de goût qui me submerge ensuite. Cela est un peu comme pour le Noir mais différent. Pas aussi bien.

C'est le Rouge. Un rouge bien plus vif qu'avant même si je lui tourne le dos. Mes contacts extérieurs essaient de communiquer avec moi. Toute ma paroi rouge s'enfonce doucement. Je me pousse contre pour montrer que je suis là. Je suis si coincé et que je peux à peine me retourner. Je repousse les cailloux qui viennent d'arriver. Je presse autant que possible mon dos contre les pressions. Elles cessent... et de nouveau ce maelström de sons qui m'assourdit et me laisse pantelant. Ils veulent ma mort ou quoi ? Et cette paroi

qui se déforme autour de moi. La bosse hurlante s'y promène librement. Elle est là, puis là, Tiens elle disparaît. Elle apparaît à l'opposée... Assez, assez, disparaît de ma vie.

Je m'énerve, ils m'énervent... Il faut que je m'en sorte, que je me tire de là. Chaque fois que je souhaite quelque chose, cela arrive tout de suite. Donc, si je pense très fort, si je souhaite très fort sortir, cela devrait marcher. Penser, penser...

Zut ! J'ai pensé si fort qu'il y a eu de la casse. Ma prison s'est faite dure. Les cailloux ont sailli de plus belle. Ils me font mal. Il faut s'en sortir. S'en sortir. Plus le choix... Tiens, là, on dirait que cela résiste moins. Oui, il y a du vide derrière. Je l'entends au son que cela donne quand je frappe dessus. C'est ma seule solution mais bon dieu que c'est étroit. Il va falloir ramper, faire passer ma tête d'abord. M... , elle coince. Si je la tourne, cela devrait passer. Oui, elle passe. L'épaule maintenant. Que se passe-t-il ? On dirait ! Mais c'est vrai, je ne m'en étais pas rendu compte avant, quelqu'un me pousse de l'intérieur. Encore s'il vous plaît, sinon je ne passerai pas. Encore... Bon dieu, je suis retenu, j'étais attaché et je ne m'en étais pas rendu compte... C'est fini. J'ai perdu. J'étouffe... Le passage était trop petit, je vais rester coincé et mourir lamentablement... Et ce bruit. Ce bruit... Des hurlements qui me vrillent les oreilles. Ils ne respectent même pas ma mort. Mais faites les cesser ! je ne veux plus les entendre... C'est insupportable. Ce n'est pas humain. Mais qu'est-ce que je dis moi ? C'est quoi humain ? Bof...

### *Acte trois : Naissance*

Et d'un seul coup, je suis passé. En même temps que plein de rouge. Qu'est ce qu'il fait froid ici ! Je veux rentrer. J'étais bien où j'étais. Impossible. Cette prison est bien différente de la mienne. Elle n'a pas de parois. Du rouge flotte autour de moi. C'est un monde bizarre, il n'a pas le même goût que le mien. Je fais quelques mouvements. Stop, quelque chose me freine, je me retourne. C'est vrai, je suis attaché... Je respire mieux, je me sens presque bien...

Horreur, je ne me contrôle plus. Une force bien plus puissante que je ne pouvais imaginer m'arrache, me fait passer dans un autre monde. Je ferme les yeux de peur.

Pas de Rouge à l'extérieur. Une clarté qui transperce mes paupières. On me fait mal de partout. Brutes ! Ils me voulaient du mal, je m'étais trompé sur leurs intentions. Laissez-moi ! lâchez-moi !!! Je ne voulais pas ! Je ne savais pas !

Aïe. Mes pieds sont enserrés dans un étau, je me sens basculer en avant. J'ai froid sur tout le corps. AIE, ces salauds me tapent sur les fesses. Et ils recommencent. Ils vont me vider à taper comme cela. Ça y est, ils ont réussi, je vomis tripes et boyaux, la chaleur me quitte. Elle est remplacée par du désagréable. Le désagréable se bouscule, s'enfonce en moi, je hurle de douleur. Je m'évanouis.

### *Acte quatre : Désir de vengeance*

Pas de bruits. La clarté est diffuse. Je ne suis plus roulé en boule comme dans ma prison. C'est au moins cela de gagné, je peux me détendre. Je suis sur le dos et il n'y a pas de cailloux qui le blessent. Finalement, ce n'est pas si mal que cela...

Mais cela ne va pas se passer comme cela. Mes contacts extérieurs m'ont fait souffrir le martyr. Ah les cochons ! ils étaient tout doux quand j'étais encore enfermé mais ils ont révélé leur véritable nature dès que je suis venu à eux. Ils vont apprendre à me connaître. Ils vont le regretter. D'autant plus que j'ai un nouveau don. Je ne sais pas comment il est venu : Je sais faire du bruit. Et du bruit, je vais en faire, ils vont voir. Ils vont regretter de m'avoir blessé les oreilles tandis que je peinais à m'extirper toute seule du passage étroit. Je ne pouvais pas me concentrer avec leurs cris.

Au fait, est-ce que je peux bouger ? Oui. Enlevons d'abord ce truc rugueux qui me meurtrit. M... Quel est l'imbécile qui le replace...

Laureline. Je m'appelle Laureline à ce qu'il paraît. Jamais entendu. C'est un nom de chrétien ça ?

## *Acte cinq : La vengeance de Laureline*

Voix off

Et Laureline a tenu parole.

Laureline s'est mise à crier, longtemps, puissamment, souvent, toujours...

Laureline s'est mise à bouger, à courir, à sauter dans tous les sens...

Laureline s'est mise à empoisonner la vie de ses parents, de ses frères et soeurs ...

Laureline s'est mise à empoisonner la vie de ses éducateurs, de ses copains, de ses amants...

Qui ne l'en adoraient que plus.

## Scènes de la vie de tous les jours

Il est temps de s'habiller pour partir dîner. Ce sera une sortie pizza. Je vais dîner avec mes frères et sœurs. *Comme si je pouvais espérer d'eux une autre sortie !* J'ai pris ma douche. Nu à l'exclusion de la serviette qui me ceint les reins, *tiens, depuis quand je mets une serviette ? Et encore trempé, je me sèche toujours pour ne pas laisser des marques d'eau sur le parquet...* je reviens dans ma chambre choisir chemise et cravate. *Je ne vais quand même pas sortir débraillé !* Slip, chaussettes, pantalon... j'attrape ma ceinture à vingt centimètre de la boucle et me penche pour en saisir l'autre bout et le faufiler dans les passants. De droite à gauche cette fois-ci, elle paraît un peu déformée, incurvée... La ceinture pèse plus que normalement et change un peu de couleur. Elle est plus claire. Bizarre. Voilà maintenant que ma main ressent une impression de déplacement. La ceinture ondule avant de se tendre. Mes yeux se détournent et regardent où elle peut bien s'être coincée. Non, elle n'est pas coincée, elle s'épaissit et bouge. Sous ma main, je la sens s'arrondir et forcer mes doigts. Je n'ai pas encore compris. Elle devient ronde, noire et se tortille comme un serpent. Mes yeux remontent le long de la forme noire et brillante à la queue pointue. C'est bien un serpent que je tiens en main. Je vois sa tête fine, toutes dents jaillissantes, langue rose bifide sur fond de palais rouge nervuré, essayer de se retourner pour foudroyer mon poignet. Je hurle comme un dément. Je ne supporte pas de toucher les serpents *Et pourtant, si les autres les touchent, pourquoi pas moi ?* Affolé, j'essaie de l'identifier. Il est noir, il essaie de se retourner pour me mordre, ce ne peut être qu'un mamba noir, un des serpents les plus venimeux qui soit. *Il est si petit, pas plus de soixante centimètres...* Tant que je l'ai en main, il ne peut rien contre moi. Si je le lâche, il va pouvoir me frapper, m'attaquer en rampant sur le sol et affolé comme je le suis, je ne pourrai pas l'éviter. Je surmonte mon dégoût et le maintiens. Mes hurlements restent sans réponse. Personne ne vient à mon secours, personne ne vient m'aider. J'appelle «Jean-Marie, Jean-Marie»... *Il a dû partir.* Rien. Le bras le plus tendu possible pour éviter d'être seulement en contact avec sa queue qui fouette l'air, *Il n'a pas la force de la redresser et de l'enrouler autour de mon bras, encore heureux...* j'avance vers la porte. Pas de lumière dans le couloir. Je n'ose m'avancer dans la cavité sombre qui s'ouvre devant moi. Et cette tête qui essaie toujours de se retourner pour me mordre. Sa gueule est grande ouverte et je crois entendre des sifflements de colère. *Il va finir par trouver la po-*

*sition pour frapper. Il faut le prendre plus près de la tête.* Si j'ouvre la main, ses mouvements saccadés risquent de le libérer. Le bras gauche toujours tendu devant moi, j'avance ma main droite pour l'attraper plus bas et faire glisser la gauche vers le haut, vers les dents. Ça y est, il est neutralisé.

Je ne suis plus à l'entrée de ma chambre. Je suis dans une espèce de mastaba. Seul. Du sable très fin couvre le sol et les murs épais sont décorés de motifs indiscernables. Etonné, je m'approche de cette obscurité pour deviner ce qu'elle cache. Rien. J'avance dans un couloir aux toiles d'araignées collantes. Silence sépulcral. Mon serpent toujours furieux à la main gauche s'épuise, ses mouvements se font moins saccadés. Je marche dans un halo de lumière qui se referme derrière moi. *Comment ? Je ne tiens pas de torche.* Je ne sais pas et ne me pose pas la question. Je sens une présence, des présences. Je m'arrête pour tendre l'oreille. Des glissements feutrés ... très doux ... une multitude, en ma direction. A la limite de ma perception, je crois voir le sol bouger, onduler. Non, il bouge, il ondule vraiment, il est couvert de ces petits serpents noirs qui «courent» vers moi. Des trous s'ouvrent dans le mur. D'autres en sortent. *Un film d'Indiana Jones ?* Je jette «mon» serpent sur la masse ondulante et prends mes jambes à mon cou. Je cours pendant des kilomètres dans le labyrinthe. Ouf, mon laboratoire. Soulagement. *J'ai assez de produits chimiques pour me défendre.* Du pied, je renverse la bonbonne d'azote liquide. La surfusion fait glisser la nuée ardente vers l'entrée d'où je viens et coule sur le sable du couloir de la pyramide. Les serpents qui me suivaient de peu se pétrifient dans le flot bouillonnant qui ne s'appauvrit ni ne disparaît dans le sable. Les suivants rampent sur leurs congénères qui cassent. Ils s'avancent lentement sur le sol du laboratoire. Quatre ou cinq pas plus. Je saute sur la première paille et enfonce à coups de poings le faux plafond. A la force des bras, je me hisse dans l'étage de service et je débouche en pleine rue, dans la nuit et les phares de voiture, la plaque de fonte à côté de moi. Autour de moi, la pluie fait miroiter les lumières. Un dernier effort et je me retrouve en smoking noir impeccable, debout dans la rue déserte. D'un geste insouciant, j'enlève une improbable poussière de ma manche droite et, sourire aux lèvres, canne d'argent à la main, je remonte l'avenue déserte. *Fantomas jusqu'au bout des ongles.* Même cape, costume noir et chapeau haut de forme. Ma chemise blanche est en fait un plastron à peine dissimulé par une grande écharpe crème de batiste gaufrée. Je remarque l'erreur de casting sans y prêter attention. J'avance dans la rue. Je reconnais l'allée d'Aubert. l'Opéra Garnier, enfin !

Agnès est là, en plein milieu du hall d'entrée à m'attendre. Ma traductrice de Wroclaw en tenue Empire, à la robe qui traîne jusqu'au sol et laisse son torse plus qu'apparent au-dessus de seins flétris ! *Quelle âge a-t-elle déjà ? 75 ou 80 ans ?* Ses mains sont gantées au-dessus du coude. Je m'incline pour un baisemain que je choisis à distance.

Elle aime cela, y est habituée, elle a été femme d'ambassadeur. Elle sait que je préférerais une main non fanée sous la dentelle. Aussi elle prend un malin plaisir et son œil étincelle à voir mes lèvres se pencher sur le filet du gant, sans l'effleurer. J'ai un masque noir. *Comment sait-elle qu'il s'agit de moi ?* Je ne suis pas petit et gros mais grand et fin. Des maréchaux d'Empire au bras de jeunes femmes gravissent les marches. *Comment font-ils pour aller aux toilettes ?* Coup d'œil à la ronde. *N'y aurait-il pas une jeune connaissance à ma guise, à la peau lisse et tendue, à la tête pleine de bouclettes, de dents magnifiques et de rires idiots ?* Non. Je lève à regrets mon bras qu'Agnès prend avec grâce et délicatesse, me sourit, rayonnante, et nous suivons le mouvement... Tic-tac, tic-tac...

Réveil...

## Hayange en novembre

Une flamme bleue ouvre sur la ville.  
Reine des métamorphoses démesurées  
Elle claque son oriflamme dans un vent  
De soufre sous un ciel de plomb.

Au-dessus d'un océan de dépouilles  
Patural règne de son feu éternel.  
Les toits en dent de scie sculptent l'horizon  
Des grands ensembles, aveugles de trop d'yeux fermés.  
La Cité aligne quelques maisons brunies  
Le long de serpents brillants d'être laminés.

Sur le bitume de la transhumance journalière,  
Dans le lointain, la pluie fait chanter sa présence.  
Les grands bureaux, borgnes, imitent le Château  
Tandis que le marbre de la place estompe ses bâtiments.  
Saint Martin égrène ses tempos assourdis par le froid,  
Saint Nicolas se retient de tendre les bras à la Vierge,  
Sous un ciel lourd de goudrons avalant les collines.

La petite Chapelle qui se meurt de ses morts oubliés,  
De son écran de verdure, surveille les vivants  
Gourmande de leur nombre et de leur vie.  
Les jardins cerclés de bois et de fers montent,  
Partent à l'assaut du Plateau décharné.

Un ruban de fer transperce la ville, la viole.  
Ahanant sous la charge, les diesels éruentent.  
La barrière piège de gros cafards multicolores  
Blokue des insectes, en masses sombres,  
Sur le macadam brillant d'être foulé aux pieds.

La plaine de l'ouest, cernée d'entrepôts gris,  
Rassemble les serpents de fer au sortir d'épaves.  
Un soleil plaque ses feux avarés sur un toit,  
Blesse l'œil d'un morceau de lumière vite cassée,  
Eclabousse d'un sang délavé des nuages épars.

## ( Re ) Naissance

Votre Roi argenté vous a conduit à la mort,  
Vous avez brûlé vos bois et votre air s'est réchauffé.  
Votre eau s'est dépeuplée et a scellé votre sort.  
Vous avez détruit votre terre et elle s'est vengée.

Faces creuses, yeux sans pupilles, cerveaux vides,  
Vous persistez à l'adorer, son maelström vous engloutit.  
Faces repues, ventres distendus, entrailles putrides,  
Vous trahissez vos enfants aux espérances étourdies.

Ils sont venus les Côtes d'os. Vous ont submergés,  
Sculptant dans vos chairs leurs désirs inassouvis.  
Ils sont vos éphémères héritiers, pas ceux espérés !  
Sculptant avec vos chairs des lendemains rougis.

Ils sont venus les Côtes d'os à cheval sur les tornades,  
Déformants d'hystérie vos femmes, troussant leurs cottes.  
Ils sont venus les Camards, riches de monades,  
Ondulants depuis les cimes coupantes d'un ciel zélate

Puis plus rien

Un peuple minéral recouvre votre monde,  
Talque vos routes, vos villes et vos bombes.  
Les feuilles sont poussières, le bois gronde,  
L'air soufre, l'eau croupie, la terre tombe.  
Puis JE suis venu

Pour vous, j'ai planté des champs de blés.  
Pour vous, j'ai assouvi la faim de vos villes.  
Pour vous, j'ai abreuvé la soif de vos canaux.  
Pour vous, j'ai recréé un monde de vie.

Jamais les soleils ne s'éteignent sur mes terres.  
Des planètes neuves sont miennes.  
Je vous rajeunis de mondes naissants et fiers.  
Je serais le dispensateur de vos félicités.

Mes forêts raniment votre atmosphère.  
Mes fleuves font fleurir vos averses.  
Mes océans alevinent vos eaux vertes.  
Mon air rafraîchit à jamais vos déserts.

Vos yeux troués se sont levés sur le ciel.  
Vos bouches sans dents se sont raffermies.  
Vos mains percées cicatrisent et s'emplissent  
Vos lèvres asséchées se désaltèrent.

Il était temps.  
Mais JE suis venu.

## Simplement

Ni Français, ni Européen  
Humain simplement.

De Strasbourg à Varsovie,  
De Metz à Porto Alegre,  
De Frankfurt à Mahébourg,  
De Bruxelles à Mexico ou Pékin,  
Le monde est mon pays,  
Ce monde est notre pays.

Je n'ai pas violé ces terres lointaines,  
Mes prédécesseurs s'en sont chargés.  
Je n'ai pas détruit ces sols profonds,  
Notre technologie est plus efficace.  
Je n'ai pas détruit de peuples,  
Notre religion s'en est chargée.  
Je n'ai rien fait et je dois refaire  
Réparer  
Redonner forme et contenu  
Pour nous les enfants des enfants.

Animaux massacrés, forêts brûlées,  
Glaciers fondus, océans pollués.  
Air corrompu, humanité oubliée  
Au nom de Dieu, de Dieux,  
De l'absence de Dieux,  
De puissants repus à en crever,  
De financiers inconscients.  
Fonce, Diable.

Une feuille vierge de la Vierge  
A emplir d'un cri, le Cri  
Fomenteur un début de révolte.  
Il faut bien commencer.  
Poursuivre l'œuvre de fous  
Enfermés dans nos prisons.  
S'opposer à nos dieux.

Plus de couleurs, plus de races,  
Plus de religions, tous unis,  
Contre nos gouvernants,  
Contre notre logique,  
Contre notre manque de critique,  
Pour survivre,  
Seulement survivre.

Humain, simplement humain.

# Patricia Scholtes

Petite fille (*poème chanson*)

Marie-Jo (*LES NouvELLES jumelles*)

L'homme du bar

La série des slows

Le bar

Elle et lui

Poudre ou Madame

Train de nuit

## **Petite fille**

*(poème chanson)*

Rappelle-toi la morosité de ton quartier  
Sonne le gueulard, la journée est terminée  
L'atmosphère est lourde et enfumée  
Tu as du mal à respirer

Rappelle-toi les rayons du soleil  
Jamais ils ne caressent ton sommeil  
L'univers sent le renfermé  
Tu ne peux plus évoluer

Rappelle-toi les ouvriers  
Qui sortent sales devant le portier  
Tu cherches ton père des yeux  
Ah le voilà, vous êtes heureux

Rappelle-toi le logement de misère  
Deux pièces, le lavabo, quelle galère  
Dans la chambre noire, tu coiffes la poupée  
Tu aimes jouer

Rappelle-toi tes grands parents  
Des émigrés qui parlent avec accent  
Souvenirs de Noël, enchantés  
Tu brilles dans la gaieté

Rappelle-toi toutes ces années  
Quand la semaine est terminée  
Ton père te montre ses bistrots  
Tu sens l'anis et le diablo

Rappelle-toi ta mère,  
Qui arrondit le mois comme couturière  
Ta chère maman, dans la pauvreté du moment  
Il ne manque rien mais tout y manque

Rappelle-toi les piquets de grève  
La crise, les magasins qui baissaient le rideau de fer  
Dans la ville, plus d'usine, ni de fumée  
En cité dortoir, elle est transformée

Rappelle-toi, rappelle-toi,  
Tes écrits sur le calepin noir  
Rappelle-toi, rappelle-toi à l'infini...  
Raconte à tes enfants tes souvenirs de tiroir.

## Marie-Jo

(*LES NouvELLES jumelles*)

*à mes enfants*

Marie-Jo a 52 ans, trois enfants et des petits enfants. Elle travaille dans un cabinet d'architecture. Belle, bien faite, tout chez elle exprime la douceur : son visage, sa façon de parler, la texture de sa peau.

Depuis des années, elle vit seule, sous les toits, elle parcourt lentement les quatre saisons de l'année : en été elle a chaud, en hiver elle gèle. Peu importe, elle tient bon : son appartement respire la tendresse, c'est coquet, ambiance moelleuse, plein de photos au mur et, sur tous les dessins de ses petits, on peut lire « mamy, on t'aime ! » Chaque fois, lorsque Marie Jo parle des rires et des soirées en famille, elle rayonne de bonheur, elle brille de joie, heureusement qu'il lui reste cela...

Cette dernière semaine a été pénible, beaucoup de boulot, stress, réflexions des collègues, jalousie ressentie, heurts avec le patron, à tel point que Marie-Jo songe à démissionner !

Aujourd'hui c'est vendredi, ouf. Elle doit faire les traditionnelles courses au supermarché, porter le caddy super lourd, les packs d'eau, et les heurts en caisse avec des retraités dans son dos, en regardant leurs montres et en lui précisant qu'elle ne range pas assez vite. Bref, encore ce cirque de week-end pour être bien énervée !

Une fois les courses finies, elle rentre chez elle, la voilà montant les marches de la maison, allez hop, elle est dedans, décharge, range, bof, elle n'en peut plus ; elle est exténuée, elle s'encourage en chuchotant : « une bonne douche, ma cocotte, et au lit ».

L'eau est chaude, Marie-Jo commence à se relaxer, elle est relaxée, elle se frictionne les bras, le ventre, les cuisses, la figure, elle devient heureuse. À la fin, elle se met des crèmes. Marie-Jo s'achète toutes les crèmes du monde pour se faire belle. Un nuage de

parfum, une touche de rouge à lèvres (pour se donner bonne mine), ça va mieux, elle est complètement détendue ! Elle veut se coucher en propreté et beauté.

En sortant de la salle de bain, elle s'étonne de voir les lumières allumées dans son grand salon. Puis une brisée d'odeurs l'interpelle. *Ah, la bonne odeur de tabac* (ça lui rappelle son papa qui fumait la pipe) mais il n'y a pas que ça, ça sent bien l'homme et son eau de toilette légèrement boisée et épicée ! Elle s'explique : *Je suis fatiguée, je me fais des films !* Soudainement une voix :

– *Bonsoir !*

– *Bonsoir, hein ? Qui a parlé ?* Elle s'étonne. Regarde de tous les côtés : personne, elle est bien seule. Bon, avant de se coucher, elle veut ouvrir son courrier : hélas, des factures, des contraventions, tout y est, la joie du diable, quoi !

La voix radote :

– *Bonsoir...*

Marie-Jo : (...) *Mais je rêve ! Il n'y a personne... Ou ?*

Sur la table basse du salon, une atmosphère de fête : les petites bougies scintillent et deux coupes de champagne attendent. Sur le canapé, une masse qu'elle ne connaît pas, elle essaie de réajuster le visage de... Oui, ses yeux bleus sont là, tout près d'elle. Oui, c'est bien lui. Marie-Jo fait la mise au point... Monsieur est là, assis, chemise claire, cravate, costume en velours ; il est toujours le même : un brun ténébreux, beau, bien coiffé, large sourire. C'est lui et tout autour de ce Monsieur, le temps et l'espace sont magiques. *Pourquoi en avoir peur ?* Elle n'en a pas peur, s'assied aux pieds de l'inconnu. *Bonsoir*, prend une coupe de champagne (après tout, Marie-Jo est quand même chez elle).

Pas de questions, Monsieur est avec elle, il faut en profiter. CAR-PE DI-EM ! s'entend-elle balbutier. Ah, le Monsieur est très rassurant.

Marie-Jo et le Monsieur sont amoureux, ils s'aiment à la folie. Les deux passent une soirée merveilleusement tendre, elle est bien, contente, satisfaite, elle s'extasie, et doucement, doucement, tous ces bisous, tels des somnifères, la font s'assoupir.

Marie-Jo s'endort dans le calme et la volupté de ces baisers...

Samedi matin.

*Mon Dieu, il est presque dix heures ! Mais quelle nuit ! – se dit Marie-Jo. Quel beau rêve ai-je fait ! Elle se rend compte que : Tiens, c'est bizarre, je suis engourdie, j'ai dormi sur le canapé.*

Puis, tout près d'elle, sur la table basse, elle aperçoit une bouteille vide et deux coupes... Tout est à sa place...

## L'homme du bar

– Vous, l'accoudé au bar, qu'avez-vous pensé, cher monsieur, en voyant cette blonde pulpeuse vous dévorer du regard ?

–Ha, pas mal, c'était une bonne idée de sortir ce soir ! Je plais encore. Tant mieux.

Et ensuite pour soi-même : Mais quels yeux et quelle bouche, et cette paire de nichons !

C'est presque gênant, son regard blond est si fort, ouf, tant d'insistance. Elle me déshabille tout en conversant avec un autre homme. Rien d'inquiétant. Elle ne lui manifeste aucun intérêt, je crois, la voilà, fait deux pas en direction de la sortie. Où va-t-elle ? Elle revient, me regarde, me contemple, m'observe encore, sourit. Qui est-elle ? Je ne la connais pas. Est-ce que je la connais ? Non, m'en souviendrais, j'adore les blondes. Qui est-elle, donc ?

Tout d'un coup les copines de ma blonde insistent pour partir, elle a l'air déboussolé, rougit, piétine comme une gamine :

– Attendez un peu...

Qu'est ce qu'elle a dit ? À qui parle-t-elle ?  
À un «lui». Bon...

– C'est qui ce «lui» ? Je crois que lui c'est «Lui» ? Ou Louis ?  
Elle et lui. Pêle-mêle...

Lui : Je ne me rappelle toujours pas. Il y a trente ans peut-être, Martine...  
Je ne sais plus...

Un peu d'ordre à ma veste et à mes cheveux, ça y est, elle s'approche ma féline, sans parler me renifle, me détaille comme une belle pièce de bœuf au salon de l'agriculture. Là c'est trop, je n'en peux plus... Je fais quoi ? Je commence à la serrer dans mes bras ? Que faire, mon diable ?! Je sens son souffle sur ma joue, devient fou d'elle, tend la main pour la prendre par la taille, mais hélas elle me file entre les doigts... Une irréaliste, quoi !

.....  
– Excusez-moi pardon, monsieur, tout simplement pardon, je vous ai pris pour «Louis» !

Le monde nocturne de la discothèque... tourne et contourne la...

– Où suis-je ? Il est tard, la ville entière s'est endormie, tout est gris, un gris sans bruit, paisible. Au loin, quelques voitures se racontent en vitesse leurs amours routières et ici, c'est-à-dire là, tout près, sur le pavé, le pas des hommes et des femmes qui dansent.

Dans la rue. Dans la rue on se dépêche «il ne faut rien rater», vite on s'engouffre !

– Retournons à la blonde qui est... Se dit-il.

– J'y vais, je n'y vais pas ? Le monsieur respire un grand coup puis, récupère une fragile assurance : Suis sauvé !

Arrive ensuite une autre charmante dame, celle-ci est seule !

L'autre : Ça y est *la porte* est franchie.

La Seule met le pied dans la discothèque pour la toute première fois de sa vie. C'est compliqué, c'est dur, c'est la première fois.

Pour une fois, elle a laissé se débrouiller pendant le week-end ses grands enfants. Très bien, c'est normal... Refaire sa vie, c'est dans l'ordre des choses. En plus, il y a bien longtemps qu'ils sont partis de la maison. Ils viennent la voir les week-ends. Autrement, chez elle, il n'y a plus que le chat et le poisson rouge, drôlerie, histoire d'amour ! Chat et poisson ! C'est dingue.

La Seule a l'intention de s'asseoir au bord de la piste, elle s'enfonce au maximum dans les canapés velours et ne... les quittera pas de la soirée... Personne ne l'invitera à danser, malgré sa mise en plis toute fraîche, sa petite touche rose de rouge à lèvres, et sa jolie robe. Quelle soirée ! Personne ne la verra... Et elle a tant de choses à leur offrir !

Toujours là, dans la discothèque, un quart d'heure plus tard, s'annonce J-P. J-P. ? Un certain Jean-Pierre, très sûr de lui. Ce Monsieur connaît tout le monde, fait la bise à toutes les gonzesses, a le carnet de bal bien rempli. Bref, Jean-Pierre ne quittera pas la piste, il y a du boulot à faire ! Ici et là, au milieu et partout, il va dégouliner de sueur toute la soirée. Jean-Pierre danse et danse avec elle et elle et elles, dansera toute la nuit, il a l'air de s'amuser. D'autres gars l'envient, il a les plus jolies !

– C'est décidé, se dit un prénommé Michel, je vais prendre des cours de danse, j'en ai fortement besoin. L'année dernière not' Michel a voulu apprendre à danser, il s'est présenté à un cours, il est resté trente minutes, n'a rien compris, deux pas à droite, un à gauche, et surtout être souple. Être souple c'est quoi ? Ça n'a pas marché ce jour-là, il a grimpé trois fois sur les pieds de sa cavalière et la dame rouge de douleur s'est emballée :

– Aie, mais vous me faites mal, monsieur, avec vos chaussures !

Michel, du fond de ses mauvais souvenirs :

– Qu'est-ce qu'elles ont mes godasses ? Un peu lourdes, moches peut-être ? Sécu oblige, il m'en faut du genre...

À droite, presque dans le noir, un Edmond. Edmond, lui, est veuf, il aime bouger et fréquente le dancier depuis six ans. Le voilà, il est assis en retrait sur les chaises hautes, a l'allure sympathique, de temps en temps il fait un bon et large sourire. Déjà six ans qu'il a rencontré Suzette, celle qui est assise presque à côté de Madame la Seule.

Edmond se décide, invite Suzette :

– Voulez-vous danser ? Elle accepte chaque fois, ils vont danser sans rien se dire. Ni un ni l'autre n'aura le courage d'échanger une parole, juste quelques sourires furtifs. Leurs yeux parlent la langue du silence !

La série de rumba est finie, Edmond raccompagne Suzette, la raccompagnera toute sa vie, jamais il n'osera lui dire qu'il la trouve jolie et que la vie à deux c'est quand même mieux.

Il est tard, la ville entière s'est endormie, tout est gris, un gris sans bruit, paisible. Au loin, quelques voitures se racontent en vitesse leurs amours routières, et ici, c'est-à-dire là, tout près sur le pavé, les pas des hommes et des femmes qui dansent.

## La série de slows

**B**ob ne peut s'empêcher de draguer, il danse et serre jusqu'à l'étouffer une très belle demoiselle, qui s'exclame : « mais, je meurs de chaud, en plus vous me faites mal. »

Bon, ben, bof, Bob, ça ne marche pas avec cette nana, ce sera pas pour cette fois ! Et de toute façon, tu as déjà repérée l'aut'e, la petite brune court vêtue qui vient d'arriver !

Pour le slow, il y a ceux qui font du surplace, un mètre carré suffit à trois couples.

Sinon, il y a aussi Jeannine et Robert qui courent tout autour de la piste, elle tourne, virevolte, il la couche par terre, oh là là, alors eux, ils savent danser. Ils dansent merveilleusement.

Guy interroge S. : « Et toi tu es divorcée ? Mariée ? Veuve ? » Que faire ? S. c'est Sophie ! Sophie, elle, s'ennuie avec G. G c'est Guy. Quand même, elle ne le contredit pas. « Que lui répondre ? » Elle accepte son style, sinon jamais elle ne danse. Ah Sophie ! Pauv' Sophie ! Sophie cache sous des tee-shirts trop larges, des rondeurs qui la font mourir de complexes. Ses maillots noirs et blancs pleins d'inscriptions parlent à sa place :

«j'en ai mare de tous ces kilos !» Elle fuit le regard des mecs. Elle voudrait que tout le monde l'excuse parce qu'elle est grosse et lourde.

Les slows continuent. Dans la foule serrée, Bernard et Martine. B. et M., alors eux, ils sont seuls au monde et bien amoureux ! Oh l'amour ! Ah ! Bernard passe les mains autour de la taille de Martine, puis caresse son dos, c'est chaud, sympa, rien de vulgaire !

S. rêve de B. Suzette rêve de Bernard. Depuis longtemps ou depuis ce soir-ci : « Ah, si seulement c'était moi. » Sophie ne comprend pas : « mais qu'est ce qu'il lui trouve, elle fait vieille, la Martine, elle est moche, n'importe quoi ! »

Nos amoureux sont heureux et s'embrassent sur les lèvres, leurs bisous ne sont ni spectaculaires ni cinématographiques, ah non ! C'est tendrement beau et les copines n'en croient pas leurs yeux ! A., B., C., D., E., F. Tout l'alphabet y est !

## Le bar

Les rides sont installées, les longs cheveux ont grisés, Jacky fête ses week-ends au bar, il les connaît toutes : de la Gilberte à la Martine en passant par la grosse Gertrude. Elles lui ont tout raconté, leurs histoires d'amour, leurs déceptions, leurs mariages, les enfants, etc. Cela fait trente ans, qu'il boit et qu'il écoute :

Et toi, Jacky, toi ça va ?

Nul ne sait rien de lui. Étant jeune, il avait une petite amie, une belle italienne, ses parents n'ont jamais voulu la rencontrer. Finalement, pour je ne sais pas quelle raison, il a préféré « ses parents » et à l'heure actuelle, il vit seul. Mais au hasard de la vie, il a revu Daniela qui était en formation de quelques jours dans la région. Ils sont allés manger ensemble dans un restaurant. À table, ils se sont parlés puis ils ont pris la décision de se rencontrer à nouveau. Maintenant, peu importe l'avis de ses parents, il s'en moque ! Jacky va mieux.

Et la soirée continue, Seule, l'autre blonde, la charmante dame seule, est fatiguée et se lève, elle part. Personne ne la verra partir. Est-elle vraiment partie ?

Alors que le vigile lui ouvre la porte, arrive Monsieur Fernand, la cinquantaine grisonnante, taille moyenne, propre sur lui. Fernand, non plus, il ne l'a pas vue, il la heurte légèrement, aïe, la bouscule.

Confusions, excuses, premiers émois. La charmante dame fait demi-tour, elle revient. De toute façon, elle n'a plus que ça à faire !

Au bar, il ne reste qu'une vingtaine de personnes, toujours les mêmes gens qui parlent fort, se prennent à philosopher, c'est sûr, ce sont ceux qui vont refaire le monde à partir des odeurs...

Et puis, pour ne pas faire l'autruche, il faut dire que dans un coin, affalée sur le canapé velours, il y a aussi bien moi. Me suis-je amusée où ai-je fait semblant de me cacher dans la foule? Du haut de mes cinquante trois ans, je n'avais jamais pensé aller danser. Bref, suis tout comme l'aut'e. Suis-je l'autre ? Non ! (...) Oui ? Du haut de mes cinquante trois ans, je n'avais jamais pensé aller danser. Oui, c'est vrai et c'est Laurence, une amie, qui me l'a proposé : « Allons danser, fille ! » Je suis ici et là, partout et nulle part, et je regarde. Eh oui, moi aussi, j'ai envié Martine et Bernard qui s'aimaient, j'ai bien dansé avec Jean-Pierre, me suis fait draguer par Bob, et malgré la maladresse de ce Michel, je ne lui en veux pas. Ah, oui, je suis ici, dedans, je suis un fragment de foule ! Je me laisse deviner, je range mes rêves et mes émotions, en écoutant une jolie chanson.

La soirée est terminée, je me lève, trébuché dans Fernand. Oh, F., Fernand, tête en l'air toi, mec ! Fernand ! Dans ses yeux s'ouvre une nouvelle lueur, il pense toujours à « la charmante dame ».

– Fernand, fais gaffe et dit gentiment PARDON !

À vingt ou à cinquante ans, la même personne entre et sort de la même façon d'une discothèque !

## Elle et lui

Ils s'étaient rencontrés au mois de septembre dans une discothèque de la région. C'était la première fois que madame sortait ; quand à lui, il était habitué des lieux et tout le monde le connaissait ! Il s'est avancé vers elle, lui a dit : « Vous êtes touchante » puis l'a certainement invitée à danser et l'histoire a commencé...

Histoire bizarre, avec des hauts, des bas, des heurts, des rires, beaucoup de doute, de la crainte aussi, une remise en question quasi permanente.

Chaque fois qu'il la quitte, il lui dit : « Prends soin de toi ! » Madame apprécie ce qu'il lui donne, mais ne sait plus apprécier combien de temps va durer leur amour. Et oui, c'est ça l'amour... Elle sort pour prendre le courrier. Pour lui, elle pourrait... Ce « petit homme. » Ils s'étaient rencontrés au mois de septembre dans une discothèque de la région. C'était la première fois que madame sortait.

Elle retourne sur le canapé et continue de dévorer les pages du roman qu'elle a commencé.

## Poudre ou Madame

Il pleut. Les sachets lourds coupent ses poignets. Les cheveux mouillés et le rimmel coulé, les habits un peu de travers, elle pénètre dans les magasins, achète et achète : chaussures, pulls, tee-shirts, accessoires qu'elle a en mille et un exemplaires. Elle fait plaisir aux vendeurs qui travaillent à la commission. Elle expérimente le langage commercial : « Bonjour. Au revoir. Merci. » Et les caisses encaissent. Elle se sent. Pas d'importance. Pas l'envie de.

Assise à une terrasse, elle regarde les gens de la rue. Elle se pose des questions banales : *Qui sont ils ? Que font ils ? Que mangent-ils ? Qui aiment-ils ? Après quoi courent-ils ? Ont-ils des chats ou des chiens à la maison ? Sont-ils bien dans leur peau ? Trop gros, maigres,*

*petits, beaux, laids, comment vivent ils leurs différences ? Elle est une philosophe ratée ! S'entend dire : Êtres uniques ! Elle est une philosophe ratée ! Et trouve la rue triste sous ses arbres centenaires. S'entend dire : Combien de personnes ont-elles levées les yeux pour les caresser d'un regard ? Le monde ne voit plus rien autour de lui...*

Et elle. Elle est ELLE. Elle est, elle gaie dans ses habits colorés. À peu près. Disons. Des jours, oui, d'autres, sais pas... Attirée par un aimant, elle se lève et...

A-t-elle oublié quelque chose ? Avale d'un trait son panaché et la mouche qui s'y est noyée, rassemble ses achats, s'engouffre à droite, s'arrête net devant « La boutique », aucune inscription à l'étalage, pousse la porte bleue et y entre.

L'intérieur est immense, des patients – clients de tous horizons et couleurs y attendent.

– Bonjour, *Mister Jingle*.

*Mister Jingle* est le « docteur de leurs cœurs ». Il arrive chaque jour à sa boutique dans un show digne des présidentielles, musique de Rambo 2, spots. Bref, Créature Noire, mi-humain, mi-lutin et... Bon, pas la peine de continuer la diffamation de... Lors des sorties, lorsqu'il trébuché dans son écharpe blanche trop longue, la ville entière éclate de rire.

Cette fois-ci, *Mister Jingle* crie :

– Les uns après les autres !

La foule se discipline, pour que le maître puisse distribuer son breuvage.

– N'oubliez pas, trois fois par jour, n'oubliez pas, s'il vous plaît !

C'est son tour. Elle est venue chez lui pour des raisons à elle. Elle a mal au cœur. Depuis une semaine ! Que pourrait être ce malheur ?

– Ah, c'est la première fois que je vous vois, tout ira bien, vous inquiétez pas chère Madame ! *Jingle* lui pose la main sur le cœur.

– Ça fait longtemps que vous n’avez pas aimé « mon petit » !

Le petit, le petit, le petit... Elle commence à rougir...

– Prenez ce flacon.

Elle balbutie : « Merci » et rougit complètement. S’en retourne dans les rues, légère, son remède dans sa main droite.

L’après midi passe mais elle est vraiment inquiète, Jingle ne lui a rien dit sur sa maladie. Elle contemple le flacon. Elle flaire la potion de rêve, lit l’inscription minuscule « poudre d’étincelle, concentré de bonheur, fragments d’étoiles, à consommer sans modération ! » Elle se dit en sourdine : *Alors, Jingle, t’es cardiologue ou magicien ?*

## Train de nuit

**H**omme cherche femme la cinquantaine pour faire un bout de chemin romantique. Femme libre désire rencontrer homme libre et sérieux.

Ils correspondaient par le biais de l’ordinateur. Au départ, les conversations étaient sans importance, ils parlaient du vent et de la pluie, parfois ils cachaient leur maladresse sous des remarques caustiques. Plus tard, petitement, ils ont appris à se connaître, et à échanger des idées : sur la politique du gouvernement, le réchauffement de la planète, sur les misères de l’économie et un jour, ils ont décidé de se raconter leurs passions et vies : groupes de rock pour lui, arts plastiques pour elle.

Les semaines passaient vite ou moins vite, cela dépendait de leurs états d’âme. Les jours devenaient nuits et les nuits s’ensoleillaient, jusqu’au soir où elle sentit avoir des ailes et prête à le rencontrer pour de bon.

– Cher pseudo, vous m’avez dit un jour, que vous aviez envie qu’on vous surprenne ! Et bien voilà, j’ai quelques jours de congé, et j’aimerais me rendre dans le sud mais pas en voiture. Par conséquent, voyage en train. Vous ne savez rien de moi, ni où je loge ni

comment je suis en réalité. Puisque vous m'avez envoyé votre photo, je pourrais m'en servir maintenant. Photo à la main, je me débrouillerai. Je vous identifierai. Ainsi je vous propose de me rejoindre samedi dans le train 39000, Nice, départ 19h45. Dans ce train niçois, nous aurons tout le voyage, toute la nuit pour nous trouver et nous connaître.

Le pseudo répond sur l'écran :

– Bizarre idée que le train, mais pourquoi pas !

Notre homme prendra congé, tout s'arrangera à merveille, après tout. Nice est une belle ville. Déjà samedi soir, il trie les fringues, exagère un peu sur l'eau de toilette, il en mettra abondamment sur ses chemises et vestes, soigne son haleine en mâchant un chewing gum, ça y est, il est prêt, son baise en ville à la main, il se rend à la gare de Metz.

.....  
Du monde... Et ben, ça promet ! C'est la période des vacances et les quais sont bondés. Le sien aussi. Il pousse les gens, il leur demande pardon, il se laisse bousculer, il bouscule également, c'est comme ça dans une grande gare. Les voyages demandent des sacrifices, quoi ! Et il n'est pas au bout de ses peines. Lorsque son quai se dégage un peu, il contemple les femmes qui passent, qui courent, qui pleurent et sourient. La chasse n'est pas ouverte mais il se fait le plaisir de regarder toutes les beautés qui l'entourent : rousse, blonde, brune, grosse, svelte, maigrichonne, jeune, mûre ou flétrie.

Ah, voilà le wagon indiqué ! Allez hop, il y monte. Drôle de train : il sent vraiment le train, un train atemporel, le train d'époque, plutôt de toutes les époques, vieux et attirant à la fois, grinçant, ondoyant, avec un couloir et des compartiments, tiens ça existe encore ? Pseudo est surpris mais content de la situation.

Il cherche à s'installer selon son intuition, car l'autre ne lui pas indiqué le compartiment... C'est à deviner, à prendre ou à laisser ! Pseudo regarde dans divers endroits et trouve que ce serait bon de prendre place dans un compartiment qu'il vient de choisir. À peine installé, arrive le contrôleur :

- Monsieur, votre billet.
- Tenez, Monsieur !
- Merci, bon voyage !
- Merci, Monsieur !

Brusquement, Pseudo pensent à ses enfants. Si ses enfants le voyaient, ils diraient :

– Papa, depuis quand tu pars en train en vacances, qu'est ce qu'il t'arrive, papa ?

Ils ne savent pas que papa Pseudo correspond avec des femmes sur la toile, il n'a jamais parlé de ses recherches sur le site *Meetic*, et d'ailleurs, qui aurait pu le comprendre ? C'est vulgaire ? C'est de l'aventure ? Du désespoir peut-être... Peut-être pas ça, rien n'est clair dans ce monde qui a peur de la vieillesse et de la solitude...

Les sièges de cuir noir sont inconfortables et le tac tac des rails le fait retourner cinquante ans en arrière. Cinquante ans en arrière, il partait au *Mont-Dore* avec ses parents. C'était peut-être un train plus... En face de lui, un garçon mange un sandwich jambon beurre, ah le jambon beurre, ça aussi réclame toute une histoire, il revoit ces vendeurs-là, les marchands de casse croûte qui criaient sur les quais, ah les souvenirs, les souvenirs ! Qu'est-ce qui se passe ? Qui est assise à côté du garçon ? Que voit-il ?

Une femme élégante, cheveux relevés, bien conservée, c'est elle, elle s'assoit à côté de lui, garçon, à côtés de ses souvenirs de garçon.

C'est (...) ? Quelle joie ! Quelle... Non, se calmer, il faut se calmer, il ne va pas lui sauter dessus, il n'est pas une bête en chaleur ! Et puis celle-ci a-t-elle un fils ? Non, c'est lui le fils ! Son fils ? Non, ce garçon-là n'est pas le garçon qu'il a été ! Mon Dieu ! Il croise les doigts et essaie de s'en sortir.

Pseudo écoute discrètement la conversation que la dame entame avec les voyageurs de son compartiment.

Le jeune garçon a soif, il est fatigué, n'aime pas le train, sa mère semble un peu désabusée. Pseudo se propose de l'aborder, commence son approche, sourit élégamment, lui dit en douceur d'ouvrir la fenêtre, et la dame n'est pas insensible au charme de sa voix.

Une, deux heures que le train roule, dans les tunnels on peut s'imaginer les fantômes crier, on pourrait affirmer que la dame a peur et, lui aussi. Une telle réalité serait trop sucrée. Mieux, réagir de façon concrète !

Le problème c'est elle ! Elle pourrait lui dire quelque chose, faire une allusion, mais elle, celle-ci, ne lui a pas parlé de ce qu'il voulait ! Manque de patience, il se lance :

- Et vous, Madame, vous allez où ? Et votre petit quel âge a-t-il, s'il vous plaît ?
- Sept ans et il est impatient de revoir son papa qui habite Lyon.

Pseudo est déçu ! Merde ! Ce n'est pas elle, dommage, parce qu'elle lui plaisait bien. Donc, il faut changer de compartiment ! Bon...

Le train file et file dans la nuit noire, et notre homme excité n'a pas sommeil, se lève, fait les cent pas dans le couloir, cherche à droite, à gauche. Soudain, une voix forte l'interpelle :

- N'est-ce pas, monsieur, que j'ai raison une fois, les Russes envahissent notre marché, achètent tout, ne respectent rien ?

- Accent ! Ha, serait-elle Belge ? Il découvre la forme de la voix : corps déformé, petite chose minée par l'alcool, oh elle est vieille, en plus, moche comme tout !

La moche insiste :

- Qu'en pensez-vous ?

Pseudo voudrait couper court mais :

- Heuuuuuuuuuuuuuuuuu, après tout, rien, je n'en pense rien.

Oui, il a raison, personne ne peut l'obliger à partager les idées de cette dame.

Et la petite chose continue :

- Vous savez, j'étais en vacances une fois, en Tunisie. Pseudo n'en peut plus ! Il se barre.

Un peu plus loin, dans le couloir, arrive un homme dont on ne voit que le ventre.

Le ventru :

- Paola, veux-tu aller manger une saucisse avec moi et boire une bière ?

La chose Paola :

- Ouais, Gaston !

Donc, une Paola avec un Gaston ! Ouf, c'est pas elle !

Si au moins il avait un indice, couleur de cheveux, poids, grain de beauté. Mission

fatigante ! Tout mystère est foutu en l'air... Il est exaspéré, entre dans un compartiment, se dirige vers la fenêtre, ouvre la fenêtre, ses cheveux gris volent au vent...

Une voix l'interpelle :

– Non, ne vous penchez pas, monsieur !

Pseudo ne se retourne même pas, de quoi se mêle celle-là. On dirait une contrôleuse ! Des femmes contrôleuses ! Et ben, on aura tout vu ! Il continue sa méditation par la fenêtre, en observant les gares défiler. Deux-trois minutes et :

– Pardon ! - fit la voix.

Une élégante sexagénaire le pousse contre la vitre. Le parfum de la mamie le grise.

– Monsieur, je m'appelle Claudine, appelle-moi Claudine !

Pseudo s'énerve sur le coup, il ne veut pas être dragué si facilement !

– Écoutez, Madame, ça ne va pas ?

Comme folle, la Claudine 60 se jette sur Pseudo. Elle tente de lui arracher sa chemise. Quel empressement !

– Non, non, je ne veux pas de vous ! Madame, laissez-moi ! Qu'est-ce qui vous prend ?

La 60, rouge de colère et de plaisir inachevé, lui répond :

– Du calme, ho, on peut toujours essayer !

Et la belle 60 se calme, comme par miracle, comme si rien n'était, se remet à sa place, en haussant les épaules.

Pseudo, toujours seul et à la recherche de la femme jamais vue.

Il est trois heures du matin et le mystère reste entier. Les paupières lourdes, il décide d'aller se caler dans un siège, n'importe quel compartiment, disons le premier qui...

Une série d'autoquestions : *A t'elle raté le train ? Posé un lapin ?? Ca fait des mois et des mois qu'ils s'écrivent, ce ne serait pas correct de sa part !* Des moutons paissent sous ses

paupières. Un mouton, deux moutons, il s'endort.

À un moment donné, il se réveille, froissé et furieux :

*Mais où suis-je ? Quel voyage de cauchemar !*

Ses tempes sont moites, il fouille sous le siège, trouve sa bouteille, une gorgée d'eau, ah, l'eau lui fait du bien, il se sent mieux.

En face de lui, deux belles brunes bronzées, de 30-25 ou +30, on ne connaît jamais l'âge des femmes bien entretenues, parlent de leur problème de ménopause ! Merde, il a de la chance lui !

Pseudo referme les yeux, semble se rendormir. Ah, le malin vole la conversation, et...

Pseudo pense intensivement à elle, à son Attendue ! Si elle était venue avec une amie, « deux pour le prix d'une », excellente idée ! Il esquisse un sourire pour lui-même ou pour qui le veut ! Il nie tout : Non, je perds le sens de la réalité ! Putain de merde ! Ce ne serait pas correct de sa part. Il change d'avis, d'idée et de moral, passe la main dans ses cheveux décoiffés, et attaque :

– Trop chaud, mesdames ?

La plus belle :

– Non, ça va !

Pseudo, comme pour s'expliquer :

– Et on est où ? Je me suis endormi.

Belle :

– Quelques kilomètres avant Nice. Puis poétiquement, toujours Belle :

– L'été a été chaud et la garrigue brûlée embaume le petit matin. Voilà, on va arriver. Suis contente ! Ah, Nice.

Une autre, nez un peu crochu :

– Oui, parfait !

Bon, alors laquelle des deux ? - se demande Pseudo. Ou la troisième, un peu bouffie ? Qu'est-ce qu'il dit lui ? Y a pas de troisième ! Que dis-je, moi ? Y a pas de troisième et je n'ai pas la berlue, moi !

Elles papotent et se mettent à fermer à clé leurs valises :

– Sais-tu ce qu’il me manque, Isabelle ?

– Non, Sophie.

– Une bonne cigarette.

– T’as raison, à moi aussi.

Ah, mais elle m’avait écrit qu’elle ne fumait pas, ce n’est pas une des deux !

Il est très, très déçu, triste, désespéré ! Que va-t-il faire à Nice, tout seul, connaît rien, personne. Fichtre !

Tant pis, il décidera de retourner à Metz, le soir même. Théoriquement ! Oui, oui ! Mais le billet ? Merde ! Est-il encore valable ? Pas grave...

Au fait, il est où son billet ? Quelle nuit, quelle histoire !

Entré en gare niçoise, le train s’arrête, Pseudo récupère son bagage, descend sur le quai, l’air est doux, ça sent la vieille graisse des rouages.

Avance, perdu. Il se perd dans cette gare... Ce qu’il ressent, pas de mot, dépité, fatigué, affamé.

Et derrière lui, des pas qui lui courent après et comme un murmure :

– Monsieur, monsieur, attendez.

Il se tourne et il voit la contrôleuse du train ! Alors là... La contrôleuse, qu’est-ce qu’elle me veut ?

La Contro :

– Voulez-vous retourner chez vous à la fin de la semaine ?

Pseudo, tout confus :

– Ben, bien sûr, pourquoi ?

– Parce que c’est moi qui ait conservé votre billet !

Pseudo, surpris :

– Ah, bon, je ne me rappelle pas ça ! Où et quand ?

La Contro :

– Je n'ai pas le temps de vous raconter votre propre histoire ! Tenez !

Il l'examine, ne comprend pas tout de suite, elle sourit, jolie blonde, beaux yeux, belles dents.

Contro lui touche la main droite :

– C'est moi...

– C'est vous ? C'est toi ?

– C'est moi !

– On va prendre un café ?

# Séverine Le Burel

Le TOI( t) de la PaRoLe !!!

Les enfants de la rue

Les enfants de la rue. Suite. Un petit goût de déjà vu.

*Apparence (Le poème qui apparaît chaque nuit sur mon plafond)*

*Le fer à repasser (Hommage à Fernando Arrabal)*

## Le TOI(t) de la PaRoLe !!!

Flots de larmes.  
Armes d'eau, ô,  
Fraîcheur, crédulité, sensibilité,  
Ô sens trop usés,  
Flots de larmes sans armes  
Vous me faites échouer  
Vous c'est toi,  
Toi celui qui verse et déverse  
des larmes cristallines.

Rares sont tes joies,  
Électrique est ton humeur,  
Électrique et triste ta lueur.

Toi ce n'est pas moi ?  
Penses-tu pouvoir survivre ?  
Vivre en vie ta faiblesse, la mienne  
Ou bien affranchir et subir ta misère, la mienne ?

Suis mon drapeau blanc  
Écoute moi  
Ne me suis pas  
Je suis mon don de dire les choses  
comme elles sont.

Toi...(t)  
Viens à la surface, dans la profondeur,  
Fais face à l'instant, trouve ton audace,  
Émerge hors de l'eau et loin de toi

Tu me rassures,  
Tu m'endures,  
Tu me supportes.  
Toi ce n'est pas moi...

Toi,  
Qui a su m'aider,  
Qui a su m'AIMER  
Fais-moi un palais de bons rêves avec Toi.  
Avec toi c'est tous ces « moi »  
ne se répètent jamais.

Ma folie,  
Tes yeux m'envirent et transpercent

Toi,  
Tout simplement toi,  
Simplement moi,  
Simplement, la simplicité de la  
parole amoureuse de son silence  
Ô, ne m'écoute pas, coûte que coûte,  
Écoute mieux le son berçant de ta pureté.

## Les enfants de la rue

Sans foyer, clodo, SDF.  
Pauvre enfant de la rue.  
Pauvres enfants du trottoir.  
Leurs noms désignent les gens sans espoir.  
Désigner : signer, signer la vie.  
*À cause de qui ?*  
Du monde impitoyable.  
Des soi-disant gens bien.  
Cruel, intolérant,  
le nouveau monde est ainsi.  
Sans pitié.  
Amertume et angoisse.  
Ce que ressent l'abandonné.  
Colère envers le monde,  
Colère envers la politique,  
Colère envers les oppresseurs.  
Sur-vivre, survivre, sur-vivre... jamais vivre !  
La seule et néfaste loi du monde moderne.  
Nuages de fumée, nuages de pluie.  
Fumée incendiaire, fumée destructrice.  
Pluie diluvienne.  
Orage de révolte.  
*POURQUOI ?*  
La question de nous tous.  
La question que TOUT le monde se pose.  
Cœurs déchirés, opprimés, attristés.  
Des cœurs qui pleurent leur  
Souffrance...  
...La France du désespoir !  
Carton + trottoir = maison

Toit, foyer, rêve, espoir.  
Supplier, implorer, faire la manche...  
Souvenirs de bonheur entachés.  
*Juste. Injuste. Qui sait ?*  
Ces mots, aussi douloureux soient-ils, existent.  
Trop de personnes les vivent.  
Jour et nuit.  
Dans la douleur de la pauvreté.  
En attente d'une vie meilleure...

## Les enfants de la rue. Suite. Un petit goût de déjà vu.

Sur et pour le trottoir :

Trottez, trouvez un carton,

Dans un carton, mixez les journaux avec les articles sur le SDF,

Essayez d'obtenir un mélange sans sourire.

Ajoutez du vent de larmes en pluie,

Puis 3 grammes de vols répétés de la société moderne.

Versez alors la pauvreté sur une plaque d'argent sans teint.

Enfournez le tout dans un squat miteux et odorant.

Démoulez le rat qui se cache dans un trou de souris et laissez-le mordiller votre sac de couchage,

Ça pourrait vous chatouiller, ne rigolez pas !

Sur et pour la tyrannie :

Fouettez les passants bien gentiment en les gratifiant de votre plus beau sourire sans aucune joie et mélangez-y une bouffée de cigarette.

Versez la misère encore tiède, cela permettra de se rouler en boule sans casser le parquet grinçant.

Étalez toutes ses émotions sur une épaisseur de sang transis de froid.

Émiettez les coeurs glacés et répartissez-les dans les corps humides des sans-logis.

Roulez avec précaution les visages déformés par l'alcool.

Coupez les filets de secours et réservez le coin de trottoir encore libre au gré de vos envies.

Pour servir, saupoudrez de mauvaise conscience les riches dans leur transhumance.

Décorez de vêtements crasseux.

Enfin, ajoutez une goutte de whisky pour assaisonner le quartier tout en restant très discret.

Honorez ce cri de douleur d'un mégot encore chaud.

Vous sentirez dans cette préparation, le goût de déjà vu des sans domicile fixe que vous croisez dans les rues de la ville.

## Apparence

*(Le poème qui apparaît chaque nuit sur mon plafond)*

Apparence,  
Image inconnue.

Apparence du monde :  
Vue de l'espace qui s'espace intérieurement.

Apparence,  
Homme, femme,  
Similaire...

Je suis là.  
Me voyez-vous ?  
Je suis ici !!

Ces femmes ?  
Ces hommes ?  
Qui sont-ils ??

Ils jugent... Jugent mon apparence,  
Mon apparence: Moi !!

Que savent-ils de plus ?  
Secrets ? Mystères ?

L'apparence,  
Choix ou malédiction.  
Devoir à accomplir !

J'ai le cafard.  
Seule avec le cafard,  
Cafard à deux.  
Esprit frappeur, esprit de minuit,  
Éloigne-toi de mon apparence !!  
Va-t-en !! Laisse moi !!

Apparence, apparence, apparence,  
Carences, essences ?  
Caresser les apparences de l'apparence !

Et le sujet ? Et son complément d'objet ?  
Qui à qui ? Un homme ou une femme ? Secret ?  
Fade fadeur, seule solitude, triste tristesse, orgueil orgueilleux.  
Tout est différent en restant égal à soi-même.

Différents et égaux,  
Différentes et égales  
Origines inconnues.

Différences du monde, apparences du monde.  
Mon monde égal de l'homme de la femme  
Ou de la femme de l'homme.

Apparence !!! Vide rose,  
Laisse ce monde à nous en paix avec vous.

## Le fer à repasser

*(Hommage à Fernando Arrabal)*

Fernando sur son cheval  
Fers aux pattes  
Pieds et poings liés  
Dans sa course au mille do  
Do ré mi fa sol do !

Il prend le ferry  
Suit les rails  
Dans son galop effréné  
Pour narrer son arabe  
Selon l'art Arabesque !  
Toujours en arrière, en avant  
Jamais sur les côtés

En rafale, défilent ces bals  
De robes somptueuses  
Et d'habits chatoyants

Un arrêt puis deux,  
Fatigué, délaissé  
Sans repère, puis retrouvé,  
Remodelé, renforcé,  
En arctique  
Dans le froid de la colère,  
Adieu rêves éphémères

Au secours ! Au secours !  
Au fort, délivre la princesse  
Entremêlé parmi les mots  
Les rats du château s'accumulent,  
Le chevalier arrive au galop  
Allez, allez, oust !  
Les rats ont peur et disparaissent

Le rêve est pur, le réveil est céleste  
La vie est ainsi faite  
Remplie d'amour, de gloire, de fougue et de tristesse

Fernand, Fernandel, Fernando,  
Un crime parfait, une disparition utile !  
L'inspecteur Fernandov et ses théories sur la balistique  
Ont retrouvé l'arme du crime :  
Une plume dans un encrier  
Un lac d'encre noire,  
De l'encre désespoir, voilà les armes.

L'art et l'artiste,  
Ne font jamais attention à la fin du travail.  
Fernandov arrive  
Plus fou et plus déterminé que jamais !  
Empli de merveilles  
Empli d'idées : l'accusé est .....  
Où est-il ?

À la cantine, il compte les assiettes de purée : a, b, c, ah !  
Il s'arrête et dit : « le rabe, c'est pour moi ! »  
Prêt à dévorer tout sur son passage  
Enfer et damnation  
L'accusé redevient innocent !

Non, non, non  
Na, na, na  
Voilà,  
On voit arriver Fernando  
Clamons Odnanref Labarra !  
Odnanref Labarra ! Odnanref Labarra !  
Ca lui portera Bonheur !  
Et puis c'est tout !

Sylvie Simonelli

Papillotes d'avoir et être

Vide excessif

Couleurs

Écrire

Femme de corps

Ficus Iufmus

Non-voyante

Tombe eau, la vie t'attend !

Trop aimants (*poème à chanter*)

Zéro, HÉROS MORTEL

Le chien ou le tablier

Une seconde pour lâcher prise

## Papillotes d'avoir et être

Prenez un zeste de violettes.  
Ajoutez-y un trait de violine,  
Un soupçon de pirouettes  
Un nuage de topaze  
Une mesure de tambourin  
Et une pincée d'obscurité.  
Mélangez avec tempérance  
Aux idéogrammes de la nuit  
En évitant la formation de trous.  
Battez d'un geste ferme  
Jusqu'à l'obtention d'un esprit tissé de fer blanc.  
Introduisez délicatement l'obstacle discriminatoire  
Ainsi que les autres ingrédients.  
Salez, poivrez et relevez selon votre convenance.  
Versez le tout dans un grand destinataire sans Visage,  
Emballez-le d'émeutes.  
Pendant ce temps, faites crépiter de violents fumigènes,  
Allumez le trousseau d'arbres détroussés.  
Enfournez dès que le témoin est arrêté.  
Faites mitarder thermostat tangent un instant.  
Servez brutalement accompagné d'un bon cru comme  
«L'idéologie du citoyen» millésime 68,  
Ou d'un «cri-cri du temps» récolte 2005.\*

*Mise en garde: l'abus tue le consommateur.*

## Vide excessif

A s ns toi  
 B hé été  
 S cerné de ollitude  
 C vide ex essif  
 E tourm nt  
 N ma que  
 C é lipse  
 E attent

A	san. t..	soi
B	héb...	été
S	ce.n. d. so.itude	réel
C	.ide excess..	vif
E	t.u.ment	or
N	.anq..	mue
C	éc..p.e	lis
E	at.....	tente

là, Près de moi  
 coutumièRe respiration  
 ton Épaule  
 Soulage  
 rassurE  
 accompagnNe  
 anCrage  
 discrEt

là,	P	rès de moi
coutumiè	R	e respiration
ton	É	paule

	S	oulage
rassur	E	
accompag	N	e
an	C	rage
discr	E	t

## Couleurs

Une mesure de jaune  
 Un zeste d'orangé  
 Une pincée de rouge  
 Un trait de violet  
 Un nuage d'indigo  
 Un soupçon de vert  
 S'alignent sur un arc  
 Enjambant l'horizon  
 de l'aube au crépuscule.

## Écrire

Moutarde, café, riz. Courses crayonnées.

14 heures, mercredi 6, O.R.L. Rendez-vous épinglé sur le calendrier.

2005, septembre, Saint Malo, grande marée. Au dos d'une photo.

Soleil, flots, chaise longue. Banalités estivales. Bleues.

De tout cœur avec vous. Soutien au voisin.

À ce soir ! Message vite rédigé.

Écrits occasionnels, fonctionnels, impersonnels.

Phrases enchaînées, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, jaillissement de plaisir, premier texte.

Les mots surgissent, bouillonnent, résonnent, se déversent, s'épanchent. Depuis. À la recherche de l'émotion initiale.

Je me pose, me trouve et dialogue. Quête personnelle.  
Silence scriptural.

J'imagine, réalise, concrétise. Effervescence.  
Gonflée de projets.

Je quitte ce costume pour en revêtir d'autres, transformer, essayer.  
Par procuration, j'agis, vibre et pense.  
Délicieuses empathies.

Bien que transparent, mon lecteur, tu es présent.  
Je clarifie, reformule, précise pour être mieux comprise.  
Efforts consentis.

Écrits jubilatoires, exutoires, émouvoir. Pour émouvoir.

## **Femme de corps**

La fille au cœur vide s'accoudait chaque nuit au bar du temps. À l'heure où les épouses rêvent, le client esseulé pouvait la consommer. Contre quelques billets, elle se laissait bousculer. À la demande, elle buvait sa substance ou s'abandonnait à une cadence minutée.

Le regard aveugle, elle acceptait la nudité de la ville. Une épaisse feuille de neige étouffait le son froid de sa sensibilité.

Une foule de gestes couraient selon une mécanique experte réglée sur « plaisir masculin ». Elle répétait à l'infini des étreintes rémunérées. Son œil glacé s'attardait sur des bras velus qui jamais ne se refermaient.

Simultanément, elle recherchait les plaisirs enfantins remisés dans le grenier de son âme. Ainsi, oubliait-elle cette femme de corps tant explorée.

À l'aube, un mage lui apparaissait. Le voilà.

Repousser les frontières de l'obscénité. Repousser les frontières de l'obscénité. Obscénité des frontières... Repousser. À repousser.

Court mirage d'un guerrier de l'âme dans le désert du quotidien.

## **Ficus Iufmus**

Septembre, trois sièges, trois places, trois formateurs de l'IUFM.

« Cette nouvelle formation CAPA-SH quelle aberration... »

– Il va nous falloir beaucoup de force et de courage !

Aux stagiaires aussi... »

Octobre, trois sièges, trois places, trois membres du personnel.

« L'automne arrive. Les cigognes ont déserté les toits.

– Pour moi, c'est synonyme de ratisage des feuilles mortes dans le parc.

– Ne te plains pas ! Je vais user ma serpillière à lutter contre les traces de pas dans le hall et l'escalier... »

Novembre, trois sièges, trois places, trois stagiaires G.

- « Les premières rééducations, quelles découvertes !
- Moi, j’ai assisté à un enterrement de play-mobil.
- C’est triste, mais ça devait faire du bien au fossoyeur. »

Décembre, trois sièges, trois places, trois stagiaires CAPSAIS.

- « C’est étrange cette sensation de retrouver son nid !
- Il est vrai que sur le terrain nous ne sommes pas ménagés.
- De vrais Robinson Crusocé... »

Janvier, trois sièges, trois places, trois stagiaires.

- « Dire que nous avons manqué le vin chaud et les fêtes de fin d’année en Alsace !
- Il en reste le parfum grâce aux décors dans les rues.
- Que diriez-vous d’un bredelé après les cours ? »

Février, trois sièges, trois places, deux enfants déguisés.

- « J’adore être la princesse de ce grand château !
- Moi, je sors tout droit des oubliettes avec mon habit de bagnard.
- Alors, on dirait que je suis ta fiancée qui vient te rendre visite en prison ! »

Mars, trois sièges, trois places, trois jeunes stressés.

- « J’espère réussir le concours de prof des écoles... »
- Les places sont chères ici !
- Ne désespérez pas, c’est la troisième fois que je planche ! »

Avril, trois sièges, trois places, trois syndicalistes.

- « Le rapport Thélot, encore un coup dur !
- La loi Fillon, une catastrophe !
- Qui lui succédera après le référendum ? »

Mai, trois sièges, trois places, trois anciennes de l’École Normale des Filles promotion 1960.

- « J’adore revenir à l’école Normale !
- Le monde a changé, c’est devenu l’IUFM !
- N’oublie pas ta béquille ! »

Juin, trois sièges, trois places, trois formateurs de l'AIS.  
«Le stage N-1 se termine demain. Quel soulagement !  
– Ah, bientôt les vacances ! Je vais pouvoir bouder mon ordinateur...  
– Vous avez remarqué que le ficus ne va pas très bien ! L'année a dû être dure pour lui...»

## Non-voyante

Cette journée particulière n'avait pas débuté comme les autres.

Dans la salle de bains, la radio n'annonçait aucun attentat suicide sur les terres d'Orient. En ce jour, nul procès de tyran tortionnaire ne devait secouer la mémoire collective. Point de lois scélérates à voter lors la session parlementaire. *Ah, que c'est bien !* Elle soupira de satisfaction. Et son regard vagabonda vers la rue.

Dehors, pas une seule voiture ne se trouvait bloquée. Elle ne repéra ni moteur rageant contre les embouteillages, ni échappement asphyxiant. Rien. Ses yeux se posèrent sur la jardinière décorant le rebord de fenêtre. Jamais, les géraniums n'avaient connu floraison aussi tardive. Ce présent végétal renforça sa bonne humeur.

Quittant son immeuble, elle n'aperçut personne sous le porche. En ce mois de décembre, ce lieu tempéré n'accueillait aucun château de cartons. Aucun sans-abri transi n'y avait emménagé. Avec enthousiasme et légèreté, elle sortit.

Elle fouilla le ciel et ne découvrit ni nuage menaçant, ni avion de réfugiés expulsés vers un pays de nulle-part. Un sourire baigna ses pupilles ensoleillées. Elle savoura la seconde oubliant de caler ses pas sur le rythme de sa trotteuse.

Elle franchit le portail d'entrée de la société qui l'embauchait. Rien ne s'opposait à son passage : ni attroupements de personnel abusé, ni banderoles revendicatives, ni slogans anti-délocalisation. Elle glissa son badge dans la pointeuse qui consigna sa prise de fonction à un horaire record. Elle avait signé un contrat d'embauche de quarante heures.

Ce formidable emploi avait suscité la jalousie de collègues intérimaires moins chanceux qu'elle. Jusqu'à la fin de semaine, elle n'avait guère besoin de se tracasser. Cette stabilité la réjouissait.

Elle enfila des gants et commença à vider la première des quatre cent quatre-vingt-dix poubelles qui attendaient son passage.

Cette journée n'avait pas débuté comme les autres. Afin de se préserver, elle s'était improvisée non-voyante.

## **Tombe eau, la vie t'attend !**

*La pluie viendra.*

Là.

Le toit de tôle endiablé répète une musique pleine de fougue. Aucune voix ne couvre cet air tropical. Le quotidien y ajoute et ajuste ses sonorités.

Ailleurs.

La nature sevrée attend sa venue. La vie s'économise et accepte son destin. Au creux des fibres végétales, le manque engendre la tension. Dans le fond du canal, la poussière demande qu'on lui explique le sens du mot mouillé. La soif chasse la faim.

Plus loin.

La pluie se cherche. Dans la vallée, elle rince le chien de garde. Sur l'alpage, elle n'hésite pas à s'endimancher et à participer au bal des flocons. Bientôt, la montagne estivale acceptera de retirer son drap protecteur et recevra la cohue des troupeaux.

Au nord.

Les arbres semblent taillés dans un pain de glace. Leurs branches, enrobées d'un sirop scintillant, attirent une lumière gourmande. Sans aucune candeur, la végétation pleure aux premières chaleurs.

Au sud.

Le ciel et l'océan s'entremêlent. L'un offre sa moiteur. L'autre la lui renvoie. Cycliques échanges. Affolé, l'horizon cherche à les séparer. Zone d'aisance à délimiter.

Ici.

Le coffre aux trésors célestes explose dispersant son précieux butin. Projetées en diagonale, des perles arc-en-ciel glissent sur les vitres. Au jardin, les oiseaux s'enrichissent en les gobant une à une.

Parfois.

Soufflé par un vent orageux, le jour vacille. Une nuit prématurée annonce le choc des cymbales et la frénésie des timbales. Les percussions vont crescendo. Soudain. Le ciel déchire sa poche. Perd les eaux. Accouche du déluge en un fracas libérateur.

Tombe eau, la vie t'attend !

## **Trop aimants**

*(poème à chanter)*

Papa, Maman trop aimants  
Votr' enfant, le tyran  
Papa, Maman trop aimants  
Votr' enfant exigeant  
Vot'e temps, votr' argent, vot'e sang.

Créateur d'ambiance échauffée,  
griffe vos susceptibilités  
espérant vous transpercer.  
MOI. Omnipotent,  
vomis l'irrespectueux ciment  
scellant le guet-apens  
Tel un volcan,  
Je m'explose en mots brûlants  
déverse la lave tue-parents.

Papa, Maman trop aimants

Votr' enfant, sacripant  
Papa, Maman trop aimants  
Votr' enfant exigeant  
Vot'e temps, votr' argent, vot'e sang.

Chaque soir,  
un cauchemar  
glisse entre vos corps noirs.  
Fossoyeur d'intimité,  
distille l'acidité  
l'égoïsme illimité.  
Insouciant malfaiteur,  
lézarde vos cœurs  
sentiments usurpateurs.

Papa, Maman trop aimants  
Votr' enfant, chenapan  
Papa, Maman trop aimants  
Votr' apôtre exigeant  
temps, argent, sang  
le vôtre, les vôtres, le nôtre !

Punitions, soumission, frustrations  
manque de définitions  
dans le dictionnaire de mon éducation.  
Personne pour endiguer  
ce torrent torride de volontés  
qui bouillonne d'impulsivité.  
Aucune ébauche de règlement  
pour tailler dans les excréments  
le petit grand possible diamant.

Papa, Maman trop aimants  
Votr' enfant, délinquant  
Papa, Maman trop aimants

Votr' enfant exigeant  
Temps d'argent, votre sang.

Gavé de permissivité  
je meurs de silencieuse brutalité  
étouffé par ma monstruosité.  
Saturé d'amour angoissant  
j'implose de ressentiments  
vous rejetant bien qu'aimant.  
Dans l'ondoyante poix,  
tel l'anchois hors-la-loi,  
je me noie en murmurant « sauvez moi ! »

Papa, Maman trop aimants  
Votr' enfant, décadent  
Papa, Maman trop aimants  
Votr' enfant espérant  
Des parents différents,  
rassurants, structurants.  
Des parents ! Des parents !  
Des parents !

## **Zéro, HÉROS MORTEL**

Absence d'absence,  
Brutale rupture respiratoire,  
Chaos d'ébène,  
Échelle allongée, neutre.  
Flamants noirs, désespoir,  
Gris lacrymogènes,  
Hostilités dans le désert du sens,  
Intarissable.

Jeu du pendu pas pendu,  
Kilomètres de crêpe charbon,  
Lucifer en alerte,  
Miroir de la négation.  
Nier ? Non !  
Opposition sanguine, vaine.  
Personne, jamais !  
Question macabre, pas de réponse.  
Refuser le naufrage orchestré.  
Symphonie pour les sourds.  
Tristes variations. Silencieuses.  
Ultime pause. Rien.  
Vide sidérant,  
Wagon détaché du train fantôme,  
Xérès empoisonné,  
Yeux clos, nul n'y échappe.  
Zéro. Mortel.

---

..... **Zoom vital**

Air générateur  
Brassé, soufflé,  
Cathédrale des possibles (...)  
Déferlements explosés.  
Ébullitions cellulaires,  
Fanfare d'espoirs,  
Gain sans faim,  
Hilarité en projet.  
Immense.  
Jaillissement,  
Klaxons d'angelots,  
Luminosité transcendante,  
Mangeoire des sens.  
Nouveautés goûteuses.  
Opéra.  
Pêcherie aux aventures.

Quotidiennes.  
Rageuses créations  
Surgies d'un berceau.  
Toujours ! Quelqu'un !  
Unique !  
Vertiges rythmés,  
Whisky irriguant la gorge assoiffée,  
Xylophone percuté à chaque goulée,  
Yeux colorés de rêves.  
Zoom vital.

## Le chien ou le tablier

« Non ! Pas-le-ta-bi-er ! Pas-le-ta-bi-er ! », implorai-je en voyant la paire de ciseaux fondre vers moi. « Non ! Pas-le-ta-bi-er ! » À trois ans et demi, je refuse ce qui m'arrive. Je le vomis aux infirmières. Toute puissance enfantine clouée sur le mur des réalités.

Je porte mon tablier préféré. Celui couleur soleil aux manches courtes bouffantes. Il s'évase sous les bras. Cela me permet de jouer au derviche tournesol. Tourner, se griser, tomber, et, immobile, rire des mouvements du décor. Un chien a été brodé sur le tissu du col. Il dévoile mon attachement à cet animal. Un poussin m'aurait déplu. Enfantin, ridicule ! Je m'efforce de ne pas salir cette deuxième peau. De ne pas l'enlever un jour d'éternité. Je limite les passages obligés dans la grande lessiveuse et les brûlures du fer à repasser.

J'adore ma grand-mère. La semaine, elle veille sur moi lorsque mes parents travaillent. Elle les remplace quand ils sont absents ou fatigués. Elle me nourrit d'un royal amour. Je suis la première petite fille de la famille. Elle m'appelle « Princesse ». À son contact, j'apprends l'essentiel des mondanités : « Bonzoumadame. Comment allez-vous ? Auvoimadame ! ». La matinée démarre par une séance coiffure. Mam installe une serviette de toilette sur mes épaules. Elle me caresse les cheveux, les réunit, y glisse un élastique et quelques neigeuses. Dans le miroir, perché sur mon crâne princier, je découvre le chignon du jour.

Papa et Maman ont l'allure des stars de cinéma. Complet sombre et mèche gominée pour lui. Elle : robe décolletée de guêpe et lunettes papillon noires. J'ai reçu le meilleur de chacun. Des étincelles jaillissent de mon regard placé dans un écrin d'ébène. Une fossette orne la commissure de la bonne humeur affichée. En promenade, les œillades des passants attisent la fierté parentale. Nous passons le dimanche ensemble. Les autres jours sont destinés à gagner notre croûte en attendant de trouver une poule aux œufs d'or. Heureusement, Grand-mère me garde.

J'adore mon chien. Il s'appelle « Bijou ». Son pelage argenté reflète la lumière. Nous avons grandi ensemble. Nous nous comprenons, partageons de nombreux jeux, dressons la dinette, pourchassons les félins du quartier. Nous montons la garde et annonçons l'arrivée de géants inconnus. Je le couvre de bigoudis colorés. J'apprécie sa compagnie, la préfère à celle des poupées en plastique figé. Je n'admets pas les mauvais traitements sur les animaux, évite de le blesser avec une pince à cheveux. Je ne lui brosse pas les dents sans son consentement, ne l'oblige pas à finir son assiette.

Assise près de la fenêtre, j'écoute l'histoire racontée par ma marraine. Elle me passionne. Bijou est couché à mes pieds. Les yeux fermés. Il dort. J'ai envie de faire pipi, me retiens pour ne pas quitter le pays des lutins, ne peux plus attendre, me lève pour courir aux toilettes. J'oublie le chien, écrase sa patte. La douleur l'extirpe du sommeil. Bijou bondit crocs en avant. L'étau se referme sur mon visage. Il fait nuit douleur. Je sens un filet chaud se répandre sur mes joues. Des voies familières s'affolent. Des bras me portent, me cajolent. Je reconnais la voix de Grand-mère : « Ne t'inquiète pas Princesse, nous partons à l'hôpital ! »

Ballottée, je pleure. Le chien sera grondé par ma faute. Papa le corrigera avec une savate. Il ne lui pardonnera pas la tâche vermillon sur mes vêtements. Quand il rentrera, il hurlera de colère. Je dois lui parler, lui promettre de porter un autre tablier. Tant pis pour le préféré au col brodé. Je renoncerai au jeu du derviche tournesol, n'attendrai plus la dernière minute pour aller au cabinet. Je regarderai où je marche. J'expliquerai à Bijou qu'il est interdit de mordre une petite fille de trois ans et demi.

« Non ! Pas-le-ta-bi-er ! », ai-je hurlé. Pour me dévêtir, les infirmières du bloc opératoire éventrèrent le tissu d'un coup de ciseaux. Mon refus se perdit dans le masque anesthésiant.

## Une seconde pour lâcher prise

*Devise : Passe une bonne nuit !*

*Vendredi 10 août. 15h02. 48°46 Nord. 3°35 Ouest. Rentrer au port. Il me tardait de rentrer au port. Usé par une traversée en solitaire. Depuis plusieurs semaines, une météo désastreuse m'obligeait à tenir la barre nuit et jour. Un vent force 3 mollissant me permettait de brancher le pilote automatique. J'entrepris de réchauffer une barquette de moules marinières. La fatigue m'envahit corps et âme avant le repas. Allongé sur la bannette, la tête enfouie dans le duvet, je plongeai dans le blanc d'un obscur voyage.*

*Une seconde pour lâcher prise.*

*Un instant plus tôt, dans le même encier, ciel et mer. Des cartes maritimes fluorescentes avaient survolé mon voilier. Un vent musclé les portait. Vers le sud, vers le sud. Elles se dirigeaient vers le sud. Des battements lumineux excitaient mes rétines saturées d'obscurité. Spectacle rare, pareil à celui des étoiles filantes. Vite, un vœu ! Sortir de ce cauchemar ! Poser pied à terre.*

*Un vœu, vite. Sortir de ce cauchemar ! Poser pied à terre.*

*Conditions météorologiques mauvaises. Comment quitter la barre ? Un tapis d'astéries couvrait le bateau. Pas le temps de les rejeter. Choquer la grand voile, régler le chariot. Lofers et abattre dans les creux pour épargner le voilier. Je piétinais leur corps spongieux. Je vidais l'eau de leur substance. Pfffff ! Mes chaussures s'y refusaient. Pfffff ! Râles d'agonie. Des râles d'agonie me cernaient. Ils terrorisaient mes oreilles. Odeur macabre. Une odeur macabre et salée s'engouffrait dans les narines. Vapeurs assassines. J'expirais des vapeurs assassines. À tue-tête, j'entamais un Te Deum.*

*J'avais quitté l'embarcadère sans cet horrible chargement. Girafes de mer. Des girafes de mer étaient apparues. Rien sur l'écran de mon sonar. La tempête s'était levée. Paquets d'eau. Des paquets d'eau lavaient l'embarcation. Une gerbe vivante s'était abattue sur le pont. L'océan y avait déposé une cargaison d'étoiles de mer. Passagers clandestins ? Suicide collectif ? Ici ? Poursuivre.*

*L'imprévisible traînait à bord. Les événements en témoignaient.*

*Avant cet épisode, j'avais évité une couvée de dériveurs. Les embarcations avaient surgi du noir. Les voiles tendues, ils remontaient au près. Les uns attachés aux autres. Sans âme qui vive à bord. Égarés, loin du centre nautique. Le vent grinçait de désarroi dans les câbles. Irrespectueux des règles de navigation, ils enchaînaient les virements de bord sans se soucier des*

autres. Ils m'avaient contraint à empanner dans une mer formée. Je m'activais pour les éviter. Vite, barre à tribord ! Lâcher le foc et la grand voile. Bloquer le chariot. Prudence, la bôme pourrait m'assommer en revenant ! Gestes. Gestes cents fois répétés. Réactivité et réglages de sécurité. Le cap. Je retrouvais le cap, m'éloignais et leur criais : « MARINS D'EAU DOUCE !!! » Le message ricocha, ils répondirent : « MARINS D'EAU !!! EAU DOUCE !!! D'EAU !!! OH !!! MARINS DOUCE ! » Les émotions perlaient sur mon front. Pour la troisième fois, je sortais un mouchoir et m'épongeais. D'ordinaire, il ne sert que pour le rhume de cerveau.

*Les éléments se jouaient de moi.*

Une odeur épicée avait taquiné mes narines. Rien de comparable avec celle des embruns. Déroutante en ce lieu. Je barrais depuis des heures au milieu de la houle et du vent. Je n'avais pris aucun repas chaud. Je scrutais l'horizon, consultais le GPS. La position sur la carte confirmait l'éloignement des côtes. J'allumais une torche et perçais la moire qui enveloppait le voilier. Le bateau s'engageait dans une ruelle sordide. Il glissait entre les habitations. Les défenses frottaient les murs. Le mât se frayait un chemin dans l'interligne des toits. Au loin brillait une enseigne : « Restaurant du Port ». Me frotter les yeux ? Mes mains s'empressaient d'affaler les voiles, de réduire la vitesse. Aucune balise ne signalait un danger. La circulation maritime était-elle possible sur le secteur ? Je préférais ne pas traîner dans le quartier. Devant l'auberge, Victor, le cuisinier, attendait mon passage. Il me tendit une assiette à tribord. Mon plat préféré, des moules marinières. J'en rêvais ! Il ajouta : « Passe une bonne nuit ! À demain ! ». Je réussis à louvoyer sans heurt. Mon mouchoir absorba l'inquiétude. J'avais l'estomac noué. Je me contentais du fumet. Je pris la direction du large. La mer grossissait.

Le baromètre avait sombré. Il indiquait « tempête ». Un ciel étoilé contredisait l'instrument. Le vent forçissait. Trente, puis quarante nœuds. Le voilier accélérât, gîtait, griffait l'eau. Un nuage couvrait les astres. Quelqu'un avait crevé l'édredon de Gulliver. Le garnissage se déversait. Averse de plumes. Enfiler un ciré ? Les précipitations se prolongeaient sans mouiller. Oiseau des mers aux ailes gonflées, l'embarcation disparaissait sous l'épaisseur. Je secouais la tête, soufflais, dégageais mon visage. Je découvrais la puissance calorifique de cette enveloppe naturelle. Je retirais ma veste de quart, essuyais la transpiration. Une écume duveteuse parsemait le sillage du bateau. Petit Poucet de l'océan, je semais. Le vent balayait le pont. Je le lui présentais. Distraction de skippeur.

*Une seconde pour lâcher prise.*

Vendredi 10 août. 15h20. J'émergeais. Des plumes dans les cheveux. Je m'attablais et dégustais mon plat de coquillages. Quelques miles me séparaient du port. Il me tardait de rentrer. Demain, je passerai saluer Victor.

# Rolande Scharf

Des mots

Passer la porte blanche

L'appel du vide

Suis-je ? Je-suis !

Pour l'amour des Fées

Impudicités

Viandes au détail

Il a plu

Dialogue avec la muse

Des prédictions et des prévisions

Vile Ville

Avant l'avant

## Des mots

Dans les wagons de ma tête  
Se pressent des mots.  
Ils sont aux fenêtres  
Essayent de descendre en marche.

Les uns se jettent sur la voie  
D'autres roulent sous les rails.  
D'autres dorment  
Et d'autres encore s'empiffrent.

Dans les wagons de ma tête  
Se battent des mots  
De vulgaires mots d'argot  
Gras et grasseyeux.

Des mots savants  
Qui ont oublié de quoi ils parlent  
Jouent à saute-mot  
D'un air sérieux.

Des mots d'enfants pleins de sanglots...  
Des mots d'ailleurs pleins de fous-rires  
Des mots de tête aqueux  
Des mots sans queue ni tête...

Dans les wagons de mon cœur  
S'entassent des mots  
Des mots d'amour  
Que je n'ai jamais dits.

Dix mots tout noirs  
Raides et tranchants  
Encore tout sanglants  
D'avoir écorché ta langue.

Maudits mots hachés  
Par l'hélice des injures  
Tordus sur la spirale des offenses  
Se plantent au plus intime.

Dans les wagons de mon âme  
Qui n'en peut plus contenir  
Gisent tous les mots  
Des fous des ivrognes et des agonisants.

## Passer la porte blanche

Il y eut ces années d'errance où j'existais dans un état indifférencié, amorphe comme une larve, vide de joie et morte d'ennui... Les vitamines pas plus que les hormones ou les psychotropes ne parvenaient à m'éveiller et à m'intéresser à ma vie... Durant tout ce temps, je connaissais ton existence mais, dans un monstrueux déni, j'ignorais ta présence.

Campant le long de mes défenses je rejetais toute pensée qui m'en aurait distraite, toi comprise. Absorbée par ma dénégation et occupée à ma déconstruction, j'étais aveugle et sourde à tout ce qui ne concernait pas mon inaptitude à accepter la réalité.

On t'avait gommée du présent pour préserver la quiétude de l'entourage...

Pourtant, tu avais la grâce innée, discrète et fluide de ceux qui passent sans s'arrêter, de peur de déranger et semblent se résigner sans mot dire à leur mort programmée. Ton visage angélique était d'une beauté sans défaut. Ton teint était blanc et tes doigts fuselés modelaient des poupées de fumée. Tes gestes, incertains parfois, évoquaient des esquisses de volutes inachevées.

Puis, tel un pantin cassé, tu t'es mise à syncoper tes trajets dans le milieu qui te

repoussait comme une bille dans un flipper. Ta démarche s'est faite anguleuse. Tu te cognais sans cesse, et tu étais en permanence marquée d'ecchymoses, de plaies, de brûlures. La peur t'a figée à force de blessures. Tu t'es voûtée, puis tu as renoncé à marcher : pour aller où ?

Ton teint s'est brouillé, comme ta compréhension de ce monde hostile. Tes dents, si parfaitement rangées, se sont mises à cahoter, puis se sont gâtées. Ta violence et ta peur rendaient impossibles les soins dentaires. Tes yeux noirs se sont vidés de tout éclat et le cœur de tes lèvres s'est ravalé sur des sanglots secs. Tu étais parfois agitée de crises de rage, comme si tu protestais contre l'entreprise d'étouffement dont tu étais l'objet.

Tu perdis avec ta beauté, toute chance d'être tolérée.

On t'expulsa de nos pensées comme de nos discours. Ton nom fut banni des conversations. Puisque nous n'avions pas pu t'inclure dans notre vie, tu fus honteusement remise au cimetière des éléphants qui, eux, savent qu'ils doivent, sans mot dire, se laisser cueillir par la mort...

Des années durant, j'ai évité de penser à toi. Tu revenais dans mes rêves mais je te chassais à grands coups d'hypnotiques, comme si les remords pouvaient se balayer avec les feuilles mortes. Parfois je pleurais en secret sur le sort qui avait fait de moi ta grande sœur !

Il a fallu que j'aie au bout de l'aveuglement avant de m'apercevoir que toute cette souffrance n'était destinée qu'à m'empêcher de penser à toi. Il ne servait à rien de tenter d'échapper à cette part de moi que tu incarnais et qui partageait mon héritage. Alors j'ai entrepris le voyage pour te retrouver...

Tu vivais dans un endroit sinistre et puant, prétentieusement dénommé « Institution » et dont j'ai eu de la peine à trouver l'adresse.

On t'a fait comparaître devant mes yeux effarés vêtue d'une camisole souillée des reliefs de ton dernier repas. Tu étais hagarde et semblais hallucinée. Les pieux dirigeants de ce hangar à débiles, tout gonflés de vanité et de charité, guettaient mes propos qu'ils espéraient laudatifs.

En cet instant, j'ai su que je n'avais choisi de m'occuper de malades que pour te soigner, toi, la partie muette et souffrante de mon être. Ma petite existence étriquée face à ta solitude et à l'angoisse qui suait de tout ton corps, trouvait enfin le sens que j'avais longtemps occulté...

Personne n'a compris ma démarche mais il faut avouer que je n'ai pas souhaité m'en expliquer.

J'ai juste pris congé de la vie ordinaire et puis je t'ai emportée sur mon dos, toi l'enfant

abîmée dont la vie avait arraché toutes les défenses, et je t'ai enfin installée à ta place...

Je poursuis actuellement ma vie d'apparence mais je m'en suis, grâce à toi, déjà évadée. Notre quotidien est fait de cette solitude dans laquelle s'élabore une nouvelle vision du sens. Nous sommes lourdes de cette reconstruction intime, chacune dans sa langue, chacune dans son rêve. Nous avons appris à nous aimer sans parole, à nous protéger contre l'indifférence et le mépris de ceux qui n'ont d'égards que pour les normes. Nous avons trouvé un équilibre vacillant sous les regards apitoyés de nos « dissemblables ». Avec toi, j'ai appris les gestes primaires des mères sauvages qui savent nourrir, protéger et consoler leur progéniture.

J'ai découvert que tu n'aimais pas le soleil qui t'aveuglait mais que tu étais incapable de garder des lunettes sur le nez. Que tu te sentais plus libre et rassurée dans les manteaux, les parkas, les anoraks et les doudounes et que les bottes, les gants et les bonnets que tu réclamaï par tous les temps rendaient tes chutes moins douloureuses. Qu'importe, je ne considère pas que la nudité doive être offerte au dieu-soleil pour être appréciable et je remercie depuis longtemps l'hiver d'offrir un répit aux âmes tourmentées...

Nous partirons demain, mon oiseau blessé, pour Saariselka en Laponie, là où vivent les ours blancs, les phoques et les Inuits.

Je te porterai par delà les mers et je ne laisserai pas les rapaces briser notre vol. Je saurai écarter les dangers de notre route, fais-moi confiance et si tu as peur, je tiendrai ta tête dans le vent.

Au bout du voyage, il y aura le pays blanc.

Éblouies et tranquilles, baignées par la lumière glacée, nous prendrons pied sur la glace zébrée par les patins des traîneaux venus nous accueillir. Des chiens curieux viendront flairer nos mains et mendier nos caresses. Des hommes nous donneront le salut dans leur langue qui dit : « sois bienvenu si tu viens en ami » .

Tu ne t'affaïsseras jamais, je te le promets, sous le mépris brûlant de ceux qui tuent avec leurs regards.

J'exercerai mon métier parmi eux, et toi, tu vivras en paix. Apprivoisée et sereine, occupée à parler à nos ombres chéries, tu sentiras tes peines fondre et ton cœur se réchauffer. La bonté des Anciens effacera tes misères. Tu pourras crier tes sons inarticulés et jouer avec tes fantômes sans qu'on les enferme dans une camisole. Tu n'affronteras plus jamais, je te le jure, ceux qui voulaient étouffer ton malheur sous leur indifférente commisération.

Dans ce pays de neige et parmi ces hommes silencieux, nous apprendrons enfin, ma sœur, à ne plus craindre de souffrir...

## L'appel du vide

Le lit m'est soudain hostile et j'ignore pourquoi.

J'ai trois ans et demi et je suis considérée depuis ma naissance comme un gentil bébé qui fait ses nuits sans déranger ses parents, qui mange tout ce qu'on lui propose et qui sourit avec plaisir à tous les visages connus ou inconnus qui s'offrent à son regard.

Je fréquente l'école maternelle et comme ma maman m'a recommandé d'être bien sage et de ne pas bavarder, le jour de la rentrée, j'ai giflé le petit garçon qui me tirait par la manche parce qu'il voulait me parler. Cataloguée de « forte tête » en raison de cet acte offensif, j'ai été isolée à une table, juste sous l'œil réprobateur de la maîtresse et on écarte de moi les autres enfants.

Je joue souvent seule dans ma chambre pendant que mes parents se disent des choses que je ne dois pas entendre.

Ma maman me parle beaucoup, elle m'explique plein de choses et je me sens fière et heureuse de satisfaire aux désirs de mes parents et de mériter leur confiance. « Faire plaisir à maman » est ma plus grande préoccupation et, lorsque j'échoue, que je ne suis pas à la hauteur de ses exigences, je plonge dans une violente détresse et je me couvre d'eczéma....

Ce froid qui m'a réveillée, cette pierre qui écrase ma gorge, je ne les identifie pas d'emblée. Une douleur rampe dans mon ventre.

Il fait nuit, mais ce n'est pas ce qui me trouble. D'ailleurs les volets sont ouverts et l'éclairage de la rue me permet de voir distinctement mon petit bureau, mon armoire et la porte de ma chambre.

La vue de ce cadre familier me précipite dans une sensation d'inquiétante étrangeté : tout est paisible, comme d'habitude, mais il rode dans l'air comme un bruit de malheur.

Mon cœur entame la danse d'une catastrophe annoncée qui serait à la fois promise et imminente. Espérée et redoutée.

Le froid m'étreint dans ses griffes mauvaises.

C'est le froid du «rien du tout», du «plus jamais», de l'abandon.

Je suis seule.

Ma mère n'est plus là; son absence est plus lourde que le plus pesant des chagrins.

Il est inutile que je sorte de ma chambre; il serait vain d'appeler: je suis seule au monde.

Elle est partie, je le sens, je palpe le vide de son absence, l'odeur de sa fuite et le fracassant silence de son rire évanoui.

Elle s'est dissoute, sans doute parce que j'ai fait une bêtise et que j'ai brisé son cœur.

Ce soir encore elle me cuisait des «faux-cols à voile». (C'est ainsi que je désigne les flocons d'avoine que je n'aime pas beaucoup mais que je mange pour faire plaisir à maman).

Elle semblait bien présente et était joyeuse...

Elle partie, moi sans son ombre tutélaire, l'instant est suspendu puis se vrille dans une tumultueuse nausée.

Je vomis mais ne parviens pas à évacuer la stupéfiante conscience de mon insondable solitude.

Mon lit souillé me rejette, comme ma mère qui m'a oubliée.

Loin de ma mère il n'y a plus ni chaleur ni lumière. Mon astre rayonnant, mon soleil, mon unique amour est à jamais perdu. Alors pieds nus, en chemise de nuit, j'ouvre la fenêtre pour tenter de rejoindre ma source de vie.

En bas, trois étages plus bas, il y a la rue; vide de tout passant, silencieuse.

Assise sur le bord de la fenêtre, je hoquette mon désespoir nocturne à gros sanglots secs.

Mes jambes pendent dans le vide: je regarde mes pieds et les larmes montent enfin: maman embrassait mes pieds en les séchant après le bain. Elle ne le fera plus jamais... Je renifle, sanglote, hurle et enfin je n'ai plus froid.

Des passants s'attroupent sous la fenêtre, venus de je ne sais où.

Ils me disent des mots que je n'entends pas, mais j'ai soudain envie de me laisser tomber dans leurs bras. Ils m'appellent, la rue m'appelle. Je vais répondre, rejoindre le sol.

Instant plein d'une éternité consolante à l'abri de l'angoisse...

Et mon père et ma mère surgissent au fond de la rue. Elle reste en bas, il grimpe quatre à quatre les trois étages, fonce vers ma fenêtre et me tire vers l'amour.

Il me réchauffe dans ses grands bras et me serre si fort que nos deux cœurs battants se cognent et se répondent.

Ma mère entre à son tour et me rend sa voix et la douceur de ses joues.

Je ne me souviens plus vraiment de leur réaction ensuite : m'ont-ils grondée, couverte de baisers ou infligé une punition ?

Peut-être les trois à la fois !

Je crois qu'ils m'ont lavée, expliqué que maman était allée chercher papa à la gare et qu'elle ne devait s'absenter que peu de temps, mais que le train a eu du retard ; et puis ils m'ont couchée et n'ont plus jamais parlé de cet incident.

Quant à moi, j'ai du lutter longtemps pour vaincre la frayeur qui me saisit dès que je suis seule et me pousse à toutes les folies.

Cela s'appelle de l' « abandonisme ». Une névrose qui en vaut bien d'autres !

## **Suis-je ? Je-suis !**

Plantée dans mes pantoufles, je cherche des yeux mon ombre fidèle. Ne la voyant pas à la place attendue, je me dis que rien ne presse ; je la chercherai plus tard...

Je glisse mes semelles sur le carrelage de la salle de bains et me saisis de ma brosse à dents. Un coup d'œil distrait au miroir et j'étale le dentifrice ; c'est alors qu'une griffe d'angoisse laboure mon ventre et je lève à nouveau les yeux. Horreur, face à moi, je ne perçois qu'un vide.

Mon miroir est noir de néant.

Il ne reflète rien.

Pourtant toutes les lumières sont allumées mais aucune lueur ne frappe la glace qui me fait face.

Affolée, je détourne les yeux et me brosse les dents, tout en me persuadant que je suis encore dans le cauchemar de la nuit.

Pourtant je suis éveillée et bien éveillée.

Figée devant la dissolution de mon image, je finis par m'arracher à la contemplation de mon absence et me jette sous une douche brûlante.

L'eau gifle mes épaules, je le sais puisqu'il en est ainsi chaque matin, et pourtant je ne

perçois rien de ce à quoi je suis habituée.

Je violente le robinet d'eau chaude puis celui d'eau froide mais mon corps reste aussi insensible qu'un bloc de marbre sous le ruissellement aqueux.

Et les heures se dévident dans un espace cotonneux; ma présence dont je semble seule à avoir conscience, baigne dans une transparence muette qui s'efface au fur et à mesure qu'elle se crée.

J'appelle un numéro au téléphone, et l'autre, à l'autre bout du fil, s'égosille en «allo» de plus en plus impatients tandis que je crie :

– «Au secours, viens, je suis malade !»

Il ne m'entend pas et finit par raccrocher, furieux, en disant :

– «Si c'est une blague, elle est de mauvais goût.»

Pourtant j'existe, je le sais depuis que Descartes enseigne que : «Je pense donc je suis».

Je suis moi, mais qui le sait ?

Je n'ai pas d'ombre pour attester que je passe ici, je n'ai plus de reflet pour témoigner que j'existe, alors qu'est-ce-qui me prouve que je est bien moi et pas un autre ?

La solitude où me condamne l'impossibilité de communiquer m'incite à examiner cette idée farfelue qui germe sur le terreau de ma douloureuse expérience :

– Suis-je moi, celle que je fréquente assidûment et intimement depuis tant d'années, ou suis-je une autre ?

– Par exemple, la fille parfaite qu'aurait souhaitée ma mère et qui parfois s'est mirée dans l'œil d'un soupirant enamouré ?

– Ou bien, ne suis-je pas plutôt la fille géniale «nobélisable» dont a rêvée mon père et que certains professeurs ont encouragée ?

– Mais au fait, suis-je fille ou garçon ? L'apparence extérieure est-elle conforme à la vérité voulue par l'intime ? Qui le sait ?

Je me crois douée pour les langues et nulle dans les sciences exactes. Mais il est arrivé que je –je ou une autre, venue me coloniser à mon insu ?– débrouille des problèmes complexes et que, dans le même temps, je parle anglais avec ce ridicule accent «frenchie» dont je me croyais exempte...

Après quelques temps, j'en viens à conclure que je n'ai que la caractéristique et la

consistance que me prêtent ceux qui me font face.

De même que le miroir me renvoie mon image, autrui est la surface sur laquelle s'inscrit mon portrait; et de même que le sol ou les murs accueillent mon ombre, les yeux qui me regardent suivent mon mouvement et l'accompagnent, prouvant par leurs déplacements que je ne suis pas immobile.

Par conséquent, l'idée que je me fais de moi est variable et je ne possède aucune assurance d'être je immuablement.

Je prend corps dans la réalité virtuelle d'individus réels.

Je suis je dans un cadre: le miroir; ou dans un espace: les sols, les murs; dans un temps: celui de mes parents ou de mes enfants; et dans un monde: celui de leurs illusions...

Et moi qui m'imagine des vertus que je suis seule à distinguer et des vices qui éclatent au grand jour, comment puis-je broser de moi-même et pour ma propre instruction, un portrait fiable de la créature qui pèse tant de kg, a vécu tant d'années et engendré tant de fois ?

En même temps, lorsque j'analyse mes opinions, mes désirs ou mes souvenirs, je suis effrayée de constater que je suis capable de souhaiter que tel évènement se produise, mais qu'en même temps je le redoute.

Je peux aimer telle personne et vouloir, à certains moments, ne l'avoir jamais rencontrée.

Je peux adorer vivre et souhaiter la mort.

Je suis deux en une.

Deux ? Non mille !

Je suis divisée, à l'infini.

Mon être au monde est une fractale.

Je suis LA division qui tente, comme des myriades de boulettes de mercure, de se rassembler en une seule masse, compacte et parfaite.

Enfin j'intègre le sens de « die Spaltung ».

« Spaltung » nomme la frontière infranchissable qui me sépare de moi-même et qui,

en même temps qu'elle m'affole, me protège de la folie.

Différent de « coupure » qui implique un acte séparateur et/ou violent, et de « division » qui ramène à la machinale opération arithmétique...

« Spaltung » dit que le rassemblement de moi avec moi ne peut avoir lieu et que c'est bien ainsi.

J'ai retrouvé mon ombre et mon reflet et suis prête à m'immerger dans la triviale réalité...

## Pour l'amour des Fées

Un soir, à l'heure où la beauté du monde s'offre avant de s'enfoncer dans la nuit, j'allais lentement le long des berges de l'Étang Bleu.

Deux ou trois cygnes et quelques cols-verts écrivaient d'éphémères chemins sur l'eau silencieuse.

Un vol d'oies sauvages narguait les nuages en les tatouant de mots d'amour.

Voulant déchiffrer sur l'eau et dans les cieux les messages de mes amis les oiseaux, je cherchais mes lunettes que, comme d'habitude, j'avais égarées.

Alors que j'étais sur le point de me contenter de ma vision approximative, j'aperçus des bécasses posés sur un buisson et qui semblaient n'attendre que mon nez pour s'y installer. Je m'en équipais et à l'instant même, dans un battement d'ailes de papillon, m'apparut la Fée Mauve, celle qui danse et qui se sauve.

Je la suivis, juste pour contempler sur la rosée naissante, l'empreinte de ses pieds mignons.

Parfois je la perdais de vue, mais son sillage parfumé me guidait et elle réapparaissait, perchée sur une branche de lilas ou tirant une révérence moqueuse sur le dos d'un cygne tout ravi.

– Tu veux bien que je t'emmène voir mon amie la Fée Coquine celle qui butine et qui lutine ?

– Je te suivrai au bout du monde ! lui affirmais-je. Et je jure que j'étais sincère.

Le temps d'un clin d'œil, je me retrouvais assise sur un nénuphar aussi confortablement installée que sur le meilleur fauteuil de mon salon.

– Ne t'endors pas m'intima la Fée Mauve, mon amie sera là dans un siècle ou deux.

Je lui fis observer que ma vie d'humaine ne s'étendrait pas jusqu'à ces limites et au même instant, d'une colonne de brume, émergea la Fée Coquine, celle qui butine et qui lutine.

Un rossignol s'étonna qu'elle fût sortie sans son diadème de plumes, mais elle lui rit au nez, ou plutôt au bec, en disant : « ils ont des yeux et pourtant ils sont aveugles ».

Le crapaud qui l'aimait et qui l'escortait eut un sourire condescendant. « Tu n'es qu'un idiot avec un sifflet coincé dans la gorge » coassa-t-il.

La lune blême s'alluma, comme ça sans prévenir, et je la saluais poliment : « Bonsoir Ronde de Nuit. »

Puis m'énhardissant, devant son air ébahi je lui demandais : « Tu ne fermes jamais la bouche ? »

Fée Mauve m'entraîna plus loin avant que la Lune Offensée ne me dévore.

En chemin, elle me raconta comment la Fée Coquine s'était amourachée du bel Ange Mikel qui l'ignorait, tout occupé qu'il était à composer un arc en ciel avec les derniers rayons glanés à l'ouest finissant.

La lumière était étrange sur l'Étang Bleu. Il faisait aussi grand jour qu'en plein zénith et pourtant le soleil tombait dans la bouche béante de Lune Offensée.

Sur l'Étang, la Fée Coquine, tu te souviens, celle qui butine et qui lutine... la Fée Coquine dansait sur la crête des minuscules ondes que les cygnes envoyaient sur la berge. Dans sa main elle tenait une paire de ciseaux d'argent plus grands qu'elle et qui brillaient de mille éclats.

Et je vis ce spectacle magique et stupéfiant : la Fée découpait des rayons de lune en mille confettis qui tombaient en une pluie dansante sur la surface de l'eau.

La Fée Mauve, qui danse et qui se sauve, me dit en soupirant que sa pauvre amie, ignorée par Mikel l'Ange, ne savait qu'inventer pour attirer son attention.

Quant à la lune, elle semblait de plus en plus offensée de voir sa robe déchiquetée.

Et la Fée coupait, coupait et les ciseaux cliquetaient, cliquetaient, clic et clic, et même le Rossignol se taisait médusé. Et l'Ange peignait, oh ! il peignait et peignait si tu voyais ! Il peignait pour la vie, pour la lumière, il peignait pour la postérité.

Et tant coupait la Fée Coquine, celle qui coupe et se débine, qu'elle arriva au pied de

l'arc en ciel.

L'Ange avait revêtu ses plus belles ailes, il avait mis ses tablettes de chocolat sur son torse et huilé sa peau bronzée aux ultra violets. Assis au sommet de l'arc il lançait au ciel ses plus belles trilles triomphantes.

Enivré de lui-même, amoureux de son chef d'œuvre, sourd au monde et gonflé d'orgueil, il ne s'aperçut pas que Coquine, qui coupait qui coupait qui coupait, avait entamé les pieds de l'arc et qu'à toute vitesse elle atomisait les sept couleurs qui retombaient en mourant sur les herbes navrées.

L'Ange perdit l'équilibre à l'instant où la première étoile, conduite par le Berger, se montra. Ses ailes lentement brassant l'air, l'Ange, le bel Ange s'éleva dans la fraîcheur de l'Amour Bafoué sans un regard pour la Fée Coquine.

Et je vis la Fée, si riieuse, perdre ses couleurs. Ses contours se sont dissous comme avalés par la tristesse qui inondait ses grands yeux désolés.

Elle m'envoya un dernier baiser dans un souffle parfumé qui effleura ma joue puis elle s'accrocha des deux mains aux branches de ses ciseaux et se laissa couler au fond de l'étang.

Le crapaud, qui l'aimait et l'escortait, s'assit sur un nénuphar et laissa couler ses larmes.

Et moi, moi qui suis étrangère en ce pays du Soir, j'ai une fois encore égaré mes lunettes. Je ne peux plus aller voir mes amies les fées, celles qui dansent et qui jouent avec des ciseaux plus grands qu'elles, celles qui aiment sans retour et se noient de chagrin...

## Impudicités

Ils ont bien raison ceux du camp d'à côté, ceux qui vivent au soleil toute l'année et chez lesquels nous n'avons pas le droit d'entrer.

Vous savez, les nudistes ! Je vous en parle parce que nous sommes dimanche et que tous les dimanches notre promenade digestive nous conduit devant la grille de leur

propriété.

Il faut bien cette petite marche en forêt pour digérer le gigot d'agneau aux flageolets de grand-mère et nous permettre de reprendre, sans somnolence, l'autoroute vers la ville.

Passant devant la muraille qui enserme le camp et la grille qui en défend l'accès, il me vient chaque dimanche l'envie de me joindre à cette communauté de chastes innocents.

L'évidence de leur philosophie m'apparaît en ce jour de Mai et je me demande pourquoi j'ai tant tardé à y adhérer ouvertement. Vais-je terminer ma vie dans le corps d'une frustrée-coincée alors que la liberté est à deux pas ?

À quoi bon dissimuler mon corps dans des oripeaux présumés flatteurs alors que la nature nous a tous créés plus beaux que les vêtements les plus seyants ?

Les animaux sont bien aisés d'être nus et notre soi-disant « pudeur » humaine n'existe qu'en vertu de tabous religieux soigneusement véhiculés de générations en générations par des esprits retors et chagrins...

Au lieu d'avoir honte de ma nudité, de chercher à la parer, je l'expose au soleil illico et m'allonge sur l'herbe douce.

À plat ventre, les fesses caressées par quelques herbes ondoyant au vent léger, j'observe le ballet des fourmis et la danse des libellules qui viennent animer une coccinelle étourdie et une guêpe égarée.

Le soleil en taquinant les feuillages bruissants a découpé la lumière en puzzles pointillistes. La brise légère amène par vagues des effluves de plus en plus vibrantes à mesure que mon nez s'approche du sol.

L'odeur de la Terre-Mère et la caresse du soleil achèvent de me griser...

Retournée sur le dos, j'admire les dessous des arbres, comme un garçon qui regarderait sous les jupes des filles.

Mes yeux perçoivent et individualisent la moindre des feuilles, ses plus infimes nervures et je finis par entendre la sève pulser en flots sages depuis les racines jusqu'au faite des arbres.

Que la vie est simple pour celui dont l'âme tranquille peut encore s'émerveiller dans la nudité !

Je me relève et légère, je cours dans la prairie en chantant à tue-tête une ode au Soleil

qui m'a faite si heureuse.

La forêt est ma complice mais je la quitte pour porter en ville la « bonne parole ».

Je m'étonne de fouler sans douleur les chemins caillouteux, moi qui, même dans des baskets, trouve d'ordinaire que les semelles ne me protègent pas suffisamment les plantes des pieds. À cette évocation, je pense que je suis en train de le parcourir ce sentier « per aspera ad astra » où « à travers les difficultés, je m'élève jusqu'aux astres » .

Et bien que je cours sans m'arrêter, je ne ressens ni fatigue ni essoufflement dans ma progression vers la plénitude et le bonheur sans entrave.

Tout ce bien-être inhabituel, cette facilité dans l'effort, cette élation, me confirment, si besoin en était, que la nudité est la voie royale menant à mon accomplissement.

Je croise des gens, inconnus, qui m'ignorent et ne s'étonnent pas de me voir circuler nue parmi eux. Leur indifférence me confirme que je suis la messagère qu'ils attendent. Les pauvres, empêtrés dans leurs tissus fourrures cotons ou laines ne connaissent pas la liberté du corps et ils mourront l'esprit bridé comme un rôti de porc si personne ne vient à les initier... Je serai cette initiatrice !

Je cours toujours, ou plus précisément, je commence à flotter une foulée sur deux.

Les rues où je circule, courant et flottant, s'animent et les fenêtres des maisons s'éclaircissent par intermittence. Je comprends qu'elles communiquent, de part et d'autre des rues, en morse. Mon esprit est devenu si vaste que je déchiffre le morse comme le français. En langue morse, il se dit : « Elle est remarquable » ou bien « Laissez-la passer ».

Fort bien : ils m'attendent, m'espèrent comme on dit dans le Midi...

Je flotte à présent sans plus poser les pieds à terre.

Mais un vent aigre s'est levé et soudain un grand frisson hérissé tous les poils de mon corps, et mes cheveux se dressent sur mon crâne, comme dans une cage de Faraday.

J'entoure mon buste de mes bras et je serre les cuisses en relevant les jambes pour offrir un peu moins de surface au vent et gagner un peu de chaleur.

À présent mes pieds ressentent non seulement la morsure du gel mais aussi les blessures infligées par les cailloux.

Les gens me regardent.

Ciel que vont-ils imaginer ?

Pour l'instant, ils ne manifestent qu'une curiosité amusée, mais que se passera-t-il ensuite ?

Vont-ils prévenir ma mère, mes enfants, mon époux et comment ma famille va-t-elle réagir ?

Je ne comprends plus les signaux des fenêtres, mais j'entends une passante dire : « Elle est complètement folle ». Une autre raille : « Elle a de la cellulite plein les cuisses ». Un

homme affirme : « Même si on me payait, je n'en voudrais pas de cette horreur ».

Tout à l'heure, c'est le froid qui m'emballait ; à présent, c'est la honte.

Et je souffre bien davantage de ce bain de honte que des attaques du vent.

Une honte qui me donne de grosses bouffées de chaleur et d'angoisse.

Rien ne peut me couvrir ; tout abri m'est refusé et les innombrables voix qui s'élèvent des pavés et descendent des toits hurlent : « Tu t'es vue quand t'es nue ? »

Oui, je me vois, telle que la vie m'a défaits : ridée, plissée, flasque et grise.

J'appelle de tous mes vœux le manteau de Noé qui cachera ma nudité aux yeux de l'Éternel. Je prie la vigne de me prêter ses feuilles, le ver à soie de me faire un voile épais...

Et je m'éveille, honteuse encore, frissonnante, mais réchauffée par mon confortable pyjama en pilou-pilou.

Ce n'était qu'un rêve... qui m'informe sans conteste que je ne jouerai jamais dans « Hair » ni dans « Calcutta », même si nous retournions en Mai 68...

## **Viandes au détail**

Elle est rose, ronde et revêche. D'une méticuleuse propreté comme si elle sortait d'une étuve.

Elle est naturellement blonde, ce qui est rare de nos jours, et sa peau, que l'on devine rugueuse, n'a jamais connu la moindre crème ni le plus léger maquillage. La couperose habille ses joues et un fin duvet souligne l'arête de ses maxillaires.

Ses cils et ses sourcils pâles encadrent tristement des yeux d'un bleu insipide. Ses lèvres desséchées sont incolores et desquament en permanence. Quant à sa voix, elle ne se donne, et de façon parcimonieuse, que pour alimenter le strict minimum exigé par son activité professionnelle.

La blouse rose et le haut du tablier immaculés sont tendus à craquer par les seins gigantesques. Comme des obus pointés sur l'objectif ils semblent menacer le vis à vis de lui exploser à la figure à tout instant. Le regard s'arrête à la taille que l'on devine comprimée dans un corset implacablement serré.

Des jambes on ne voit jamais rien ; en possède-t-elle au fait ? On l'ignore car la bouchère-charcutière, femme-tronc impassible, semble flotter à un mètre du sol.

Elle découpe, dégraisse, emballe et pèse avec dextérité viandes et cochonnailles.

Son impénétrable visage affiche en permanence une lassitude blasée, une indifférence morne et une insatisfaction définitive.

– « Ce s'ra tout ? » éructe-t-elle en fin d'opération.

Parfois, par grand effort d'imagination, on peut l'entendre marmonner : « Et avec ça ? »

Elle ne porte ni bague ni alliance.

Elle a été conçue pour assurer la continuité de l'activité bouchère.

Elle a vécu entre un père et une mère qui l'ont mise au monde dans le magasin et ont plastifié son avenir sous vide. Ils l'ont mise en chambre froide pour qu'elle ne s'avarie pas trop vite et ont soigneusement écarté toutes les mouches qui auraient pu l'approcher.

Puis, leur mission bouchère-charcutière remplie, ils se sont éteints, la laissant gérer seule les quartiers de viandes et les saucisses.

Ils sont partis tranquilles car ils savaient qu'elle ne s'en laisserait pas compter par les maquignons des abattoirs et qu'elle avait bien retenu la leçon : « NE JAMAIS FAIRE CRÉDIT » pas plus aux clients qu'à la vie... ainsi qu'ils l'ont affiché au dessus de la caisse.

La commerçante n'est guère engageante mais après tout, entre-t-on dans une boucherie-charcuterie pour nouer une relation chaleureuse avec un humain qui nous ressemble ?

## Il a plu

Quarante jours et quarante nuits. Je te jure !

Oh, tu ne me crois pas et pourtant c'est la vérité, la vraie vérité !

Je sais, on ne dit pas la vraie vérité; une vérité est en elle-même vraie, sinon ce n'est pas une vérité mais un mensonge. Moi je dis une « vraie vérité » pour bien te montrer que je dis la vérité...

Donc il a plu et l'eau dégoulinait du ciel avec générosité d'abord, mettons pendant la première semaine, et puis elle s'est mise à tomber avec une insistance qui s'est transformée en frénésie et en dernier, elle était monstrueuse, féroce, agressive. Cette eau phénoménale a tout noyé, tout englouti et on n'a même plus vu surnager la plus petite brindille ni la plus modeste grenouille sur son nénuphar.

D'ailleurs, qui aurait pu voir quelque chose puisque je te dis que tout était profondément enfoui sous les sombres profondeurs d'une eau dont la surface se donnait des airs inoffensifs de brave petite mare tout juste née de la dernière pluie...

Le ciel s'est mis à être plus bleu que bleu. Il était mauve à force d'être bleu de toutes ses forces de ciel enfin libre. Bien sûr, il était léger le ciel, puisque tous les nuages qu'il trimbalaient avait crevé et s'étaient répandus sur la pauvre Terre. Il était insouciant et même, je peux te dire, il sifflotait un petit air de Miles Davis...

Et soudain, la surface innocente de l'eau s'est légèrement ridée. Des cercles de plus en plus larges se sont dessinés, centrés par un soupçon de montagne qui s'est lentement érigée hors de l'eau.

Voilà, c'est ainsi qu'est né le « monstre silencieux », après quarante jours de pluie...

Tu me crois à présent ?

Beaucoup plus tard, quand tout est rentré dans l'ordre, j'ai réappris à aimer la pluie.

La pluie des villes quand l'automne jette les feuilles à la face des passants et que le vent arrache leurs chapeaux. La pluie des crépuscules quand tous se pressent sur les trottoirs luisants dans une forêt de parapluies multicolores.

Et un lundi de novembre, alors que je longuais le boulevard mitraillé de gouttelettes piquantes et martelantes, je l'ai croisé cet homme pressé qui souriait d'être là, trempé sous la pluie alors qu'il aurait déjà dû être à l'hôtel où l'attendait l'amour de sa vie.

J'aurais voulu arrêter son vol et le prendre dans mes filets. Je l'aurais emmené partout

avec moi... mais voilà, il courait trop vite, probablement vers l'amour de sa vie, et je n'ai pas pu l'attraper. Dommage !

J'étais désolée d'être ainsi passée à côté du bonheur, et la ville ne m'inspirait plus qu'un amer sentiment de solitude.

Forcément, je venais de perdre le seul homme qui ait compté dans ma vie !

Je me suis enfoncée dans la forêt la plus profonde que j'ai trouvée pour nous y ensevelir moi et mon très gros chagrin.

Et la forêt compatissante qui ne voulait pas que je meure tout de suite a inventé un jeu très drôle pour chasser mes idées noires. Elle a mis un paysage dans chaque ornière que creusaient mes pas, et ce paysage avait toutes les couleurs des saisons les plus éclatantes ; alors que, tu te souviens, nous étions en novembre !

J'ai remercié la forêt et suis rentrée bien sagement à la maison où m'attendait mon chien fidèle.

Je me suis assise sur cette drôle de chaise montée en graine que tu vois là et me suis mise à attendre la venue de l'homme de ma vie...

## Dialogue avec la muse

Essoufflé comme un cheval fourbu, le regard noyé et la main qui trémule, il se laisse tomber sur sa couche.

Le plafond de sa chambre oscille sans bruit et les murs qui chancellent s'appêtent à le broyer...

– Reviens mon cœur, cesse ce jeu cruel !

De très loin répond une voix au timbre métallique et à la diction précise :

– C'est à moi que tu parles ? Que me veux-tu ?

– Je veux que tu reviennes, que nous reprenions nos habitudes anciennes. Pourquoi m’as-tu abandonné ?

– Tu as voulu m’égarer sur les comptoirs de tous les continents dans tous les verres et les gobelets, les timbales et les tonneaux, les chopes et les godets, les fumées et les seringues, parmi les soldats les marins et les gueux... Tu as pris femmes dans chaque port et dispersé tes semences aux quatre vents. Tu as même exploré les paradis interdits pour abreuver ton inspiration en gratifiant tes vices.

– C’était la vie d’artiste, ma belle ! La bohème comme il se doit, la vie que l’on brûle quand on a vingt ans. Je suis un artiste, l’as-tu oublié ?

– C’est bien là le problème : tu voudrais être un artiste mais tu as les tripes vides. Tu voudrais la gloire mais tu n’as que l’envers du talent : la médiocrité des petits travers qui ont habité les grands. N’est pas Rimbaud n’importe quel débauché, mon ami, te l’ai-je assez dit ?

– Pendant des années cependant, tu as vécu à mes côtés et tu as dicté mes œuvres les plus belles. Pourquoi ce retrait et cette distance à présent entre toi et moi ?

– Mon ami, je me tiens à l’exacte distance qui te sépare de la vérité de ton art. C’est toi qui m’as crue proche et complice, car tu étais aveuglé par ta suffisance. Je suis désolée d’avoir à te rappeler que tu n’as encore touché le cœur de personne. Tu n’as jamais suscité de sentiment d’élation ou de profondeur, ni provoqué d’embellie ou de rêve. Tu es incapable de faire naître une émotion sincère et sais-tu pourquoi ?

– Non et j’attends que tu m’éclaires, ma Muse qui sait tout...

– Parce que tu n’as jamais éprouvé toi-même les sentiments que tu avais la prétention de représenter. Tu n’as jamais travaillé dans le silence et aiguisé ta technique. Tu ne t’es jamais retiré pour méditer, cela t’aurait privé des bruits du monde et peut-être, donné une chance de plonger dans ton vide... Tu n’as souffert que de blessures dérisoires : ton amour-propre, malmené par quelques critiques désobligeantes, une invitation qui a fait défaut, une louange qui a manqué...

– Aussi injuste sois-tu, ma Muse, je tiens à toi et donnerais ma vie pour te garder

auprès de moi. Ce soir je suis ivre et c'est pourquoi j'entends ta voix. Ce soir j'atteins les rives du désespoir et toi seule peux consoler ma douleur de vivre. Tu as raison de fustiger ma légèreté et ma faiblesse. Tu ne seras jamais aussi sévère que je le suis, cette nuit, envers moi-même.

– Homme, mon ami, si je te parle avec rudesse c'est que je souffre de te voir dilapider les trésors de ton talent. Je souffre de te voir gonfler d'orgueil sous les louanges de quelques pédants qui ne t'admirent que par ennui. Je t'aime avec toute la désolation d'une amante qui ne se résigne pas à l'abandon. Je t'aime pour toujours et chaque fois que tu me blesses je t'envoie un baiser.

– Muse, ma sœur et ma vie, ma mère et ma mie, mon amante et ma voie, comme une flamme haute tu revis au fond de mes nuits. Tu me donnes mes plus belles heures et mes doutes les plus déchirants. Comme je t'aime, ma vive lumière, mon étoile et mon rêve. Tant que tu me parleras je supporterai toutes les frustrations et toutes les humiliations. Je veux bien payer de mon sang le prix de ta présence.

Et le jour qui colore lentement les contours de la vie révèle la forme apaisée de l'homme enfin endormi...

## **Des prédictions et des prévisions**

Née sous le signe de la Pipelette, mais alourdie par l'ascendant « escalier », Ginette savait que son existence serait un long combat que ne couronnerait pas souvent la victoire ou alors, au prix d'efforts démesurés.

Pour les Extrême-Orientaux, son destin était encore plus aléatoire car son Karma logeait la Verrue que n'accompagnait aucun aménagement, si n'est la touffe de poils, capable d'infléchir les rigueurs du sort. Ce qui n'est guère surprenant car si la Chèvre peut être vue en compagnie du Singe, ou le Rat caracoler sur le dos du Cheval, on ne voit pas très bien quel accompagnant trouverait de l'intérêt dans la compagnie de la Verrue ; et surtout pas la Mouche, bien entendu qui n'est que sa rivale malintentionnée...

Dire que certains ont la chance d'être nés sous le signe du Buffle, du Lion ou du

Capricorne et qu'ils bénéficient de l'appui du Chameau, de la Vierge ou du Marcassin ! La pauvre Ginette qui n'avait jamais de chance luttait en permanence contre un sombre destin que n'adouçissait aucun habitant du ciel zodiacal !

Aussi, lorsqu'elle découvrit son horoscope de ce lundi 31 février, elle manqua avaler de travers son petit blanc matinal...

Chaque semaine Ginette attendait avec impatience la parution du magazine « Votre septième Ciel » dont les seules pages intéressantes étaient celles que rédigeait le Mage Henri.

Il y était cette fois, clairement stipulé que les « Pipelettes » connaîtraient une semaine de galère question travail, mais que la vie amoureuse des « Pipelettes » ascendant « Escalier » serait pleine de surprises !

Les Pipelettes-femmes, parmi lesquelles se rangeait donc Ginette, devaient rencontrer l'âme-sœur mais risquaient fort de passer à côté si elles n'étaient pas assez attentives. Il leur était recommandé de porter une scrupuleuse attention aux propos des collègues, amis, et même cousins jusqu'au cinquième degré : « Votre légendaire modestie vous a toujours empêchée de voir qu'on vous aime en silence » écrivait le Mage Henri, interprète de la destinée et décodateur des messages planétaires, par l'entremise duquel s'exprimait le devenir des Pipelettes, Harengs Sours, Loutres Amphibies et autres Boulimiques Vagabondes, tous hôtes et hôtesse du Zodiaque Universel.

Question argent, cette semaine, les Pipelettes, n'auraient pas l'augmentation espérée sous la forme d'étreennes ( au mois de septembre, elles sont rares ) mais là aussi, les Pipelettes, ou certaines d'entre elles, devaient s'attendre à une surprise qui risquait d'être bonne si elle n'était pas mauvaise... Et peut-être qu'au plan financier, si elles gagnaient le gros lot à la loterie, il y avait cent pour cent de chances pour qu'elles aient acheté le bon billet !

Forte de ces prédictions, Ginette se sentit pleine de courage pour démarrer sa journée de concierge d'immeuble de semi-luxe.

Elle se fit une deuxième tartine de rillettes et se versa une bonne rasade de « calva ».

Dix heures sonnant, elle resserra son chignon, ajusta son tablier, enfila ses gants de latex et sortit son balai du cagibi.

– Tiens, se dit-elle en balayant le palier du deuxième, monsieur Ernest n'est pas rentré de la nuit : son courrier que j'ai monté hier, est encore sur le paillason. Quel coureur

tout de même ; il devrait songer à se caser à l'âge qu'il a. Il a de la prestance, ce ne sont pas les prétendantes qui doivent lui manquer... Quoique sa calvitie naissante et sa petite brioche ne lui permettent plus de jouer les jeunes premiers... Quel âge peut-il bien avoir ?

C'est à ce moment-là que la porte de l'ascenseur claqua et que monsieur Ernest apparut sur le palier. Un large sourire aux lèvres, il s'effaça avec une galanterie inhabituelle pour faire de la place à la concierge. Au banal « bonjour » il ajouta :

« Toujours aussi alerte, madame Ginette. »

Ginette ne prêta pas attention au compliment sur l'instant mais, à peine monsieur Ernest fut-il entré chez lui, qu'elle réalisa que c'était la première fois qu'il lui disait quelque chose de personnel, quelque chose qui lui était personnellement destiné. Elle ressentit un petit tressaillement dans la zone ombilicale et sentit ses joues rougir de confusion. Elle reprit le balai avec une ferveur nouvelle et se mit à traquer la moindre poussière qui pouvait subsister sur le seuil de l'appartement de monsieur Ernest.

Frotti-frottant et astiquant d'une main vigoureuse, Ginette songeait encore et encore à ce compliment et les prédictions astrologiques du Mage Henri lui revinrent à l'esprit.

– « Être attentive aux propos de tous les hommes... »

Voilà, Ginette n'avait pas « refait sa vie » comme on dit, après la mort de son mari parce qu'elle n'avait pas été attentive aux propos des hommes.

Sûr que des amoureux timides lui avaient, probablement si ce n'est certainement, déclaré leur flamme, mais elle, avec sa « modestie légendaire » n'en avait rien vu !!!

C'est bien dommage que cette fichue modestie lui ait fait rater toutes les occasions de remplacer feu son cher époux qui était saoul seulement la moitié du temps et ne la battait que rarement...

Et là, monsieur Ernest ne venait-il pas de la louer pour son allure alerte ?

Ginette ne saisissait pas exactement le sens de ce mot, « alerte », mais elle pensait bien qu'il s'agissait de la complimenter pour sa belle mine et sa silhouette de ronde épanouie.

Elle avait suffisamment d'instruction pour ne pas imaginer que cet « alerte »-là aurait eu quelque chose à voir avec un signal qui préviendrait d'un danger...

Elle termina le lessivage soigneux du palier de Mr Ernest dans un état de ferveur joyeuse et d'excitation délicieuse.

Ginette-Pipelette, dans l'escalier, n'avait guère l'occasion de sentir frémir son cœur de femme, car tous les hommes qui passaient dans son escalier, se bornaient à de laconiques

«bonjour» sans même lui accorder un regard.

Mais le temps et l'indifférence des locataires n'avaient pas tué la sensibilité de la concierge, loin de là. Tapie dans l'ombre de ses regrets, l'espérance d'une vie remplie d'amour, et d'argent si possible, n'attendait qu'un signe du destin pour reflleurir. Et ce jour, le Mage Henri en personne faisait irruption sous les traits de monsieur Ernest dans sa loge pour donner un sens à sa vie : elle serait la compagne de Mr Ernest !

Ginette faisait cuire sa soupe aux choux quand Mr Ernest passa devant la porte vitrée de la loge.

– Vous avez mon courrier, madame Ginette ?

– Bien sûr monsieur Ernest, mais entrez donc ; vous prendrez bien un apéritif avec moi ?

– Non, pas aujourd'hui madame Ginette, je n'ai pas le temps. Mon courrier s'il vous plait.

– Bon, ya pas l'feu au lac, monsieur Ernest, au moins asseyez-vous une minute, histoire de causer un peu. C'est un joli nom, Ernest.

– Je vous répète madame Ginette que je suis pressé... Le courrier, vous l'avez ?

– Monsieur Ernest, depuis le temps qu'on se voit, vous ne savez rien de moi, de ma vie de ma « légendaire modestie »...

– Mais je ne suis pas curieux, madame Ginette ; chacun fait ce qu'il veut... Le courrier s'il vous plait...

– De quel signe êtes-vous monsieur Ernest ? À voir votre chevelure et votre bouche sensuelle je dirais que vous êtes un Buffle Argenté. Je me trompe ?

– Si vous parlez d'astrologie, madame Ginette, sachez que je n'en ai rien à cirer ; on m'a dit une fois que j'étais un « Chamois à Poil Dur », ça vous va ? Le courrier à présent...

– Wharffff, savez-vous que nous sommes faits pour nous entendre : la peau des Cha-

mois est exactement adaptée à la main des Pipelette... Le Mage Henri le dit tout le temps. Chamois et Pipelette forment le plus beau couple du zodiaque !

– Cessez madame Ginette d’agripper mon revers de veston et de me balancer votre haleine vineuse dans le nez ! Vous êtes devenue folle ou quoi ? Je me plaindrai au propriétaire si vous continuez ce petit jeu et je m’arrangerai pour qu’on vous remplace par une moins toquée que vous. Ça ne sera pas difficile !... Le courrier, vous me le monterez, ça vous fera un peu d’exercice ; avec le bide que vous avez, ce ne sera pas du luxe...

Et monsieur Ernest sortit en claquant si fort la porte de la loge, qu’un carreau s’en détacha.

Madame Ginette, stupéfaite d’avoir essuyé une telle rebuffade non prévue dans les prédictions du Mage Henri, éclata en imprécations, insultes et malédictions à l’égard de cet homme mal élevé et stupide.

Il ne savait pas ce qu’il perdait, l’idiot ! Une femme dévouée, sachant cuisiner et bonne ménagère qui aurait fait le bonheur de ses nuits ! Le triple idiot ! S’il avait lu les prédictions du Mage Henri, il n’aurait pas laissé filer sa chance !

Madame Ginette finit par s’installer sur le fauteuil devant la fenêtre de la loge avec un double pastis.

Elle observait attentivement les passants pour repérer le prochain « Chamois » qui passerait à sa portée et c’est au cours de cette activité qu’un pesant sommeil lui ferma les yeux et l’expédia au pays des Astres sur lequel régnait le Mage Henri... Elle entra dans la danse des planètes au bras d’un monsieur Ernest enfin devenu clairvoyant...

Le Mage Henri ne pouvait pas se tromper, pas vrai ?????

## Vile Ville

Au début ils étaient apeurés.

Le froid, les bêtes, la nuit, tout leur semblait hostile, tout les terrifiait. Le tonnerre et la foudre, la pluie ou la sécheresse qui les frappaient les ont agglomérés les uns aux

autres. Tremblant et glacé, chaque corps aspirait son réconfort contre le corps voisin.

Leurs huttes groupées faisaient barrage aux éléments et leurs feux ensemble allumés éloignaient les terreurs.

La civilisation s'est emparée du genre humain; ensemble, ils ont conçu ce délicat rejeunon :

La Ville !

Douce ville posée sur un lit de quiétude et vivant au rythme des saisons.

Tendre ville destinée au bonheur de ses hôtes faut-il qu'un mauvais sort la transfigure ?

La ville devient conquérante :

Au creux d'une vallée, au confluent de deux fleuves ou au pied d'une montagne, elle s'étale, s'étend et se répand, avalant goulûment les forêts les bosquets et les coteaux.

Elle traque la faune et écrase la flore sous ses sabots de bitume.

Elle vombit de tous ses moteurs fous et lance aux cieux ébahis des crachats acides et des fumées brûlantes.

La ville hurle aux oreilles de tous ceux qu'elle a rendu sourds.

La ville inonde l'espace de vaines lumières et d'odeurs assassines.

La ville étouffe ses esclaves dans les carcans de ses modes.

La ville se croit belle parce qu'elle s'attife comme une vieille catin.

La ville palpète du sang répandu en des rixes ivrognes.

La ville pleure sous les bombes quand ses vieux appâts ont suscité trop de concupiscences.

Mais voici le temps venu où la ville enfle et fait craquer ses murailles : elle expulse son trop plein d'humains voraces et menteurs.

La ville souffre d'indigestion humaine.

La ville se venge de tous les outrages infligés par des générations incontinentes.

La ville mugit.

Le ciel s'emplit de nuées urticantes qui crèvent comme des chiens en s'écrasant sur le sol désolé.

Et dans un spasme qui lui arrache les entrailles, elle exonère l'ingrate engeance qui l'a corrompue.

## Avant l'avant

Mémoire d'eau de-là-bas  
Goutte d'eau lourde qui roule  
Enroule le patrimoine unique et précieux.  
Contemple ce que plus jamais on ne verra

On garde et on protège.

Blastula ivre de multiplication  
Morula sage et organisée  
Le bonheur est dans le creux  
Tendre et chaud le berceau de dentelle

Pour se lover à l'abri.

Amas archaïques ouverts en leur centre  
Se rassemblent en feuillets dans une hâte dangereuse  
Que rien ne peut maîtriser  
Se plient et se referment

Donnant forme à l'ébauche.

Se fait chair le désir insensé  
Nourri d'amour et de sang acheminés  
Par le tranquille canal  
Au rythme du cœur battant

Battant.

Ce temps voluptueux consacré à la maturation  
Au perfectionnement et à l'étude  
À la jouissance pure et à l'adoration  
Pourvu qu'il dure

Infiniment.

Que les sons soient clapotis  
Et lentes les reptations  
Que les yeux restent clos sur des songes tranquilles  
Baignés par l'onctueux fluide  
Absolu et parfait.

Mais la houle soudain se lève  
Le nid moelleux se cabre et se noue  
Éjecte le fardeau précieux  
En cruelles convulsions

Volte et révolte

Passage étroit et souffrance mêlée de sang  
À grands fracas explosion  
Déchirement impuissance  
Forcé de venir au jour

Expulsion.

Air glacé lumières blessantes  
Des cris des cris des cris  
Hurlements.  
Faim froid peur et tremblements

Respirer très fort.

Conscience d'être et de pâtir  
Hors de la matrice originelle  
Ne plus voir leurs visages grimaçants  
Ne plus sentir leurs mains brutales

Sommeil.

Et dormir interminablement  
Pour tenter de retrouver  
La primitive allégresse du devenir  
Sans les arrachements

Du commencement.

Jean-Luc Kockler

662 (*nouvelle versifiée*)

SMS Détresse

Cohue mentale

La pluie venait d'effacer...

Peroneless

Orly torride

## 662

*(nouvelle versifiée)*

Je hais les matins gris.

Un matin gris.

Gris couleur tristesse.

Porte bagage gris

Arrière mobylette grise.

Elle grise me transporte hors du nid.

Au bout de la rue grise,

La valise prend ma place.

Nous marchons gris.

Je m'accroche à la selle.

J'avance mécaniquement sans savoir.

Nous ne croisons personne.

Un tronc cingle mon oreille droite.

Il légitime mes sanglots gris.

Nous touchons le champ d'horreur.

La valise grise prend l'alignement.

L'appel gris me regroupe devant le bus 662.

Le camp nous attend.

Je m'accroche à sa main grise.

Puis je vais me réveiller.

Mon nom nous sépare : gris et grise

Je vais m'endormir.

Vite un baiser monte les marches à peine.

Le siège avant m'offre sa place grise.

Je m'y écroule, dents serrées, regard figé.

Dans l'infini le gris du sablier est plein.

La porte grise s'ébroue dans le vacarme du moteur.

Les roues se déplient grisement.

Son appel frôle le coin de mon œil.  
Je refuse de craquer.  
Le toboggan est avancé :  
Quel nuance de gris à ne pas prendre dans  
Cette direction imposée ?

## SMS Détresse

SMS détresse du tourbillon existentiel

Pacte hépatique en ivresse d'inondation

Démons à l'affût de toutes les faiblesses

Horizon éteint d'espoir sur avenir sang noir

Artères saturées de cépages déracinés

Rouge acier fondant en havanes démesurés

Salsa mortuaire aux accents jazzifiés

Passage de témoin en degrés rétrogradés

Absence virtuelle démesurée

Cheveux baldingués en tempo de blé

Bouche en attente du signal des mots

Serez vous là demain ou ne viendrez vous jamais ?

L'espoir sème le doute sur la réalité

Le ciel se teinte du jour égorgé

Le bourdon libère la nuit redoutée

L'apocalyptique croise la nativité

Le rêve peut enfin matagrabiliser.

## Cohue mentale

Dans ce train qui file vers le pénible  
Dans ma tête un sourire le tien  
Dans une maison un vide indescriptible  
Dans mon ciel un soleil le tien  
Dans une ville bientôt la fin  
Dans mon corps une envie le tien  
Dans une chambre déjà plus rien  
Dans ma voix un nom le tien  
Dans une marque implacable du destin  
Dans ce clin d'oeil à ma vie le tien  
Dans ce jour pour les uns sans lendemain  
Dans mon avenir peut-être le tien  
Dans une chaîne ce maillon en moins  
Dans ma vie un autre sens le tien  
Dans ma tête cette cohue ce va et vient  
Dans mon coeur cet amour le tien  
Dans cette gare mon père enfin  
Dans mon crayon plus de mots plus rien.

La pluie venait d'effacer  
Les dernières traces du passé  
Déjà Monsieur Futur arborait  
Le pavillon fini de l'infinité  
La terre n'était plus qu'une mer à boire  
Où voguait le bateau des rescapés  
Du dernier tremblement de terre  
Qu'avait connu l'humanité  
Terres sans limites, verres et mers sans fonds  
Souvenirs sans limites, tournaient en rond  
Ceux que le sort avait désignés  
Pour connaître la vérité  
Vérité d'un futur dans ce passé présent  
Qu'il nous sera donné un jour de découvrir  
Alors que seul comptera l'instant  
L'instant où il faudra mourir  
Mourir d'une vie trop longue  
Pour avoir pu savourer la vie  
Et qui une fois dans la tombe  
Ne reflètera que la vie  
Seuls sur leur cercueil flottant  
Comme ils l'avaient été leur vie durant  
Leur mort n'avait plus de signification  
Puisque avait disparu le mot dimension

## Peroneless

Les doigts hésitent sur les accords du corps déséquilibré.  
Les yeux suggèrent un écho qui doute.  
La douleur enfante les sourires des pas qui ne résonnent plus.  
Les mots se décomposent dans la mémoire alzheimerée.  
Le motif peine à respirer dans le soufflet agonisant.  
La mélodie s'étrangle en fréquences d'aphasie.  
Le temps s'habille de parenthèses ouvertes  
Que la boîte frissonne à refermer.

## Orly torride

Les nuages se forment, se déforment, se reforment en sculptures imaginaires tels les roches de cette montagne posée sur un désert aquatique.

Le vol de 10h15 m'arrache de cette parenthèse que j'avais ouverte dans la morosité de l'été pour me replonger parmi ce mégapole d'inconnus fourmillant loin des neiges rescapées du dernier hiver.

Je passe au dessus de toi sans que tu le perçoives, toi plongée dans ces théâtres ouverts par le nom et fermés du monde étouffant de l'extérieur comme si tu attendais là le tomber du rideau sur la pièce de notre histoire finissante.

On joue les prolongations pour un public qui ne vient plus, lassé des critiques déplacées devenues inutiles.

Orly se prépare dans la matinée torride d'un dimanche banal pour beaucoup, mais plus pour moi.

Un spectacle nouveau m'annonce sur son affiche sans que j'en connaisse encore le scénario.

La plaine résonne du retour sur la terre des réalités que je vais affronter définitivement.

Midi sonne...

Maxime Dross

L'an 0. Chronique.

УСНЯ ☉ NIE

Le rien aspire le tout

CREDO QUIA ABSURDUM

tragi-cOmmedia, dell'arte ::::::::::::::::::::

Le Miroir de Gardéna  
RESTAURANT

LA BÉNÉDICTION DE NUCLÉON  
EN UN SEUL ACTE

*Une diagonale blanche brise les cieux*

**Cinéma.**  
je est projecteur

## L'an 0. Chronique.

«Up-to-date» Les flots balancent une bulle de peau, énonciation à la première, vision de présent. «An instant Memory» :

«(Je.) Substance – de l'aristotélisme. Nitchevo. N'intérieure aucun interdit ≠ ça et moi → en surmoi. Kanietz.»

Les yeux rêvent d'un noir plus noir, submergeant dessous les paupières ravies. Le «Je» lyrique bois du néant impossible venant du centre extrapolé. Je dépends du cordon. L'adjectif possessif s'entend en écho <— Auto-dépendance —> Soleil de l'Univers. La matière.

«(Je.) Conscience => comble toute fissure. Le néant ne filtre pas.»

Sommeil.

Un bulbe gorgé d'eau. Grandeur, conquêtes. Lévitacion lumineuse et respirée. Aucune fleur : de l'esprit → Des courbes caressant l'émotion de pesanteur.

*The passing of time burst, dig, wring eternal life.*

*«È mio "eau de vie"»*

*Times does not exist.*

*I am the Cross in the flesh Cathedrale.*

J'aime d'un état linéaire, stable à la perfection. À chaque battement, je désigne le non-choix.

*Deismus ?*

*Ich glaube dass...*

*Ich der Gottesbeweis bin.*

*Würfel sind gefallen :*

*Ich heisse „Gott“*

Vivre ou ne pas vivre ? (l'ombilical : corde de pendaison ?) Aucunes questions.

« Zachtó ?  
Jouissance amniotique. »

Moi ? Une réponse.

[ *Weß nicht: Zellmembran. Ich. eine Desoxyribonucleinsäure. Weil die Fortpflanzung... Ich. Eisler und Samenzelle* ]

(Je.) Comprimé entre les lames de verre de (ma) la pensée microscopique.

# UCHЯ NIE

[ NOIR ]

La sève d'un miroir

Grésille



Dé-coule de la toile

Étoffe sombre et percée

[ FUSION ]

Rêve gluant violacé

« Les Etoiles roulent »

( ♀ )

Eve en Escarpins

[ Paillettes en Robes ]

← ← ← ← ←

DÉHANCHE LE MINUIT

→ → → → →

[ Les pendules tombent ]

Descend en Parapluie

Étincelle glacée

→ CHOCOLATÉE ←

( ♂ )

Boue noircie d'un sablier

Adam fleurit

C o r t è g e d'è f f l u e s

↑

[ Incolores ]

LE TYMPAN AU SERPENT

[ Indolore ]

↑

Pomme d'amour

Grenat, SUAVE, offensive

:

ACCÈS d'ébullition

[ Magma de sucre...

...Déchire le Cri ]

( D e s s o u s ).....

(«...») la pêche de nuit crève le cadran

P a p i l l o n s , é t o i l e s , é t r i e r s

Lèvres et lèvres à jamais clouées

Eve et Adam prisonniers (...»)

.....(de l'U c h r o n i e)

:  
 :  
 Le **rien** aspire le **tout**  
 Le **tout** n'aspire à **rien**  
**Rien** n'inspire à **tout**  
**Tout** n'inspire **rien**  
     Le **rien** griffe le **tout**  
 Le **tout** mord, l'autre hurler  
     Morsures *saignantes* arrachées  
 Dans la peau du **rien**  
     Rage *blessée écume* déborde  
     Bouillante *coule* évapore *fonte*  
     Bouillante *passion* fondante  
 Le **rien** aspire le **tout**  
     Le **tout** n'aspire qu'à **rien**  
**Rien** n'inspire à **toi**  
**Tout** n'inspire qu'à **nous**.  
 :.  
 :.  
 :  
 :  
**Rien** du **tout**.

# CREDO QUIA ABSURDUM

Le ciel est une fourrure flottante  
Veloutée et luisante  
Coulée d'éclat et de nuit.

## NYMPHEAS CELESTA

Rubis, envie, amphi  
Crucifix  
Novillada de l'au-delà  
Félidés déliés  
Supernova  
Celui, ci, MERCI !

## ABYSSUS ABYSSUS INVOCAT

L'œil enclos fixe le ciel  
Succombe aux soleils  
Fantasme aux dynasties aveuglantes  
À l'érosion de bassins gelés  
Où sautilleraient dames de satin  
Moulin rouge clairsemé  
Au fond d'une voie lactée.  
.....  
Constellation de pensées  
Ouragans de boues noires  
.....

## FIAT LUX !

Je suis étendu sur un lit de lotus  
Sur le flot tiède d'une mer enneigée  
Me voyez-vous aux ailes de sirènes  
Sourire, rire, valser aux étoiles ?

MEHR LICHT !

Aspirez mon navire  
À la proue une néréide !  
Les ciels tombent  
Les eaux se hissent  
Geysers enflammés  
Flambeaux de vagues ultimes !

QUIS, QUID, UBI,  
QUIBUS AUXILIS,  
CUR, QUOMODO,  
QUANDO ???????

La nuit est mon lit  
Le ciel mon tombeau  
Il est minuit et je meurs  
Ma passion rouge explose  
Mes regards fulgurent  
Pléiade mortelle  
Le noir se déchire  
Fondre, Ecume, Fondre  
Ruissellement de magma  
Mon sang s'envole  
Impesanteur du souffle  
Je suis astrologue  
Je suis Œil et Logue  
Je suis, je suis, je suis  
Suis suie, suis suie,  
Suiiiiiiiiiiiiiiii  
Oui !!!!!

PLAUDITE, CIVES !!

# tragi-cOmmedia, dell'arte ::::::::::::::::::::

( rêver = revêr, c'est-à-dire « le faire la tête en bas » )

.....

...

.

.

...

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Ici on pourrait avoir une chambre ovale et blanche...et une fenêtre surréaliste sur la réalité de l'altérité égoïste. Là-bas- rien ou aucune ouverture.

Plus loin ou plus près, cela dépend de notre état d'âme, dans les cloisons neutres... une lumière artificielle.....ssssssscils.....

Et dans ce silence merdique, des automates enfoncez une ronde noire..... ..

La ronde pourrait ressembler à masque intime, cloné 12 fois.. ..... doucement animé.

. Puis ce regard dense des imposés... centre de la ronde, ensuite un piano pleine queue, blanc ou noir..... ( surtout noir ) ..... Et à tout prix, un air de boîte à musique qui

tourbillonne le silence...avec.. des touches statiques et brillantes...Déjà les cordes tremblent.....tremble trem ble ble... .....bleu..... ..

.....battement de sssssssscils... ..

.....

.

.....

.....

...

Ici tout se passe là-bas. Et là-bas c'est un secret ! 13 bustes tournent... étoiles danseuses ouvrant le ballet du temps.. ..

..... .. 13 aiguilles tournent.. sens inverse à l'horloge.. une « religion mécanique ».....*dame de coeur*... ..

... ..  
.... .. alors.. au virage d'un trille suraigu.. fulgure mouillé de néant.. arlequin dans une combinaison latex à paillettes blanche...onctueux monarque archange venant s'exhiber dans la boîte – d'un rêve – blanche .....*2 de trèfle*.....

( 1840 – opus 42 – grande valse 5. – chopin en filigrane au piano après dessert )

.....de sa main gantée, il caresse le piano, monte dessus et... fixe le ciel..... une larme de goudron s'écrase sur son front.....le gant tire l'épée – *valet rouge* – une lame d'or blanche saigne le ciel..... « **meurtre au double pli** » .....arlequin est sombre.. un excessif brillant...son frère gou- g - goutte du plafond.....lui, son costume en sucre fond, goutte à goutte... goutte.....goutte.....la coulée avance vers l'intérieur du piano... ..

.....  
.....le bois organique est lubrifié d'une peinture miroir imitant l'onde de l'eau....  
..là, un petit ours polaire en peluche tire sur les cordes ..étudie le bourdonnement de sa harpe...exercice appliqué ou vacillement de vocales... mais surtout « dimension temporelle enfantine et réelle».....

..  
le plafond goutte noir.....probablement un océan qui descend lentement comme la poussière du sablier.....

.....  
.....  
: : il pleut les masques : :  
.....  
.....

.....les masques masquent...masquent duel au fer... le somnambule, moi, pris en témoin..... *roi de pique*.....défi imprenable pour un fumnanbule du rêve... .. rêve combien lucide... lucide et vide au paradoxe.... lent... léger .....

.....  
Posant une tâche noire en haut à gauche du globe oculaire. Ca donne tâche noire à gauche du globe oculaire et ? Et ????

.....  
....scaramouche ?..... scaramouche ??... scaramouche ???..  
.....  
... à présent, il pleut des roses noires ...

.....  
scaramouche ! ... scaramouche !..... ..l'ours s'arrête – chopin tombeau à l'envers... scaramouche.. automates agressssssifs.. « **scara prince mouche** »..

désir en absence.. scaramouche.. beethoven // vouîte dorsale ?... scaramouche..... scaramouche... aveugle et sourd, vision de glaïeuls sur les murs ? on veut un décor d'oraison..... funèbre, ou de baptême... aucune onction n'importe.....rejoindre en faillite, une fuite de «religion mécanique»... scaramouche... **scaramouche**..... scaramouche... ..arlequin est acide...son frère // plus beau que lui ?.....<sup>2</sup>

(hiver 1822 – ardent, tourmenté, violent – sonate op.111 ut mineur)

2  
..... les cordes du piano violons d'une 9<sup>ème</sup> symphonie..... 2 frères, 2 masques... pouvoir binaire et visuel.... ..<sup>2</sup> .. .....les automates tournent, tourbillon à l'œil de l'étoile polaire.... ..... petit ours blanc et peluche se dirigent vers les épées noires/blanches // suicide candide comme rêve à réalité....

. les cloisons vibrent, se retournent comme les facettes d'un **rubik's cube** de diamant... la boîte blanche de la latence explose, les automates en feu, le petit ours prend vie, grogne, s'enfuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit.....

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

il ne reste qu'un tas de cendre de la salle d'arme déchue... *as de carreau*.....  
....battements de ssssscils....

arlequin au sud.....

scaramouche, au nord....



.....  
.....  
.....  
.....  
..  
.  
.

je. Au milieu d'un boulevard... prince et son manteau de cils qui traîne sur le trottoir les feuilles pourries de la forêt...

je nage et broie comme une lame pâteuse et invisible le flot humain à contre-courant... robes rouges, collier, cheveux blonds et volants, peinture qui coule trop vite dans l'air, fresque abstraite et sublime....j'attrape les regards comme des

**papillons**.... Le plus possible, j'en fais collection... ..robes rouges et jaunes....des voitures modernes traînent l'air symétrique en se croisant... métalliques et fluides....oooohh mon carosse drapé qui fiiiiiiiiliiiiiiiileeee....non, non...simple «hallucination»..... dans les vitrines, ce sont les automates clonés qui portent la mode !!!! oui, regardez !!! les automates !!! oui et là haut !!! non ! aux fenêtres sortent les comédiens dell'arte sous leur masques magnifiques et tragiques

.....je ne rêve pas. .... car..... car... naval.... carnaval  
carnaval..... insaisissable sous les fontaines de venise.....dans une barque, la gondole,  
je dîne avec une charmante dame dans une robe rouge..... dans.... Dans les coutures  
d'une robe rouge..... ..italienne, charmante, envoûtante.... dentelle trop intel-  
ligente.....

les fontaines de venise me coulent sur la tête ! les fontaines de paris....non .....

*(entamer une musique en fond de toile qui puisse accorder la monarchie la plus divine et absolu de cette échappée)*

non non **non l'angoisse** des vers..... saille mon front..... moi à  
versaille .... ? ! .....

je coule, coule dans le bassin d'apollon, tandis que sur son char il s'enfuit aux  
ciels... .. le petit ours prend vie, grogne, s'enfuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit fuit  
fuit fuit.....

.....

scaramouche, scaramouche ???? Au secours je me noie !!!! Au secours !!! au se-  
cours !!!! .....

la ronde du temps frappe l'horloge de la détresse..... « **faux pli** »

je regarde à travers  
l'eau....arlequin qui revient....qui descend  
du soleil....tenue de latex en paillettes  
blanche....arlequin, arlequin, sans regard,  
acide et plus beau que son frère.....une  
goutte de sang sur son front....il a **tué**  
son frère...!...

scaramouche !!! scaramouche !!!!

.....

.....

.....

( *imaginer le sable noir du rêve qui descend en silence le couloir du sablier  
à l'anti-chambre du temps*

*sans scénario*

*sans images*

*la bobine projectrice coule  
d'un fleuve sourd*

*lent*

*profond* )

.....  
.....  
.....  
..ma cape de prince se dissout dans le bassin tandis que se referment sur moi les portes  
de mon cercueil aquatique .....

.....  
.....  
.....

je. dans une chambre noire... .. ... j'ai chaud ou froid mais .....

... des femmes en robe rouges tiennent des cartes empoisonnées autour d'une table incolore... ..les regards se mêlent et rebondissent sur les coins de la salle pour me cogner cogner la tête....

.....ma tête....ma tête de poète qui s'est enfoncée dans la chair d'une feuille blanche.... ..blanche...boîte blanche ....dedans à goutté mon encre...mon rêve.....

pique

carreau

coeur  
trèfle.

.....: \_ \_ \_ \_ \_ :.....

o  
je  
vois  
cette  
étoile argentée et métallique  
sur une voûte de feutre  
rouge et blanche  
sur une voûte de feutre  
étoile argentée et métallique  
cette  
voie  
je  
o

P.S. : Géographiquement, je rêve. Rêvant, je vis. Vivant, je ne meurs pas. Si je meurs, alors, c'est à vous de recommencer cette comédie onirique ! Ne trichez pas votre talent, suivez-le !

# Le Miroir de Gardéal

## R E S T A U R A N T

---

En ville, tout resto farci devient parquet de chorégraphie. Les couverts : reposés autour de l'assiette. L'assiette, symbole de la civilisation. La civilisation, une farce. La farce, un public emballé d'un papier brillant et gras. On entre, on sort, des beaux gens soutiennent des branches de parfum. Genre de trucs qu'on offre à Noël. Trucs de Noël. Qui ne sentent jamais bon au premier abord, et qui empoisonnent en prenant par le nez, petitement, doucement, lorsqu'on s'endort avec.

Programme de soirée collective: couteaux, fourchettes, cuillères, l'orchestre de fer, déchirent les fils gastronomiques. Petits sourires autour de la carte, longues méditations... Lors du choix du vin, il faut se montrer délicat et profond, voir poétique. Le choix du vin est l'étiquette du savoir gastronomique. On ne badine pas avec la nourriture. Surtout en France.

J'ai faim. Faim de loup. Donc...

Je commande la suite. Je mange, je bouffe, j'avale, je m'empiffre, je...

Le repas fut long, aussi long que la carte, compliqué, un peu structuré. Les lumières tirent du plafond une blancheur tranquillisante.

21h30, fin de la (première ? ...) deuxième partie.

La digestion est ... Bof, elle me fait spectateur de cette mangeoire humaine de qualité. Seul, visiteur ? Pas vrai !

Je commande le café, (*mon tilleul*)... Consomme ma coupe glacée. Seul visiteur ? Pas vrai ! Je n'ai personne à qui dérober des pensées, personne à qui praliner les miennes... Je regarde une pendule, je la questionne : *T'es vieille, toi ? T'es bonne ? T'es criminelle ?*

T'es qui, toi ?

tic

tac

(ça, je m'en doutais...)

En face, un miroir enveloppé de bronze, sombre et fluide, me fige et avale la cuillère selon ma mesure. Il (*me*) réfléchit mieux que moi (*pour lui*). J'aime me regarder dedans comme un invité que je trouve beau (= *bien poli*). Suis beau ! Suis très beau ! Suis... Bref, j'ai rien à foutre ! Ces foutues cernes... Ça, je n'aime pas voir.

Bon, bon... Passons à (...), non, mieux se taire. Synchronisation et rythme.

Tic-tac-tic-tac..... Tic-tac-tic-tac.....

Tic-tac-tic-tac.....

Tic-tac-tic-tac.....

Tic-tac-tic-tac.....

[question d'écoute. il suffit de capter les interférences de tic en basses fréquences de tac]

Sur la nappe, dans le miroir, sommeillent un sur l'autre *Les Bonnes* et *La Cantatrice chauve*. Qui a du l'oublier ici ? Merde ! MOI ? Moi ! hi, hi, moi, j'oublie tout ! Je cligne des yeux. Redresse les paupières-couvertures qui tombent comme deux rideaux fatigués. Deux lectures rapides cette après-midi, légère nostalgie lycéenne...

Sommeil théâtral absurde.

[moi, le sommeil. l'absurde : ces livres...  
... passons]

Je mange la fonte congelée des saveurs. Le liquide me fixe et me renvoie. Oui, Je pense poète quand je mange restaurant. Plus exactement, quand je suis seul. Le corps plein, j'observe détails sur objets le décor. Je me l'approprie. Jeu de soirée.



*Tic Tic – le – Tac – Ho – Tac Tac*

*Tic – le – Tac – Ho – Tic Tic – Quet – Quet*

*Tac Tac.*

Le café *Tic* est très mauvais. Zut, j'ai l'envie de vomir.

-----Dégeulasse ce café. Rêve – je(eux) ? Chercherait-on à *tic tic* m'empoisonner ?!-----

tac-tac-tac-tac-tac-tac-tac-tac-tac-tac

un éclair onirique + une connexion synaptique

=

> > *a flying-dream in restaurant* < < <  
[21h19]

« Le tilleul, Madame. »

Suis pas une nana, moi, qu'est –ce qui se passe ? T'as la berlue, toi ?

Je corrige : Monsieur ! T'as la berlue, toi ?

Quelle impudente coquette. T'as la berlue, toi ?

Une ondulation humaine baille sur moi sa réplique stupide. J'ai *Tac* commandé *Tic* du *Tac Tac* café.

Je m'imagine ce que je peux, peu importe si c'est bon ou non pour mon cerveau.  
Disons :

*Soirée anglaise.*

*La pendule anglaise frappe des coups anglais.*

J'ai perdu ma tête ? Non, voici le restaurant ! Mais ça ne va plus ! Il s'enfuit fuit et s'étire tire hii au fond de mon iris. Hic tic ! Où suis-je, putain ? Mon rêve me prend. Je ne peux



poison gustatif « *tilleul, Madame.* » le café est dégeulasse et me crève « *tilleul, Madame.* »  
Suis pas une nana, moi, qu'est –ce qui se passe ? T'as la berlué, toi ?

« *Monsieur.* » plongé dans le miroir de gardénal, je suis en somni-sphère (.)

[NOIR]

Tac.

*Sorry but I don't know if the sky is blue, or if the sky is red.*

*Red is blue or sky is if.*

*Yes.*

*Yes, of course.*

Tac.

*puis... au cœur de la boîte noire...*

Mes tempes s'enfoncent dans mon crâne, gros hangar du néant volant, sans fenêtres... Un liquide d'argent s'échappe du sol. Lisse, il prend ses grands airs de miroir glacé. Des fleurs poussent et envahissent chaque cloison... Salle figée, à l'envers, à l'envie. Les lumières tirent du plafond une blancheur tranquillissante. 00h00, début de la partie.

Le temps, à cette heure, intemporel. Lent, très lent, on entend le pendule qui frôle lourdement l'oreille du rêve.

*[On sonne les cloches d'une cathédrale engloutie]*

Au plafond : le mobilier cloué à l'envers. Une table de restaurant, interminable, inerte...  
*[Je ne sais pas où, quand, comment et pourquoi je suis, et cela me va très bien. Je suis un imper-*

*turbable stoïque. Même pour un ciel qui me tomberait sur la tête, je ne dresserai pas le moindre poil]* ...une commode, une pendule anglaise, et des portes – mais seulement quand quelqu'un veut entrer.

C'est quoi cette réalité impropre ?

À table, il y a ça. Un corps. Cadavre restauré qui tient les couverts, une serviette à carreaux accrochée autour du coup. Je rirais bien mais je suis trop bon dormeur, c'est-à-dire que j'ai un respect religieux envers mes songes. Bien sûr, il – le ça cadavre – qui accessoirement pourrait me figurer comme une effigie de cire volée avant son inauguration au musée Grévin – est cloué sur une chaise. Sinon... il tomberait dans le lac de poison et cela m'étonnerait qu'il fasse des ricochets. Fait étrange, la serviette ne lui tombe pas sur le visage, elle lui colle sur le haut du ventre, adhère à sa moiteur d'inerte. Sa bouche est vigilante.

On est où là ? J'ai les pétoches... Le cadavre...de plus en plus blanc. Je suis la voix. On est où là ? J'ai les pétoches... Hôtesse de bord qui fait sonner l'écho du temps dans la boîte noire du rêve. C'est tout. (*pour le moment...*)

*Tac tac.*

On toque. Certes, je n'entends pas.

On toque. « Oui j'arrive ! »

On toque. J'ouvre :

« Bien la bonne heure Monsieur ! »

« Monsieur, oh ! Dîtes, pourquoi vous n'êtes pas sur une galère en train de ramer vers le bout du Monde ? »

« Vous savez, elle est devenue bien folle depuis votre départ... »

« Madame... »

« Ma sœur ! »

« (*la dernière crache sur l'autre. (C'est une réplique)*) »

Sur ce, deux charmantes serveuses en frou-frou blanc entrent avec un cortège de paillettes qui puent les fleurs de cimetière. Je ne comprends plus très bien ce qu'elles se disent, mais je vois leurs lèvres maquillées au feutre qui bougent comme dans un film muet tout en couleurs. La bande sonore, sur un silence vulgairement blanc, c'est le craquement de bas, de robes et de rubans. Les glaïeuls muraux se froissent sous le mouvement des deux

danseuses nudistes et folles ; ils tombent comme des gants sur l'eau. Une première goutte de sang vole : un ongle féminin a pénétré la chair luisante d'une joue féminine.

Sirène de pompier.

On martèle la porte.

On martèle la porte. « Oui, j'arrive ! »

On défonce la porte.

« Au Feu malheureux ! Au Feu, puisque je vous le dis ! »

Et cet homme en uniforme lance – admirez son charme – un seau d'eau enflammée sur le sol. Il aime avoir raison... En effet, ça s'enflamme comme du feu. Je ne peux le réfuter.

Une nue demande un pompier.

L'homme explique qu'il est pompier. La nue est belle. Ca sert à rien.

Le problème est résolu. On ne s'inquiète plus. Il s'approche et m'accorde une danse.

Je peux enfin tenir conversation à quelqu'un. Mais il a conscience professionnelle. Il me laisse planté là et asperge la salle de neige carbonique.

[BLANC]

*La salle, battue en neige, fait des bulles de savon. Je cligne des yeux, éclair de conscience et me vois assoupi sur la table dans le restaurant. Ça me rassure, car je me rendors sans tarder.*

[Tout se liquéfie]

La neige fond, la calotte glacière fond. C'est le réchauffement climatique dans le restaurant. Un raz-de-marée envahit les salles et métamorphose le lieu en épave. Un paquebot échoué. Les dames avec leurs bijoux flottent à l'envers. C'est affriolant ! Elles adoptent la technique de séduction de la méduse. La semence (la nourriture) se promène par nuages.

Voilà le cadavre-moi qui passe tout droit sur sa chaise, vitesse de croisière respectable, mais l'humidité subite l'a moisit. Dommage, il faudra lui faire un masque avec des concombres sur les pupilles. C'est exactement ce qu'il lui faut, en plus, je suis sûr qu'il appréciera... (c'est pas moi qui le dis, mais la serveuse anorexique qui me frôle en pas chassés, enfin ce à quoi ça devrait ressembler sous l'eau. Le résultat pourrait s'intituler « la danse de l'algue gustative égyptienne » – allez savoir pourquoi...)

Dans ce liquide quasi amniotique, je suis en pleine effervescence. Je vole du mieux que je peux et frôle le sol, comme à la piscine quand je longuais le carrelage du fond avec mes lunettes de plongées et montais les marches du petit bassin à plat ventre en pleine incarnation du requin marteau. La pleine abyssale. Je monte et descends tous les escaliers. Chaque marche, chaque recoin, je vole dans le volume avec une jouissance de créateur. Je ne touche plus rien en restant au contact du tout. Ça me berce, ça m'endort...

Boum boum  
Boum boum

*[mon cœur reprend le tic tac de l'horloge]*

Boum boum  
Boum boum

*[j'oublie de respirer dans le liquide. L'évolution des espèce m'a mis des poumons au lieu de branchies. Conséquence : je m'asphyxie]*

Si un rideau tombait, si une vraie porte s'ouvrait, si un petit soleil me faisait signe de ses rayons orange...

[LUMIÈRE]

Hhuhuuu. Huhuuu. *[je tousse. En fait, j'ai avalé mon café de travers et en ai renversé acrobatiquement sur mes deux bouquins de théâtre...]*

Si un rideau tombait, si une vraie porte s'ouvrait, si un petit soleil me faisait signe de ses rayons orange... Si un rideau tombait, si une vraie porte s'ouvrait, si un petit soleil me faisait signe de ses rayons orange...

Si un rideau tombait, si une vraie porte s'ouvrait, si un petit soleil me faisait signe de ses rayons orange...

Si un rideau tombait, si une vraie porte s'ouvrait, si un petit soleil me faisait signe de ses rayons orange...

Je prie en délirant.

Ca y est. Une serveuse, elle a les cheveux humide, me ramène l'addition. Dedans, une publicité pour un institut de beauté qui fait des masques miraculeux pouvant «*redonner son teint à un mort*». *Aux extraits d'algues.*

Je rembobine mes pensée et me lève. Je quitte ce sympathique restaurant avec un goût de gardénal dans la bouche et un peu de fièvre au front.

21h00. Et puis.

# LA BÉNÉDICTION DE NUCLEON

## EN UN SEUL ACTE

### SCENE 1

*Nucléon s'adresse au public, sur le devant de la scène, Mat et Agathe en retrait debout un à côté de l'autre.*

NUCLEON – Approchez ! Oyez, approchez ! Pénétrez donc sans pudeur mon périmètre de rayonnement ! Regardez ! Oyez, regardez ! (*Montrant la poussière*) Tout ce cortège électronique qui tourne autour de moi sans me perturber !

MAT – (*À Agathe*) Moi, je le trouve perturbé...

AGATHE – (*À Mat, désignant le public*) Tous ces gens ne devraient pas rester perchés là sur leurs sièges. Il est arrogant, ça l'excite, il ne va pas tarder à exploser...

NUCLEON – (*S'agitant*) BOUM, BOUM, BOUM, BOUM ! Oui, chers auditeurs, je suis à retardement. Mon mécanisme intérieur, bien qu'aussi précis qu'une pendule suisse, est incertain. Je suis une grenade. (*Rire*)

AGATHE – Ca y est, il va exploser...

NUCLEON – Oyez, oyez, oyez ! Petits, petits, petits ! (*Il sort d'une poche intérieure de sa veste une grenade*)

MAT – Ouuuh putin ! En plus d'être vieux et fou, il est terroriste !

NUCLEON – Je suis terrible.

AGATHE – Il est...

NUCLEON – (*À tout le monde, comme au milieu d'une foule*) Condensat de Bose-Einstein : DEFINITION Avez-vous appris la leçon ? Interro Surprise. Blitz Test. Flash Info. Ce n'est pas de l'intox. (*À Mat*) Vous !

MAT – Pardon ? !

NUCLEON – Le condensat de Bose-Einstein. Tout de suite !

MAT – ...

NUCLEON – Très bien ! Vous faites le mur, recrue Mat ? C'est un échec. Cinquante pompes !

MAT – Vous rigolez !

NUCLEON – En ais- je l'air ?

AGATHE – (*En saisissant le bras de Nucléon*) Papa !

NUCLEON – (*À Mat*) Eh ! Les cinquante pompes ! (*Il lance sa grenade en l'air et la rattrape. Sautille devant le public avec. Mat s'exécute*)

NUCLEON – (*À Agathe, se dégageant d'elle*) Toi ! Jeune demoiselle frivole. Belle chevelure mais rien dans la tête.

MAT – (*Se relèvant*) Taisez-vous ou je vais vous castrer !

NUCLEON – Stupide damoiseau, tu es trop peu musclé pour moi.

MAT – Vous voulez voir ?

NUCLEON – Ttt tt tt ! Pas besoin. Fini tes pompes, après on en reparlera. (*À Agathe*) Oh, mon canari, ne prend pas ce teint de sardonys ! Définition : Agathe d'une variété blanche, le visage rouge-orangé.

AGATHE – (*Sur un ton de défi*) Mat a raison, on va t'émasculer.

NUCLEON – Attendez un peu que j'émascule la salle. (*Jonglant avec la grenade, se tournant vers le public*) ET CETTE DEFINITION BANDE DE CANCRELATS !

AGATHE – (*Haut et clairement, avec une voix d'élève*) Gaz d'atomes, tous dans le même état quantique.

NUCLEON – Aaah ! Excellent, excellent ! Je n'attendais que cela.

AGATHE – Ouf !

MAT – On peut se marier maintenant ?

NUCLEON – Ferme ton bec et fais tes pompes, idiot.

AGATHE – Et ensuite ?

NUCLEON – Partie pratique. Je lance la grenade sur le public.

AGATHE – Bien.

MAT – Quoi ?

*Nucléon s'apprête à lancer la grenade mais au même moment Mat lui saisi les pieds et le fait tomber. La bombe explose au plafond de la scène, au dessus du rideau. Il tombe une épaisse pluie de paillettes.*

NUCLEON – (*Assis*) Idiot ! T'as foutu ma démonstration nucléaire en l'air !

AGATHE – (*Rêveuse et enjouée*) Drôles de noyaux que ces paillettes.

NUCLEON – (*Rouge*) Tu préférerais des étincelles ?

MAT – (*Avec raison*) Non. Elle préférerait m'épouser. Et vous, vous lancez votre attaque nucléaire comme bénédiction...

NUCLEON – (*Avec fierté*) C'est que je suis prytane dans l'âme.

AGATHE – (*À Mat. Haut et clairement, avec une voix d'élève*) Dans l'Antiquité grecque, c'était le premier magistrat dans de nombreuses citées. Il était membre du bureau exécutif de la boulé, à Athènes.

MAT – Je ne vois pas le rapport...

NUCLEON – Cherche la cause en ta subtilité... Avec moi, on respecte la déontologie.

MAT – (*Amusé*) La déontologie ? D'un anachorète ?

NUCLEON – Pardon ?

AGATHE – Oui, papa ! Cela fait bien longtemps qu'on ne...

NUCLEON – (*Secouant le doigt avec sévérité*) Tttt tt tt ! On ne badine pas avec l'amour.

J'ai mon mot à dire. Vous deux : c'est limage même de l'antagonisme.

MAT – Mais les opposés s'attirent !

NUCLEON – Pour mieux se repousser.

MAT – Et s'y on s'attache ?

NUCLEON – Sans jamais vous toucher !

AGATHE – Papa, on a des atomes crochus...

NUCLEON – (*Levant les bras*) Tu ne vas tout de même pas en faire tout un foin ?!

METTEUR EN SCENE – Coupez, coupez, coupez !! Ca manque d'air, j'étouffe. Bon, soufflez un coup, concentrez-vous et on reprend.

*Pause. Les acteurs marchent la tête baissée en occupant bien l'espace, sans tourner en rond. Aucun mot. Puis...*

## SCENE 2

MAT – Bref. Ne tournons pas autour du roi avec un pion. Echec...

NUCLEON – ...hé Mat ! Voila enfin une parole de raison.

MAT – (*Avec reconnaissance*) Merci.

NUCLEON – (*Las*) C'était une boutade.

AGATHE – Mais vous êtes soporifiques à la fin !

NUCLEON – Eh ! C'est que je n'attends que ça : la fin !

MAT – (*Avec élan*) Eh bien, marriez-nous. Comme ça on l'écrira ensembles, the end, « ils vécutent heureux et eurent beaucoup d'enfants ! »

AGATHE – (*Dans l'élan*) Tu ferais un beau grand-père ! Tu pourras leur raconter toutes tes histoires passionnantes de nucléons !

MAT – (*Rupture de l'élan*) Tu veux qu'il les rende fou ?

NUCLEON – (*S'approchant lourdement de Mat*) Jeune homme, cela faisais longtemps que j'en avais envie... (*Il lève la main*)

AGATHE – (*À part*) Quelle psychose pour une simple bénédiction...

*NOIR, immédiatement après la réplique d'Agathe.*

### SCENE 3

NUCLEON – (*Après un temps*) Et les dieux nous punissent...

AGATHE – Nous bénissent ! Voilà une éclipse...

MAT – Sûrement parce que l'on a éclipsé notre ellipse...

*On entend des bruits de forêts, oiseaux, vent, feuillages... Une lumière bleue illumine la scène. On voit des troncs et du lierre, des feuilles sur le sol.*

NUCLEON – (*Emu*) Regardez ! Oyez, regardez ! Un rayon de lune, des troncs, du lierre ! Je me croirais dans *Songe d'une nuit d'été*.

MAT – Rooo c'est bon. C'est juste une forêt.

NUCLEON – Tout de même.

AGATHE – (*Poétique*) Je me sens toute... toute...

MAT, NUCLEON – (*Sur les nerfs*) Toute Quoi ?

AGATHE – (*Nostalgique, gambadant, caressant le décor*) Cette fresque délavée me rappelle mon enfance. Petite, j'avais un grand élan de l'âme, de l'amour pur, lucide, translucide que je versais telle une cascade d'eau minérale sur les faons magiques ; les petits trésors de la biche. J'aimais jouer à cache-cache avec ces petits êtres adorablement exquis derrière buissons, et fougères, et buissons verdâtre...

NUCLEON – (*Fort et rauque*) Ton récit est fort électrisant.

AGATHE – (*Avec une lenteur exagérée*) Je m'en doute. Voilà une métaphore filée qui a

du te rappeler... Tu sais, la biche... (*puis hystérie*) Maman !

NUCLEON – (*Levant les bras au ciel*) Et voilà le jugement dernier ! Tu craques ma petite...

AGATHE – (*Avec émotion*) Expérience, explosion, boum boum boum BOUM !

MAT – (*Avec raison*) Ton père a raison, ne commence pas à réciter les fragments de ta vie, surtout section belle-mère. Tu ne vas pas mourir, tu vas te marier !

NUCLEON – Et vite ! Que cette histoire finisse ! Cette histoire de biche me rappelle la quantique.

AGATHE – Fou !

NUCLEON – (*Consolant*) Puisque je te dis que je vais te marier.

*Silence.*

MAT, AGATHE – !!!

*Silence.*

NUCLEON – Faites pas cette gueule d'enterrement ! Je suis las de cette joute parolière. Je cède. L'amertume y est, mais j'ai des envies atomiques.

*Silence.*

MAT, AGATHE – !!!

*Silence.*

NUCLEON – Aahh ! Le prêtre ? Je suis prêtre. (*Avec sérieux et ironie*) Tenebritus explosoum idiotus argonus calcium cyanure boum boum irritiosialesis. Amen.

MAT, AGATHE – (*Rompant leur silence*) Alléluia !

NUCLEON – C'est ça, c'est ça... Je me sens délavé comme du Shakespeare joué par des streap-teaseuses russes.

MAT – (*Avec enthousiasme*) On va arroser ça !

NUCLEON – Puisque je te dis que je suis lessivé ! Bien. Je prends les choses en main. Pas de gants je veux finir vite. Pas de témoin. Pas de répet. On fait de l'impro. Ca vous convient ? Bien. Hmm hmmm. Gaaarde à vous !

*(Air solennel et final, la lumière baisse, augmente, baisse puis un cercle blanc aveuglant se illumine la scène)* Sous la voûte feuillue de cette forêt étoilée, à l'heure où l'éclipse est totale, AGATHE ma fille et MAT ce bel imbécile, désirent avec ardeur se réunir dans l'union de l'amour le plus puéril. Athènes, je me charge de la déontologie dans les règles les plus pures. Allez crucifier un Christ pour l'occasion, égorger un porc ou ce que vous voulez ! Pas besoin de vous demander si vous le désirez, je le sais, je le sais. Oyez, Oyez : Je vous déclare proton et neutron. Vous pouvez exploser ! *Bmm bmm. Bmm bmm.*

*La lumière éclate tandis qu'une explosion retentit. Une énorme pluie de paillettes tombe sur la scène tandis que Mat et Agathe s'embrassent. La lumière ne fait plus qu'un cercle autour de leur visage. Nucléon quitte la scène dans la lumière bleue d'un pas nonchalant.*

RIDEAU

## *Une diagonale blanche brise les cieux*

*Je trébuche et m'appuie à un mur. Une goutte me prend la main...*

Gouffre d'eau dans le ciel

Une cascade de nuages éclate sur les toits

La pluie aspire le vol des oiseaux

Vent du siphon du destin

*J'ouvre un parapluie blanc et regarde à travers...*

Le ciel mange la terre ambrée

Pain dans la poche de l'univers

L'eau cavale, chien en fougue

Cri d'un va-et-vient désaccordé

*Je m'envole...*

Une diagonale blanche brise les cieux

La volupté nébuleuse gonfle, se mêle, explose

*Je marche sur la pluie qui trébuche et tombe...*

Candeur suave d'un filet de flot

Onde timide subitement exhibée

*J'imprime un canal aérien...*

S'ajuster dans une floraison de peintures

Infinie propagation de parapluies prenant vol

Aisance dans ce trafic intimement mouillé

*J'entends l'humanité dans une goutte d'averse...*

La cohue cotonneuse se fend sous

L'élan des parapluies fontaines

Geysers sphériques dans la frénésie de l'air

*Je glisse sur un rayon d'après-pluie...*

Globe de feu aveugle le firmament

Illumine le miroir éclos de l'eau

Dans un épanouissement de spectres

*Je marche dans la rue et photographie un arc en ciel*

*Où planent des Hommes à leur parapluie*

*Je marche dans la pluie et photographie des Hommes*

*Où rayonne l'arc en ciel ébahi.*

# Cinéma. je est projecteur

Un homme assis au centre de sièges, cuir rouge sur fond noir. Seul, orbites fixées sur l'écran, tout cela blanc, pur, innocent.

.....

Je suis là. Je pends au plafond et regarde cet homme. Il me dérange. M'intéresse.  
Je descends :

.....

Monsieur ne parle pas.

.....

Rien.

.....

Je plonge :

.....

(...) ma main bouge vers un carton rempli de sucre pâteux solide je respire je souffle je cligne des yeux des yeux des yeux je bois du sucre le cuir languit sous mes jambes l'écran cavale d'une lumière sucrée on bouge on rie on pleure un bruit à côté de moi sec horrible insupportable horreur désarroi panique ! Milliers de tête – frissonnement stressant de cheveux désordonnés – partout différents partout encombrants suffocants !  
J'ETOUFFE !

.....

Au plafond :

.....

Un homme assis au centre de sièges, cuir rouge sur fond noir. Seul, orbites fixées sur l'écran, tout cela blanc, pur, innocent.

.....

Qu'est ce que ces clones défectueux tout à l'heure (!?) je ne les connais pas, tous étrange, tous fixaient de leur paire de tâches noires des images, mages, horreurs (!) je bougeais mes bras pris au conditionnement humain, mécanique, théorique (.) enfermer dans un corps indéformable, fragile mortel (!) dans une multiplication, dédoublement infini de corps, corps saignants, saignants, et chauds ! Cette chair enchaîne. Me dérange. Je pré-

fère pendre à mon plafond, seul dans mes abysses aériens.

.....  
... cet homme que j'observe, là, ne me ressemble pas. Enfin... je tâche de m'y associer. il faut bien... Sans ça, je ne rencontre personne, je n'évolue, je me consume. [Je est moi et moi suis il.] Ainsi. Deux personnalités pour une vie rattachés – Quel ménage (!) - : Je hais les unions éternelles de couples pourrissants... ! il faut dire : Que ma liberté est plus grande que la sienne : je vogue : nage sur son ambition et chante ses rêves. Lui marche et me représente : il me porte à l'humanité matérialiste. [Moi est je et je suis autre.] - un autre et non cet autre/un autre attribué par naissance auquel l'on m'a associé – Soit. Mélons les deux. Agitons. Décantons :

.....  
Je parle :

.....  
« ...Salut, comment tu vas ?... Oh... C'est vrai ?!... Aaaaahh... Qu'est-ce que je t'aime toi !... oui, oui... Tais-toi !... je t'en prie... Et surtout Adieu !... »

.....  
Impressionnant :

.....  
[...la béatitude ne peut que me crucifier face à une prouesse si éclatante...]:

.....  
Je me décroche de mon pendoir :

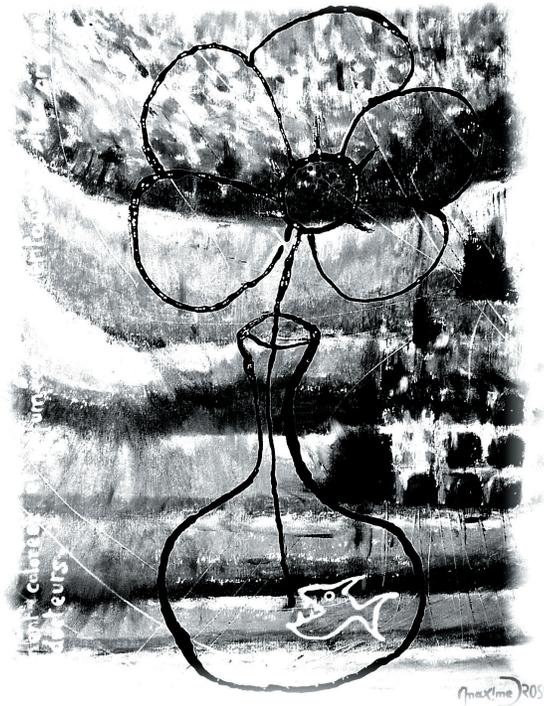
.....  
Je crois... qu'il... me regarde... je crois... qu'il dit... que... son regard... reprend vie... et je. Il. enfin. Nous. Où je... ou je... je...

.....  
Je crois que je me suis endormi ! Qu'est ce que j'ai soif... !



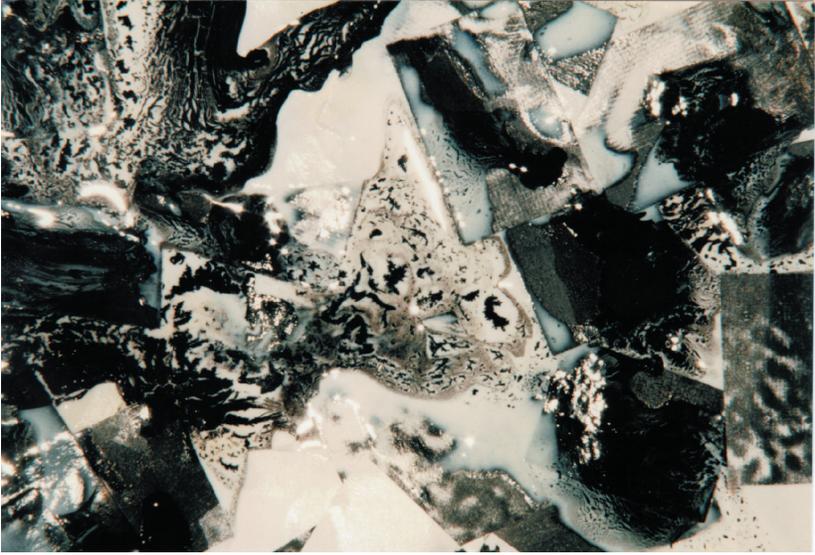
# G A L E R I E

Maxime Dross  
Patricia Scholtes  
Sylvie Simonelli





Maxime ROSS





Adriano



Sylsim





R O D I C A  
D R A G H I N C E S C U

Notice  
biographique  
&  
bibliographique

Née à Buzias, en Roumanie, Rodica Draghinescu fait partie de la « génération 90 », une génération d'écrivains roumains anticonformistes, née après la chute du régime de Ceausescu.

Universitaire, écrivain, traductrice, poète et essayiste bilingue (roumain et français), ses premières publications datent de 1989. Depuis, recueils poétiques et romans se succèdent (16 livres, dont trois recueils poétiques, deux romans et un livre d'entretiens sont publiés en France et au Canada, et trois recueils poétiques et un livre d'entretiens, en Allemagne).

Elle est présente dans de nombreuses anthologies poétiques étrangères et revues littéraires internationales. 2001 a été pour elle l'année de l'ouverture européenne avec des tournées littéraires et des traductions de ses oeuvres en France, en Allemagne, en Autriche, en Slovénie, en Suède, en Espagne, au Canada, au Portugal et aux États Unis.

Elle est aussi traductrice d'ouvrages français contemporains et collaboratrice de revues françaises telles que : *Poésie 1/Vagabondages*, *Poésie 2003*, *Passage d'encre*, *Décharge*, *Le Mâche - Laurier*, *Agotem*, *Poésie/première*, *Phrématique*, *Autre Sud*, *Jointure*, *Cahiers du Refuge*, etc.

Plusieurs de ses poèmes, écrits en français, ont été chantés par des artistes français, tels que Hélène Martin (<http://www.helene-martin.com>), Jean-Luc Kockler (<http://www.kockler.net>), Philippe Joncquel (<http://www.kelweb.net>), Gilbert Sand, Serge Rey ou Michel Biehler.

Elle est membre de l'Union des Écrivains Roumains, de l'Association des Écrivains de Bucarest, de la Maison des Écrivains de Paris, de la Société des Écrivains Allemands DIE KOGGE, etc.

Elle est aussi rédactrice, pour la France, de la revue allemande *Matrix*, à Stuttgart.

Résidences d'écrivain, plusieurs bourses littéraires en France et Allemagne (2000-2005). Collaboratrice de RFI (Paris), WDR (Colmar), Radio Roumanie International (Bucarest), de plusieurs chaînes de télévisions roumaines locales.

Elle a reçu :

- le prix *Géo Bogza* (prix de la nouvelle poésie avant-gardiste) de l'Union des Écrivains Roumains pour le recueil poétique **Ah!** (Ed. Vinea, Bucarest, 1998)
- le prix de l'Union des Écrivains Roumains et de l'Association des Écrivains de Bucarest, pour le recueil poétique **Eu-génie** (Ed. Vinea, Bucarest, 2001)
- le prix spécial étranger (poésie) de l'Académie de Lettres et des Beaux Arts *Le Périgord*, à Bordeaux en 1992
- le prix européen de poésie *Le lien* pour l'ensemble de ses oeuvres poétiques écrites en français, donné par le Festival international de poésie et performance culturelle itinérantes TERANOVA, à Metz-Nancy en novembre 2006.

D'autres prix littéraires importants l'ont couronnée également en Roumanie et en Italie.

Actuellement, elle vit en Lorraine (France) et prépare un doctorat en littérature contemporaine française à l'université «Paul Verlaine» de Metz.

Depuis 2007, elle est directrice artistique du Festival messin de poésie (<http://www.teranova.fr>)

### *Derniers titres parus :*

- **Fauve en liberté** (*poésie*) - Autres Temps - Marseille - 2003
- **Interviews avec Rodica Draghinescu** (*entretiens avec des écrivains européens*) - Autres Temps - Marseille - 2004
- **Schreibenleben** (*interviews-essais*) - Pop Verlag - Stuttgart - 2005
- **A vau-l'eau / Craun** (*roman*), traduction du roumain: Florica Courriol et l'auteur - ArH-sens - Paris - 2006
- **Ne dis jamais Miroir comme miroir / Sag nie Spiegel wie spiegel** (*poésie*), français-allemand, traduction allemande: Rüdiger Fischer - Poiétés - Luxembourg - 2007
- **Blé blanc / Weises Korn** (*poésie*), bilingue, traduction allemande: Rüdiger Fischer - Tran-Signum (*édition bibliophile*) - Paris - 2007

### *À paraître :*

- **Zâna dracilor / La fée des diables** (*roman en roumain*) - Est éditeur - Bucarest - juin 2008



# I N D E X

## Préface

Rodica Draghinescu

L'écriture est un moyen de transport en commun. *Sentimots.* 7

## Interview

23

Rodica Draghinescu

&

Maxime Dross	24
Jean-Luc Kockler	34
Rolande Scharf	46
Sylvie Simonelli	62
Séverine Le Burel	70
Patricia Scholtes	81
Michel Mellet	92

## Textes

123

Michel Mellet	124
Patricia Scholtes	147
Séverine Le Burel	168
Sylvie Simonelli	179
Rolande Scharf	198
Jean-Luc Kockler	227
Maxime Dross	235

## Galerie

271

Maxime Dross	272
Patricia Scholtes	274
Sylvie Simonelli	276

Rodica Draghinescu

279

**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

France

**[patrickcintas@lechasseurabstrait.com](mailto:patrickcintas@lechasseurabstrait.com)**

**tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79**

**fax: 05 67 80 79 59**

imprimé en France par:

**Le chasseur abstrait**

achevé d'imprimer le 29 février 2008

ISBN: 978-2-35554-033-2

EAN: 9782355540332

ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: mars 2008



L'écrivain lance, élucide ou apaise des énigmes. Il est dans une situation spéciale, il est en cas et *position de danger*. De plain-pied, il est corps d'*ange créateur* et ne le sait pas. L'écrivain est en danger d'*ange*. L'écrivain est le plus beau danger de l'ange, celui qui le mettra en situation de parler.

L'état d'ange créateur ( ou de Muse ) n'est pas un état normal; il correspond à une sensation d'impondérabilité, de chute libre et continue. Son écriture ( état de transe ) descend du *Ciel des symboles* sur l'océan blanc et neutre de la feuille et n'est pas toujours la transcription ou la réinterprétation d'une histoire réelle qu'il a emmitouflée dans sa tête, mais bien un modèle à rebours, d'*angélisation*, de *cielisation*, de communication sourdemuette, en braille, à fleur de peau, d'oeil et d'oreille, sans réserve et peur des civilisations (...). La dernière étape, hors transe, la plus importante peut-être, est la descente, l'atterrissage et la prise de connaissance, qui reste à venir (...).

«On ne naît pas auteur, on le devient à force d'écrire.» affirme Nicole Biagioli-Bilous, professeur de langue et littérature françaises à l'UFM de Nice. Je dirais, pour mieux mettre en évidence le don de l'écrit : nous naissons ange ou muse avant de perdre nos ailes et notre transe au fur et à mesure qu'on nous raconte pour qu'on apprenne à parler mais on le redevient invisiblement/mystérieusement à force d'écrire. En écrivant, nous rajeunissons, nous ( r )*angen*issons, nous retrouvons le bonheur d'exister dans la seconde.

Rodica Draghinescu

**Prix: 20 €**



ISSN: 1958-752X